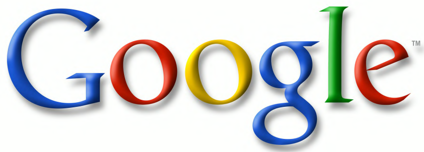
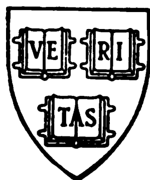

Google





L'ANTISÉMITISME DÉMASQUÉ

Imprimerie Valéry, 21, rue du Terrage. Paris.

DU MÊME AUTEUR :

Pour paraître prochainement

NÉLISKA

(7e édition)

ÉPOPÉE NATIONALE RUSSE

OUVRAGE APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE SAINT-PÉTERSBOURG

et honoré d'une lettre de remerciements de

Leurs Majestés L'Empereur et L'Impératrice de Russie.

TURPINOU DE CARCASSONNE

ROMAN DE MŒURS CONTEMPORAINES



Louis BERNARD

L'ANTISÉMITISME DÉMASQUÉ

ÉTUDE

SOCIALE, POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE

par un Catholique

PARIS
A. CHARLES, Libraire-Éditeur
8, Rue Monsieur-le-Prince, 8
1894

Table Alphabétique

des Noms cités dans l'ouvrage.

(Les numéros qui suivent chaque nom indiquent les pages auxquelles ces noms se trouvent.)

C

N

O

P

S

T

Avis au Lecteur

L'antisémitisme et l'anarchisme ont un point de départ différent, mais ils aboutissent au même résultat.

Il y a plus, ces deux sectes se complètent l'une par l'autre. Antisémites et anarchistes sont bien de la même famille. Ennemis irréconciliables des privilèges, ils les prennent tous pour n'avoir pas à partager.

Ils sont nés censeurs, réformateurs, modérateurs, organisateurs, fondeurs de société nouvelle.

A eux seuls le droit de réprimander et de punir, de trahir et d'insulter, de démolir et de reconstruire, de détrousser et d'écrabouiller.

Ayant tout ce qu'il faut pour être gardes-chiourmes au bagne, ils se posent en défenseurs du peuple, en prêcheurs de morale, en bienfaiteurs de l'humanité, en aiguilleurs du bien public.

Pour parvenir à refaire un monde nouveau, sur les ruines de l'ancien, l'anarchiste part en guerre au cri de « Mort aux bourgeois ! »

Pour arriver au même but, l'antisémite hurle : « Mort aux Juifs ! »

Il faudrait être aveugle pour ne pas voir, et inconscient pour ne pas comprendre, que les attentats abominables qui se commettent aujourd'hui, au nom de l'idée anarchiste ou antisémite — ce qui est la même chose — ne sont que la conséquence logique, forcée, fatale, des doctrines perverses des écrivains de l'une et l'autre école.

C'est pour démontrer ce fait jusqu'à l'évidence que nous avons écrit : l'*Antisémitisme Démasqué*.

Le public appréciera.

INTRODUCTION

« Une goutte d'eau, une goutte, autant qu'il en pourrait entrer dans le dé à coudre d'une jeune fille, si elle est réduite en vapeur fait crever une bombe. Le même phénomène arrive dans l'ordre spirituel. Une pensée, une opinion, un assentiment simple de l'esprit, ne sont que ce qu'ils sont; mais si un degré de chaleur suffisante les fait passer à l'état de vapeur, alors ces principes tranquilles deviennent enthousiasme, fanatisme, passion, et, sous cette nouvelle forme, ils peuvent soulever des montagnes. »

L'admirable penseur de Maistre indique clairement, dans ce passage, l'action initiale et funeste des sophistes dans les révolutions de peuples. Sans doute, ils ne créent pas la goutte d'eau ; mais à l'aide de leurs théories empoisonnées, ils la font passer à l'état de passion, de fanatisme et bouleversent ainsi l'ordre social.

Le désir d'être utile — le seul qui m'ait jamais entraîné — m'a porté presque malgré moi à prendre pour juge, l'opinion publique, dans le débat que j'entreprends aujourd'hui contre les doctrines antisémites et les théories révolutionnaires.

C'est aux hommes de bon sens, de tous les partis sans distinction, que je m'adresse ; trop heureux si je puis fixer un instant leur attention sur un sujet d'une si haute importance.

Dans ces sept dernières années, il s'est formé une école de sophistes, dont M. Drumont est le grand-prêtre, qui a pris le juif pour tête de turc, afin de faire accepter plus facilement et sans trop de protestations des doctrines subversives de tout ordre social et moral.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, pour renverser cet échafaudage de mensonges, élevé à grands frais d'imagination contre les Juifs et contre la société, par une école qui dédaigne la vérité historique pour ne s'attacher qu'à la fable ou à l'invention, une nouvelle voix se fait entendre pour raconter exactement ce qu'ont proclamé tant de

voix, pour le dire sous d'autres formes, pour en faire sortir d'autres idées, et, ce qui est encore préférable, une autre doctrine plus conforme avec la liberté et le progrès.

Pour tout homme sérieux, en effet, l'histoire d'une nation n'est pas seulement le récit des événements auxquels son nom se trouve mêlé; c'est aussi et surtout le tableau fidèle des croyances, des institutions, des mœurs, des usages, des idées, en un mot de la vie morale politique intellectuelle et matérielle de ce peuple.

Or, ce tableau, comme les temps où il se déroule, est mobile. Les plans, les lignes, les couleurs, se montrent diversement au spectateur qui les juge, suivant la portée de sa vue et la distance où il se place. Suivant les théories qu'il adopte, et le plus souvent encore d'après les préjugés répandus par le conte ou la légende.

Le travail humain, en politique comme en religion, en science comme en morale, est soumis à un fractionnement constant par le développement progressif des forces individuelles. Chacun veut être

soi avant tout. On rejettera l'infaillibilité du Pape, mais on croira à la sienne.

Etats, sectes, classes, famille, empereur, roi ou particulier, seront tour-à-tour dominés par ce sentiment exclusif, absolu, tyrannique de personnalité. L'humanité, ainsi emportée par l'individualisme qui exagère ses forces, s'évanouirait bientôt, sans l'intervention de Dieu qui incessament réorganise ce que l'homme défait. L'individualisme peut donc être considéré comme une plaie sociale, dans laquelle il faut, sans hésiter, porter le fer rouge.

C'est lui qui a créé ce courant de bassesse et de lâcheté, de délation et de calomnie, de honte et de scandale, qui nous ramènerait — si on n'y prenait garde — au point de vue politique et moral, aux plus mauvais jours de l'humanité.

L'œuvre de l'individualisme — nous ne saurions trop insister sur ce point — est une œuvre de désagrégation et de haine, une œuvre de mort. Car, là où chacun veut tout dominer, tout personnifier, tout le monde hait, parceque tout le monde jalouse.

C'est ainsi que l'individualisme s'étonnera d'avoir passé un jour à aimer son semblable, à pardonner les injures, à apaiser les discordes, à étouffer les germes des rancunes civiles, triste héritage des siècles passés. Il guettera avec attention, l'occasion la plus futile pour soulever les passions et recommencer la guerre. Non pas cette guerre juste, nécesaire, qui conserve un peuple et le fait respecter ; mais la plus horrible de toutes les guerres : la guerre entre citoyens d'un même pays, la guerre qui brûle les châteaux et les villes, ravage les campagnes, s'empare du capital, ruine le travail et l'industrie, anéantit le commerce et détruit les populations.

Qu'on suive les conseils donnés par M. Drumont, au nom de je ne sais quelle justice, et on verra si le tableau que nous venons de tracer est exagéré.

Le fanatisme politique, social ou religieux, n'a pas de limites lorsqu'il est excité et entretenu, par le venin distillé tous les jours, par d'impudents libellistes. Les horreurs de 93 et les jours sanglants de la Commune de 1871, ont été préparés et provo-

qués par les sophistes du socialisme.

Ce sont eux, que l'on peut regarder, à bon droit, comme les véritables auteurs de tous les crimes qui ont été commis au détriment du progrès et de la civilisation.

Singulière école, en vérité, que celle qui soutient effrontément des fictions qn'elle donne pour vraies! Qu'en est-il résulté ?

Elle a renversé toute morale, elle a fait des veuves et des orphelins, elle a peuplé de morts les champs de bataille, elle a incendié des villes, massacré des citoyens, affamé des populations, pour les abandonner ensuite béantes, exaspérées, honteuses, ne sachant que faire sur leurs propres ruines.

Quant à nous, nous envisagerons l'humanité telle qu'elle devrait être, telle que Dieu la constituera un jour avec une seule loi et un seul amour, avec la tolérance pour base et la liberté pour couronnement.

Nous combattrons les anti-sémites et les anarchistes, non avec l'injure qui n'a jamais rien prou-

vé, mais avec les seules armes du raisonnement. Nous arriverons ainsi à établir qu'il n'y a, en réalité, aucune différence entre le juif ou le catholique, le protestant ou le mahométant, et que s'il existe des croyances qui les séparent, le devoir de l'écrivain est de préparer, l'avènement du jour heureux; où tous les peuples s'uniront dans une même pensée d'apaisement et de concorde.

Nous croyons plus prochain le rêve de l'abbé de St-Pierre, que les prédictions lugubres de M. Drumont.

Nous sommes arrivés, en effet, à une époque de transformisme dont l'évolution amènera forcément un état social plus stable et meilleur en assurant à tous la plus grande somme de bien possible. Et quoique nous ne soyons pas encore parvenus à cette heure bénie, où selon l'expression d'Isaïe « Les fers de lance seront transformés en socs de charrue », on peut déjà entrevoir, au delà des millions de baïonnettes qui couvrent l'horizon en Europe, le jour prochain, où les peuples, fatigués de s'égorger pour rien, confondront leurs intérêts

dans un sentiment de fraternité réciproque. Car, comme l'a dit de Maistre, « L'esprit humain marche vers une incessante unité. »

La France, quoique travaillée dans tous les sens, par des partis contraires, par des intérêts divergents, par des souvenirs de haine, marchera la première dans cette voie de réconciliation et étonnera le monde.

M. Drumont et son école ne sont pas de cet avis et ces prophètes de malheur, broient du noir, comme à plaisir, sur notre incomparable pays. Mais ils en seront pour leurs prophéties; car jamais un homme ne s'est assis à Delphes sur le trépied sacré et les plus fins, en ce genre de pose, ont beau vouloir vaticiner sur la France, ils se trompent toujours.

La France est par excellence le pays de l'imprévu. Quand on l'a cru morte sous Charles VI, elle ressuscite sous Charles VII. Quand elle a dormi d'un profond sommeil de Louis XIV à Louis XV, elle se réveille terriblement en 89! Date immortelle, où elle proclamera à la face du monde, la liberté pour

tous, l'égalité, la fraternité et une meilleure application de la justice sociale ! De victoires en victoires, elle portera à tous les peuples, dans les plis de son drapeau triomphant, les grandes idées de progrès et d'émancipation .

Après avoir renversé des trônes, fait et défait des rois, subi deux invasions formidables, dont la dernière celle de 1870, semblait l'avoir envoyée dans ce royaume des ombres où languissent tant de nations fantômes, elle se relèvera tout-à-coup comme Lazare sortant du cercueil, montrant à l'univers surpris, une vitalité merveilleuse, des ressources infinies et une sagesse admirable, qu'on n'aurait point soupçonnée. Devenue républicaine, la France prouvera qu'un peuple libre peut se passer d'Empereur et de Roi. Elle refera ses finances, créera des armées nouvelles, gagnera des batailles, signera des traités de paix, empruntera des milliards et assurera partout à l'intérieur, l'ordre et la prospérité.

Et, comme si ce n'était point assez d'avoir imprimé à toutes les branches de l'activité humaine, un

essor nouveau, elle conviera l'Europe étonnée — et peut-être jalouse — à cette colossale Exposition, qui restera dans l'histoire comme l'apothéose du triomphe de l'esprit sur la matière.

Et cependant, cette troisième République qui a contribué à refaire la fortune et la puissance de la France, qui a forcé l'admiration de ses ennemis, par l'esprit de conciliation dont elle est animée, a, contre elle, un trop grand nombre d'esprits rétrogrades et moroses qui voudraient nous ramener — s'ils le pouvaient — aux fêtes de Versailles ! Braves gens, en vérité qui n'ont rien appris, ni rien oublié et qui auraient dû naître deux cents ans plus tôt !

Si on en croyait les sophistes de cette école, cette société française dont nous venons d'esquisser à grands traits la situation brillante, serait près de sa fin.

Elle porterait dans ses flancs — malgré les apparences contraires — d'incurables germes de déliquescence et de mort.

N'est-il pas absurde d'écrire ces choses et de les présenter comme des vérités ? Comme si les vices,

les folies, les excès et les crimes n'étaient pas aussi anciens que le monde !

L'évolution continuelle est la principale raison d'être de l'humanité. Ainsi donc, lorsque tout se transforme dans le monde réel, lorsque à tous les degrés du savoir humain l'horizon s'élargit, s'étend indéfiniment, ne faut-il pas être hanté par une idée fixe pour oser dire à l'humanité : tu n'iras pas plus loin ; à la pensée, tu ne monteras pas plus haut, à l'âme, tu ne sentiras pas plus fort, que nos pères n'ont pensé ou senti ? Comme si les aberrations et les plaies morales qu'on observe chez nous, ne se retrouvaient pas également chez les autres peuples ? C'est le revers de la médaille d'une société qui s'épure et se transforme. Le balancement de la vertu et du vice est inévitable... Dans toute société pondérée, la force d'attraction et la force de gravitation doivent se compenser. Les lois morales comme les lois physiques, sont soumises au même principe.

La société actuelle que M. Drumont traîne aux gémonies et sur laquelle il sonne déjà le glas des

funérailles est plus forte, plus vivante, plus agissante que jamais.

Dans tous les cas, cette société vaut bien mieux, quoiqu'en dise l'auteur de *La France Juive*, que la société féodale du temps de Charles VI.

A cette époque, plus encore qu'aujourd'hui, un vertige inconscient, furieux, s'était emparé de toutes les têtes. On ne songeait plus qu'aux fêtes, aux passions les plus compromettantes, aux désordres les plus honteux. Les caractères étaient non-seulement ramollis mais dégradés. Les vanités du luxe, l'amour des plaisirs, les tripotages les plus inavouables, les entreprises les plus véreuses, étaient le passe-temps d'une société en délire. Et, comme dans ces heures de crise violente, le grotesque se mêle toujours au tragique; on construisait une ville de bois pour l'envoyer en Angleterre que l'on voulait conquérir. On expédiait l'élite de la jeunesse française, chamarrée de soie et d'or pour aller se faire tuer sans profit et sans gloire, sur les champs de Nicopolis, contre l'Ottoman. Le successeur du trône de Constantin, un des derniers

défenseurs de l'empire d'Orient, vient en France demander des secours à la chevalerie et à la chrétienté ; on lui donne des fêtes et des tournois ! C'est que la chevalerie entièrement dégénérée n'avait plus de cœur et la chrétienté plus de tête.

Deux papes se disputaient alors l'obéissance des fidèles. Puis, comme s'il fallait donner au monde, une preuve de plus de cette folie des nations, la France après avoir reconnu Benoit XIII, allait l'assiéger dans Avignon pour le forcer d'abdiquer ! Partout, d'ailleurs, en Europe, mêmes erreurs, même confusion, même anarchie, mêmes révolutions. Les Guelfes et les Gibelins ensanglantaient l'Italie, deux enfants se disputaient le royaume de Naples, l'Espagne était la proie de princes incapables, l'Angleterre précipitait du trône l'imbécile Richard II et l'Allemagne expulsait Winceslas l'ivrogne.

Jamais la France ne s'est trouvée plus près de sa fin, qu'à cette triste période de son histoire, et, si un Drumont quelconque, eût vécu alors, il n'eût pas manqué d'attribuer aux Juifs de ce temps, qui

n'y étaient pour rien, l'effondrement d'une société qui craquait de toutes parts, sous le poids de ses propres vices

Dans le seizième siècle, ce travail de désorganisation s'accentue encore. Il ne présente, dans son ensemble, qu'une décomposition finale et irrémédiable, de l'ancienne société religieuse, catholique et féodale, pour faire place à l'avènement de la philosophie dans les esprits et de la bourgeoisie dans la société.

Mais, ce changement ne s'opérera pas dans le calme ; il se fera à travers tous les désordres, au milieu de l'orgie des mœurs et de l'anarchie matérielle la plus sanglante. Cependant, cette effroyable décomposition rentre dans l'ordre naturel, toute cette pourriture porte en elle les germes de vie et de résurrection.

Le XVIIe siècle réparera ces ruines, réorganisera la société en l'établissant sur une base nouvelle : la résistance et le libre examen.

Les peuples, comme l'individu, sont soumis dans le cours de leur vie, à des crises redoutables ; mais

s'ils en échappent, c'est pour être ensuite plus forts et plus vigoureux qu'avant.

Les peuples dont l'existence n'est plus qu'un souvenir historique sont ceux qui à l'activité et à l'indépendance de l'esprit ont préféré l'obéissance, c'est-à-dire l'immobilité et la mort. La France, possède plus que toute autre nation, ces deux principes d'immortalité. Il est donc souverainement injuste de dire, comme le fait M. Drumont, que la société actuelle tombe en déliquescence et qu'on n'en doit attribuer la seule cause qu'aux Juifs.

La cause, si elle existe, doit être cherchée ailleurs. Elle réside dans la tradition gréco-latine, qui a persisté dans notre pays, malgré tous les changements et s'y est perpétuée.

Nous avons eu pour premiers maîtres des *amuseurs*. Les *Græculi*, que Rome conquérante méprisait. Aujourd'hui nous avons une autre variété d'*amuseurs*, les *reporters*. Il ne faudrait pas croire que le *reporter* soit le produit nouveau d'une société nouvelle. Sous d'autres formes, l'histoire se répète toujours. Le *reporter* n'est donc qu'une variété des

Græculi. A l'instar des histrions, les *reporters* continuent à nous amuser tout en propageant des idées fausses, des potins scandaleux, des théories subversives, des doctrines invraisemblables. Pour être à la hauteur de son rôle, le *reporter* doit être gai et bavard, cynique et bouffon, inconscient et effronté, menteur et drôle.

Il sait qu'il a affaire à des gens qui s'ennuient et il faut qu'il les fasse rire.

Il sait qu'il a affaire à des gens curieux et il doit arriver premier à satisfaire cette curiosité, en racontant ce qui se dit et ce qui ne se dit pas, ce qui se fait et ce qui ne se fait pas.

Le ridicule, le mensonge, l'extravagance et la folie, provoquent le rire, et il se fait ridicule, menteur, extravagant et fou, en débitant des contes risibles, des scandales navrants, des histoires mensongères, et cela sur tous les sujets, passant avec une égale désinvolture, « du grave au doux, du plaisant au sévère. »

Les *reporters* écrivent l'histoire contemporaine en deux temps et trois mouvements.

Autrefois les écrivains sérieux, passaient une partie de leur vie, à étudier les mœurs d'une époque, avant d'en écrire l'histoire. Car, écrire l'histoire pour l'enseigner, c'est tout lire, tout voir. Tout lire, non pas seulement les mémoires, les chroniques, les chartes, les traités, les actes du pouvoir, quel qu'il soit, lois, bulles, capitulaires, édits, ordonnances, décrets, mais les discussions des philosophes, les actes des hommes d'Etat, les opinions des publicistes, les découvertes des savants, les créations des poètes, des romanciers et les productions du théâtre ; en un mot tout ce qui peut influer à chaque époque sur l'intelligence et la moralité d'un peuple.

Aujourd'hui le *reporter* parle sur tous ces sujets sans en connaître un mot. Il en parle en amuseur, obligé de donner de la gaieté pour l'argent qu'il reçoit. C'est là certainement un travers de notre société affairée et dans ces conditions il est souvent difficile de dégager la vérité de ce mensonge perpétuel. Un scepticisme profond en est résulté. A présent, on ne croit plus à grand'chose, et avec le

doute, l'étincelle des beaux sentiments semble avoir disparu. Notre époque qui se vante de libre-pensée ne vit que de bouffonneries. On est blasé et, pour ne pas mourir d'ennui, il faut du nouveau, toujours du nouveau, fût-ce du grotesque ou du ridicule ! Avec l'ennui, le gout des sensations viriles et fortes s'éteint, on se rejette dans la niaiserie. On préfèrera s'attendrir sur la fin mélancolique d'Edgard, on versera des larmes sur la mort de ce singe, on répandra des flots d'encre sur sa mémoire ; on engagera des paris ridicules sur le plus ou moins de résistance des coltineurs, sur la vitesse des vélocipédistes, mais on consacrera à peine dix lignes pour honorer le courage de quelque héros obscur, mort au Tonkin ou ailleurs, victime du devoir.

Le journal est entré pour une large part, dans la transformation de nos mœurs et dans l'accélération fébrile et factice de la vie. Les œuvres sérieuses n'ont pas le temps de mûrir. Chacun mange son blé en herbe et vit pour le moment. La publicité, comme la poussière, pénètre dans les appartements

les mieux fermés. Les nouvelles, les scandales, les évènements courent le monde, avec la rapidité de l'éclair et ainsi le monde matériel et moral marche et vit à la vapeur. Si le journalisme est un mal nécessaire, le mieux encore, serait de prendre les journaux pour ce qu'ils sont. C'est-à-dire une affaire industrielle, où la conscience et le sentiment n'ont rien à voir.

Le premier soin des journaux, c'est de parler à leur clientèle des choses qui répondent à leur manière de voir, à leur état d'esprit. Les articles de M. de Cassagnac, dans l'*Autorité*, ne seraient ni lus ni goûtés des lecteurs de l'*Intransigeant*. Les contes salés et grivois de M. Armand Sylvestre qui font les délices des abonnés du *Gil Blas* seraient repoussés avec indignation par la clientèle du *Gaulois* et de l'*Univers*. Le journalisme suit la transformation générale et il lui serait difficile de déterminer un mouvement d'opinion contraire. Les journalistes ne peuvent pas, à leur gré, diriger l'opinion. Ils peuvent la pervertir un peu plus, voilà tout. Or, ceux qui veulent marcher dans le

train n'y manquent pas.

A ce point de vue, ils sont dans la situation de ce colonel, qui, courant sur le flanc de sa colonne en déroute, criait d'une voix de stentor : « C'est moi qui suis leur chef, il faut bien que je les suive ! »

Mais ce travers, habilement exploité, a admirablement servi M. Drumont et son école.

En somme qu'est l'œuvre de M. Drumont ?

Sinon, un pot pourri de reportage glané ça et là dans les faits divers des journaux ?

M. Drumont passé maître dans l'art d'accomoder les potins, les scandales, les invraisemblances, a escompté avec à propos, l'ennui, la lassitude et la névrosité de ses contemporains.

Il a fait, à sa manière, un joli petit coup de bourse.

Plaute n'avait certainement pas une arrière-pensée systématique, quand il persiflait, l'usure, la prostitution, l'esclavage et tous les vices de l'ancienne société ; mais M. Drumont, en rendant les juifs responsables de tous les vices de l'époque actuelle, obéit évidemment à un parti pris raisonné.

Il n'y aurait qu'a rire de l'œuvre de ce moraliste — plaisante à force d'exagération — si elle ne renfermait pas ces nombreux ferments de haine que nous considérons, à bon droit, comme le plus grand dissolvant des peuples, parce qu'ils ouvrent la porte à tous les cataclysmes.

Il est évident, en effet, qu'un peuple, même avec ses travers obligatoires, peut quand même, s'avancer dans la voie indéfinie du progrès et de la justice, en pratiquant des réformes appropriées aux besoins du temps.

Mais, pour marcher dans cette voie de réfection sociale, il faut qu'il soit guidé par l'intelligence des nécessités actuelles et non par la haine, la violence et l'appel au pillage.

La France mal préparée à ce travail par des divisions intestines anciennes, n'a pas encore franchi la transition d'un point à l'autre. Elle reste suspendue entre les deux modes, ni assez résignée pour répudier le passé, ni assez d'accord avec elle-même pour faire concourir toutes ses forces à l'établissement définitif de la vraie liberté, ni à son dévelop-

pement naturel par l'ordre.

Chez nous les sophistes et les pseudo-psychologues sont la cause de tout le mal qu'ils signalent.

Pourquoi ?

Parce qu'ils entretiennent à dessein cet état morbide, pour pouvoir l'utiliser à leur profit, à la faveur des circonstances. Et ainsi, ils préparent lentement mais sûrement, l'éclosion de ces crises qui périodiquement troublent l'harmonie générale. Les uns, en niant la liberté légitime, les autres en s'attaquant au bon sens, la plupart à la raison. Pour donner de la force et un semblant de vérité à leurs théories, ils les appuieront sur des cancans ramassés un peu partout; de telle sorte, qu'au lieu d'aboutir à une réforme sociale qu'ils paraissent désirer, ils en arrivent à avoir provoqué un peu plus de haine et un peu plus de mal.

Les raisons que nous venons de préciser, sont la cause du retard de l'évolution sociale dans un sens stable et défini.

En effet, la question sociale ne peut trouver sa solution que dans l'accord parfait de l'idée d'unité

avec l'idée de divisibilité. Exalter l'une au détriment de l'autre c'est l'enrayer. Le mouvement d'unité, qui centralise, qui généralise, qui sacrifie les petits aux grands, qui subordonne les petites forces, qui ruine les petites industries, est en tout conforme aux lois naturelles. Le mouvement de divisibilité et de morcellement poussé trop loin serait, au contraire, une cause d'appauvrissement et de ruine.

L'idée d'unité est une idée de création, de force et de puissance ; l'idée de divisibilité, est une idée de développement social, mais dans aucun cas, son application seule, ne pourrait donner les résultats rêvés par les utopistes.

L'idée d'unité, doit être la base du nouvel état social en tempérant ce qu'elle peut avoir d'excessif par l'extension de l'idée de divisibilité, proportionellement aux besoins et aux intérêts matériels et moraux de la démocratie. Des publicistes éclairés ont compris que si on voulait réellement marcher dans la voie large des réformes possibles, il fallait avant toute chose, étouffer le volcan des haines et

des divisions par une application équitable de la justice. Ils ont compris, que si le génie de notre époque est essentiellement scientifique et s'il exige l'analyse, il doit avant tout être charitable. L'ère des pouvoirs absolus est finie, celle de la justice inexorable et de la liberté en lutte va finir; celle de l'amour pour les semblables et de la solidarité humaine commence. Elle s'établira sur une base inébranlable, en fondant entre les peuples un groupement d'intérêts, éclairé par une compréhension plus grande des devoirs et des besoins sociaux.

Que les faiseurs de révolution et les avocats d'anarchie en fassent leur deuil, leur temps aussi est passé. Les intérêts et les idées du monde civilisé forment un tout homogène, un patrimoine inattaquable. Le peuple est fatigué de verser son sang pour des chimères, ce qu'il lui faut, c'est travailler, bâtir, commercer, semer, récolter, vendre, se grouper, se régulariser. . . .

Contrairement aux sophismes de M. Drumont qui soutient que « l'union des hommes crée le mensonge et l'entretient » nous dirons que l'union

des hommes est l'acheminement rationnel vers un état social meilleur et plus conforme à la nature.

Sans doute, il y aura toujours, même en se rapprochant le plus de l'idéal social, des vertus et des vices, des héros et des lâches, d'honnêtes gens et des fripons ; mais ces travers seront utiles comme l'ombre au tableau. Ils nous vaudront des Aristophane, des Juvénal, des Tacite, des Molière, qui n'auront d'autre but en fustigeant les vices que de rendre l'homme meilleur. Le ridicule, l'ironie, seront leur arme ; et ils se garderont bien de faire appel, comme M. Drumont, aux plus détestables passions.

On ne verra plus de ces œuvres malsaines comme *La France Juive* ou *La Fin d'un Monde*, inspirées par la haine, produit naturel, d'ambitions déçues, d'appétits rentrés, de jouissances irréalisables.

On ne verra plus des moralistes faire leur éducation dans les égouts physiques et moraux de la Capitale.

Ces peintures à la de Sade ne trouveraient plus d'amateurs et la vente cessant, on verrait dispa-

raître comme par enchantement, pornographes et sophistes, ces phylloxéras de toute société.

Bon nombre de gens dont la bonne foi est la seule excuse, ont pris M. Drumont au sérieux. Il est vrai qu'il s'est toujours efforcé de paraître tel. Mais il faut en rabattre, cette apparence de sincérité, de bonhomie, n'est qu'une feinte qui lui servira pour propager ses théories anti-sociales.

On ne saurait trop le dire et le redire, ce sont les hommes, comme l'auteur de *La France Juive* qui retardent indéfiniment l'apaisement général et la mise en pratique des réformes utiles. Ils les retardent en apportant sans cesse des matières combustibles dans le foyer des haines, afin de nous ramener, s'il était possible, aux époques barbares du moyen-âge. De ce moyen-âge qui est tout leur idéal et au-delà duquel ils ne voient rien de bon.

L'œuvre de M. Drumont n'est pas une œuvre sociale. C'est une œuvre de haine et d'intérêt. Une œuvre de haine, car le parti-pris, la passion, le rend injuste, féroce et cruel. Sous sa plume, le

mensonge enfiellé, élargi, étendu, peut occasionner des préjudices moraux et sociaux effroyables. Il cultive la calomnie, avec un soin d'artiste, jaloux de donner à son œuvre, ce caractère d'originalité qui seul peut la faire accepter par les lecteurs auxquels il s'adresse. Son observation âcre, mordante, haineuse, revient toujours au même point quelle que soit la variété du sujet. On ne voit partout que le tableau exagéré, excessif, outré, des réalités amères. Il collationne patiemment, ingénieusement, des faits sans fondement, des racontars sans valeur, des anecdotes scandaleuses, et soit qu'il traite un sujet d'économie politique, sociale, ou de religion, on est assuré de le voir revenir, à tout propos et hors de propos, à son idée fixe : les Juifs ! Cette préoccupation incessante fait qu'on chercherait vainement dans l'œuvre de M. Drumont, un mouvement animateur, un moyen de reconstitution morale. La haine qui le déborde exclut en lui cette sève vivifiante et forte, indispensable à toute œuvre utile et féconde et que nous appellerons la sympathie humaine. Sympathie qui est la mère de

la pitié, de l'indulgence, de la charité et de l'amour du semblable. Une œuvre d'intérêt, parce que M. Drumont, né malin, sait que l'exploitation des passions malsaines, est d'un merveilleux rendement et que dans ce monde il faut d'abord avoir les pieds chauds.

D'où il suit, qu'après la lecture des ouvrages de M. Drumont, il ne reste plus de place dans le cœur pour les sentiments nobles, généreux, élevés, pour les idées de justice, de progrès et de liberté.

Le dégoût, la haine, l'irritation et la vengeance, agitent et troublent l'esprit. A l'instar d'un empereur romain, et, en spécialisant son désir, au seul peuple Juif, on voudrait qu'il n'eût qu'une tête pour l'abattre d'un seul coup.

C'est pour réagir contre l'influence néfaste de ces détestables doctrines étayées sur le mensonge et sur le paradoxe que nous avons écrit : « *L'antisémitisme Démasqué.* »

Comme on le verra dans le cours de cette étude, le peuple juif occupe dans l'histoire de l'humanité une place si prépondérante, qu'il est impossible de

ne pas le considérer comme le premier facteur de la civilisation humaine. La colère mercantile de quelques sectaires ne modifiera en rien ce fait historique.

Un coup d'œil général jeté sur l'histoire des Israélites, suffira pour réduire en poussière les récits enfantins de l'Hérodote Juif.

Nous examinerons ensuite, pour en discuter la valeur et en démontrer le néant, les principaux griefs relevés contre les Israélites par M. Drumont et son école.

Nous ferons voir jusqu'à l'évidence, que l'auteur de *La France Juive* n'est pas un moraliste — comme il le prétend — qui écrit un livre avec l'intention arrêtée de provoquer des réformes, ou des améliorations, dans un état social qu'il réprouve ; mais un anecdotier qui poursuit seulement une œuvre de haine, de vengeance et d'intérêt.

On rira avec nous du soin que M. Drumont apporte à mettre en relief des détails insignifiants souvent absurdes. On constatera que s'il abonde dans lés détails, il est encore plus abondant dans les réflexions malveillantes dont il émaille les *faits*

divers des journaux et les potins qu'il cueille çà et là dans les coins et les recoins de salon. Car c'est sa manière à lui d'écrire l'histoire et de faire de la morale.

On le verra prendre tour à tour tous les tons et toutes les formes, tous les masques et tous les visages pour persuader le lecteur qu'il est véridique et sincère. Il versera des larmes de crocodile sur la foi, le patriotisme et l'enthousiasme des peuples passés. Il fera semblant de ne pas comprendre qu'à notre époque de gros bon sens et de positivisme, le peuple ne tient plus à se faire crever la peau pour des charlatans et des blagueurs qui lui promettent tout et plus encore, sans jamais rien tenir.

Il signalera comme le symptôme d'un *coma* mortel l'indifférence et la sagesse du peuple se refusant à la guerre des rues.

Enfin, on verra ce paladin de la vertu sociale et de la foi religieuse, se transformer successivement de catholique ardent, en un libre-penseur ou en révolutionnaire à tous crins.

Coryphée de la révolution, il regrettera que le

parti révolutionnaire, n'ait pas une petite armée : « comme celle qui fit les insurrections d'avril 1834, les journées de Février, les journées de Juin. » Il déplorera que les catholiques n'aient pas : « Des hommes trempés comme les Cadoudal, les Saint-Réjan, les Limoléan, les Coster de St-Victor, alors le gouvernement serait bientôt à terre.

Non content de considérer l'insurrection comme le plus saint des devoirs, il prêchera l'assassinat politique contre un fonctionnaire de la République le sous-préfet Balland qu'il rend à tort responsable de la mort d'Henriette Bonnevie. « Trois ou quatre jeunes gens, bons chasseurs, bons tireurs, habiles à se cacher dans les broussailles, se seraient donné le mot d'un bout à l'autre de la France, l'auraient entraîné dans un bois, jugé sommairement et éxécuté. Le Goblet épouvanté aurait fait enterrer la charogne sans bruit. »

Et parce qu'on ne met pas en pratique les leçons d'assassinat qu'il donne en termes choisis, M. Drumont en conclut mélancoliquement que : « Les caractères se sont évidemment amollis. »

Cet étrange moraliste changera d'allure suivant les circonstances. Quand il parlera pour la clientèle catholique, qui n'est pas une quantité négligeable, il fera appel à la douceur et à l'hypocrisie et il écrira : « La haine et l'envie qui sont partout aujourd'hui étaient alors rares, dans ce noble pays de France. Le Christianisme avait créé de tels trésors de foi, d'enthousiasme et d'abnégation, que la société française resta croyante et généreuse, longtemps après avoir perdu ses habitudes religieuses. » M. Drumont se charge lui-même de prouver ici son inconséquence. En effet, pourquoi, puisqu'il semble regretter le beau temps où la haine et l'envie n'existaient pas en France, travaille-t-il à l'exciter et à la réveiller en ajoutant cette phrase haineuse ; « Il fallut le règne des Juifs et les sales campagnes de leurs journaux, pour détruire tout idéal dans leurs âmes. »

On le voit, le but poursuivi par M. Drumont est clair comme le jour et ne peut laisser aucun doute dans l'esprit. On ne se trouve plus devant un moraliste consciencieux, en train de faire une

enquête sociale ou morale, mais en présence d'un sectaire fougueux qui ne reculera devant aucun moyen.

De telle sorte que si ses théories venaient à passer dans la pratique, ce n'est plus *La Fin d'un Monde* que nous verrions arriver, mais la fin de tous les mondes.

En désignant les Juifs à la haine de leurs concitoyens, M. Drumont n'a pas servi, comme il le prétend les intérêts du pays. Car ce n'est pas au moment, où le devoir de tous serait de prêcher la concorde et de faire l'union en présence de la coalition redoutable ourdie contre nous, qu'il convient d'allumer le brandon des discordes civiles en proclamant ouvertement que les juifs n'étant pas catholiques et étant les principaux détenteurs du capital, les lois de la bonne foi et de la probité n'existent pas pour eux.

C'est sous ces aspects divers que nous allons examiner, étudier et combattre les théories excessives de M. Drumont.

Nous le ferons, sans nous écarter de cette modé-

ration de forme qui décuple la force de la pensée, par cela même qu'elle est libre, et qu'elle ne saurait s'assujétir à un raisonnement violent. Convaincu, avec Epiménide, « que la force douce est grande » et qu'il faut l'employer non pour aviver les passions, mais pour les modérer et les vaincre.

Aussi, avons-nous la conviction, que lorsque nous aurons passé au crible d'un examen loyal les sophismes du chef de l'école anti-sémite, il ne restera plus, dans l'esprit du lecteur, ancune prévention, contre cette noble nation juive qui projette sur le monde les inappréciables bienfaits de ses qualités natives.

Comme conclusion à cette introduction, nous souhaiterons non pas comme M. Drumont que le Seigneur nous préserve des Francs-Maçons et des Juifs, mais que juifs et chrétiens, en enfants du même Dieu, s'aident mutuellement et n'en fassent qu'un dans la grande famille humaine !

L'ANTISÉMITISME DÉMASQUÉ

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE.

Les Juifs aux premiers âges du monde. Les Juifs laboureurs et agriculteurs. Lois de Moïse. Formation de la nationalité juive. Les Juifs jugés par l'historien Tacite. Reproches d'idolâtrie adressés aux Juifs. Causes de ces reproches. Constitution du peuple Juif. Etat démocratique. L'Esclavage chez les Juifs. L'Esclavage au XIXe siècle. Soins donnés à la postérité chez les Juifs. Fondement de la loi. Origine du culte des morts. Croyance à l'immortalité de l'âme. Parallèle de la religion des Juifs et des Grecs. Époque où les Israélites ne sont plus appelés que Juifs. Etat politique de la nation juive après la prise de Jérusalem par Titus. Eternité du peuple juif. Phénomène historique. Sa cause. Légendes particulières aux Juifs. Caractère de la légende. La science et la fable. MM. Worms, Germain Sée et Lagneau.

Depuis les premiers âges du monde, nous voyons les Juifs laborieux, intelligents et sobres. Seuls, parmi tous les autres peuples, ils conserveront à travers le changement des temps et les vicissitudes des révolutions, la pureté et l'intégrité de leur foi. Ils n'auront pas de noblesse titrée comme la mode en est venue, chez les peuples modernes, mais en revanche les familles resteront attachées et fixées par la même loi, au même pays pendant plus de mille ans. Où sont les familles les plus nobles d'Europe qui pourraient se prévaloir d'une aussi longue suite de générations sans changement de demeure et sans mésalliance ? (1)

(1) M. Emile Moreau, député du Nord, avait déposé un projet de loi qui a été rejeté aux termes duquel il aurait suffi de payer un impôt pour avoir droit aux titres de noblesse. Pour la particule simple 500 fr. ; pour la répétition de la particule, double droit ; pour le titre de chevalier, 1,000 fr. ; de baron, 5,000 fr. ; de vicomte, 10,000 fr. ; de comte, 20,000 fr. ; de marquis, 30,000 fr. ; de duc, 50,000 fr. ; de prince, 100,000 fr. ; deduc ou de comte avec le titre d'Altesse, deux cent mille francs ; de prince avec le même titre, deux cent cinquante mille francs. L'idée n'est pas nouvelle mais il est évident que dans une société démocratique l'Etat se mettrait en contradiction avec lui-même, en vendant le droit à l'inégalité.

A l'origine, chez les Juifs, chacun s'appelait par son nom ; mais ces noms signifiaient tous de grandes choses, comme ceux des Patriarches.

La plupart étaient composés avec le nom de Dieu, ce qui constituait une prière abrégée.

Les anti-sémites, avec leur bonne foi ordinaire, disent dans un but facile à comprendre « Voyez si parmi les Juifs vous rencontrez des agriculteurs ou des laboureurs ! »

L'ignorance de l'histoire peut seule autoriser une semblable question. Il est à peine besoin de rappeler que depuis le chef de la tribu de Juda, jusqu'au dernier cadet de Benjamin, les Israélites étaient agriculteurs, laboureurs ou pâtres, conduisant eux-mêmes leurs troupeaux.

Gédéon battait son blé, quand un ange lui dit qu'il délivrerait son peuple. Quand Saül reçut la nouvelle du péril où était la ville de Jabès en Galaad, il conduisait une paire de bœufs, tout roi qu'il était. Elisée fut appelé à la prophétie, lorsqu'il menait une des douze charrues de son père. On peut même affirmer que cet amour de l'agriculture

chez les israélites a été une des principales causes de leur force et de leurs richesses. Ils ont toujours cultivé avec honneur cette profession, la plus ancienne de toutes. Aussi vivaient-ils longtemps et en bonne santé. Leurs corps étaient rompus d'avance par le travail de la terre, aux fatigues des guerres qu'ils eurent à soutenir contre l'éternelle jalousie de leurs voisins.

Ils savaient que l'homme avait été mis dans le paradis terrestre pour y travailler, et qu'après sa chute il avait été condamné par Dieu à un travail bien plus opiniâtre et bien plus ingrat. Aussi étaient-ils pénétrés de ces vérités solides tant de fois répétées dans le livre de Salomon : « Que l'indigence est la suite de la paresse. Que celui qui dort l'été au lieu de faire sa moisson et qui ne laboure pas l'hiver de peur du froid, mérite de mendier et de ne pas trouver de pain. Que l'abondance et la richesse sont l'effet naturel de la force du travail. »

Les Juifs, comme nous venons de l'établir à l'encontre des anti-sémites aimaient l'agriculture et s'en occupaient. Mais une fois chassés de leur

pays par la haine et la violence des autres peuples, on comprendra facilement pourquoi ils furent obligés de renoncer à leurs goûts primitifs. D'ailleurs, il n'y a pas si longtemps encore qu'ils n'avaient pas le droit de posséder quoi que ce fût, ni terre, ni meuble, ni immeuble. On les dépouillait abominablement dès qu'ils étaient en possession de quelque valeur.

Aujourd'hui même, à notre époque de liberté, de progrès et de civilisation, on ne ferait pas autre chose si les théories de M. Drumont étaient suivies. Mais, s'il est un spectacle consolant et fortifiant à la fois, c'est de voir ce peuple que Dieu s'était choisi pour en faire le dépositaire de la vraie religion, devenir à travers les bouleversements des siècles, le seul et véritable instituteur de l'humanité.

Continuellement en butte à toutes les attaques, opprimé mais invaincu, écrasé, mais triomphant, il restera impénétrable comme le roc.

Appelé seul dans l'antiquité à la connaissance du vrai Dieu, le peuple juif de ce fait, a exercé et exercera encore une influence prépondérante dans

les destinées du monde.

Au point de vue moral, si nous comparons les mœurs des Israélites avec celles des Égyptiens, des Grecs, des Romains et des autres peuples, les plus fameux de l'histoire, on restera frappé de la supériorité des mœurs Israélites.

On sera étonné de cette franche et noble simplicité bien supérieure aux raffinements de ces nations parvenues alors aux limites extrêmes de la civilisation. C'est que les Israélites possédaient le fondement de toute morale, la croyance en un Dieu unique, créateur de la terre et des cieux, fondement indispensable à tout peuple qui veut vivre.

La loi de Moïse qui fut toujours fidèlement observée, était à l'origine une loi de crainte, en harmonie avec la situation morale du monde à cette époque. Ce n'était pas un peuple ordinaire que Dieu voulait se former c'était, suivant l'expression de l'Écriture, un peuple sacerdotal qui devait conserver la vérité intacte et pure au milieu des autres nations.

Aussi, les châtiments les plus sévères frappent

toute transgression de l'ordre et les prescriptions de la loi religieuse s'identifient en quelque sorte avec les prescriptions de la loi civile. « Dieu lui-même, comme le dit Bossuet, est le fond de cette admirable législation qui liait la société des hommes entre eux par la sainte société de l'homme avec Dieu. » (1)

En suivant la marche et le développement de la nation juive à travers les siècles, on remarquera un fait important et sur lequel on ne s'est généralement pas arrêté.

Il est de mode aujourd'hui d'accepter sans examen, — ce qui est plus vite fait et moins pénible — toutes les fables grotesques, ridicules et le plus souvent odieuses, racontées par des auteurs sans scrupules contre les Juifs en général et la nation juive en particulier. Le peuple qui n'a pas le temps d'aller aux sources, prend pour vrai ce qu'on lui dit. Il croit que les Juifs ont été mis de tout temps au ban des nations, à cause des vices et des crimes

(1) Bossuet, Discours sur l'histoire universelle.

imaginaires, attribués à leur race, par des auteurs, dont le moindre souci était la recherche de la vérité.

Comme nous l'avons déjà dit, Dieu s'était choisi un peuple exceptionnel pour en faire le dépositaire des vérités religieuses, morales et sociales. En dehors des rivalités et des haines qui subsistaient entre les Israélites et les peuples voisins, il y avait encore et surtout la différence du culte. Cette différence, obligeant les israélites à rester en dehors de la vie et des coutumes idolâtriques des autres nations, devait forcément donner naissance aux contes les plus inouïs, aux calomnies les plus noires, sur un peuple dont le culte était entouré de mystères. Chez les Égyptiens, les Grecs et les Romains es assassinats et les sacrifices ensanglantaient les autels, dans le but de se rendre les dieux favorables. Ces pratiques superstitieuses et inhumaines, qui constituaient le fond et la forme des religions païennes, furent attribuées aux Juifs par des auteurs inconscients donnant pour de l'histoire les fables qu'ils entendaient raconter. La légende

s'en mêlant on ne craignit pas d'accuser les Juifs d'égorger des enfants, pour recueillir leur sang, destiné à la célébration des mystères du culte. Ces récits aussi extraordinaires qu'invraisemblables, prirent un corps à l'époque grossière, ignorante et barbare du moyen-âge. Ils donnèrent lieu à la condamnation de quelques rabbins accusés, sans preuves, d'avoir égorgé rituellement de jeunes enfants, pour se servir de leur sang dans les pratiques du culte ou de la sorcellerie.

Ces assertions d'une époque fanatique et tortionnaire, ont été recueillies avec soin par M. Drumont qui n'a pas craint d'écrire : « Henri Heine, est bien le frère des Youddis crasseux, des Youddis à tire-bouchons de la Gallicie qui, réunis pour quelque meurtre rituel, se regardent en riant tandis que, par la plaie ouverte de la victime, s'échappe pur et vermeil le sang chrétien, destiné au doux pain du Pourim. »

M. Drumont, moins que personne, ne devrait pas ignorer que les lois de Moïse sont en contradiction formelle avec les coutumes sanguinaires et abomi-

nables qu'il prête si volontiers aux Juifs. Moïse, divinement inspiré, est le premier législateur qui ait proclamé l'égalité de l'homme devant la loi. Le premier, qui ait défendu, sous les peines les plus rigoureuses, d'opprimer le faible : femme, enfant, serviteur. Les accusations de crimes rituels dirigées contre les Juifs, ne reposent que sur la haine et le mensonge. Elles ont pour but de rendre odieuse la race juive et d'attirer sur elle l'exécration générale. La justice et la vérité n'ont rien à voir dans ce débat. Le bizarre et le monstrueux y tiennent la place du vraisemblable.

On a vu avec quel empressement les anti-sémites se sont emparés du prétendu meurtre rituel, attribué a Buschoff, le sacrificateur de la synagogue de Xanten, accusé d'avoir saigné un enfant chrétien et qui a été acquitté, faute de preuves par la cour d'assises de Clèves.

On croit rêver, en apprenant qu'une pareille accusation a pu être formulée à la fin du XIX[e] siècle.

Heureusement pour la vérité, une voix autorisée

s'est fait entendre. M. Zadoc-Kahn, Grand-Rabbin de France, a protesté virilement, contre le compte-rendu sensationnel, du procès en question, inséré dans *La Libre Parole*. Voici comment s'exprime le vénérable Grand-Rabbin : « Quant à moi je suis tranquille sur l'issue de ce procès : un meurtre peut avoir été commis même par un juif ; mais de meurtre rituel il n'y en a pas eu et il n'y en aura jamais. Il serait vraiment temps de laisser tomber une accusation aussi odieuse que ridicule. Vous ne savez donc pas, Monsieur, que le Christianisme primitif a été longtemps l'objet des mêmes reproches de la part des païens et qu'il les a repoussés avec indignation en invoquant précisément la loi juive et les traditions juives ! »

On ne saurait mieux dire et la vérité éclate dans cette réfutation simple, mais digne.

Ce serait la honte de notre siècle, si aucune voix ne s'élevait pour dire aux gens de cœur ne croyez pas à ces accusations engendrées par la haine et le parti pris.

La loi interdit aux Juifs l'usage du sang. Il leur

est défendu de se nourrir de viandes saignantes, ils ne doivent faire usage que de viandes saignées. Le moyen-âge adonné aux pratiques de la superstition et de la magie attribuait au sang vierge, des propriétés merveilleuses, un pouvoir fatidique. L'isolement des Juifs à cette époque, la vie cachée et en quelque sorte mystérieuse qu'ils étaient obligés de mener, à cause de l'ostracisme dont ils étaient frappés, accrédita cette croyance qu'ils se servaient du sang de jeunes enfants chrétiens pour les cérémonies de leur culte, ou pour les opérations de la magie.

Dans ces temps barbares, ces fables avaient cours et constituaient le fonds d'une société d'autant plus avide de surnaturel, qu'elle était plus plongée dans une ténébreuse ignorance. Rien de grand, d'héroïque, ne pouvait se faire sans qu'aussitôt on ne l'attribuat à la magie.

Jeanne d'Arc, cette pure et noble image de la patrie, fut, elle aussi, la victime des haines superstitieuses et des préjugés de cette époque.

Que lui reprochait-on ? Casimir Delavigne va

nous l'apprendre dans ces beaux vers ;

« Quelle meure ! Elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie... »
Lâches, que lui reprochez-vous ?
D'un courage inspiré la brulante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes :
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger ? »

Que reprochait-on aux Juifs ? La fidélité à leur culte.

Nous avons établi clairement que le mystère qui enveloppait le culte israélite contribua puissamment à accréditer toutes les inventions des auteurs qui les enrichissaient ensuite du fonds de leurs propres rêveries. On trouve dans Tacite (1) la preuve irrécusable de ce fait. « Moïse, dit l'historien romain, pour s'assurer à jamais l'empire de cette nation, lui donna des rites nouveaux et un culte opposé à celui des autres mortels. Là, est profane tout ce qui chez nous est sacré, légitime, tout ce que nous tenons pour abominable. »

(1) Tacite, Histoires, livre V, chapitre IV.

On conçoit dès lors la haine générale qui dut envelopper les Israélites, lorsque après leur sortie de la terre d'Égypte ils se furent constitués en corps de nation. Cette haine alla en grandissant à mesure que leur puissance s'établit.

Comment en aurait-il pu être autrement puisqu'ils se heurtaient de front à toutes les idées, à toutes les opinions, à toutes les croyances qui avaient cours alors ?

Et cependant, le même historien, tout païen qu'il était, ne peut s'empêcher dans le chapitre suivant, de rendre justice à ce culte nouveau. « Ces rites religieux, dit-il, quelle qu'en soit l'origine, se défendent par leur antiquité. La puissance des Juifs s'en accrut, fortifiée par un esprit particulier. Les Juifs sont d'une fidélité à toute épreuve et animés d'une pitié toujours secourable. Les Juifs ne conçoivent Dieu que par la pensée et n'en reconnaissent qu'un seul. Ils traitent d'impies ceux qui avec des matières périssables se fabriquent des dieux à la ressemblance de l'homme. Le leur, est le Dieu suprême, éternel, qui n'est sujet ni au

changement ni à la destruction. Aussi, ne souffrent-ils aucune effigie dans leurs villes, encore moins dans leurs temples. Point de statues, ni pour flatter leurs rois, ni pour honorer les Césars. »

C'est donc dans la différence de religion avec les autres peuples que nous trouvons le motif de la haine générale vouée aux Israélites.

Quand un Juif se trouvait hors de son pays, au milieu des infidèles, comme ils ne lui voyaient pas faire de sacrifices, ni adorer les idoles, ils l'accusaient de n'avoir pas de religion. Et quand il leur parlait de son Dieu, créateur du ciel et de la terre, ils s'en moquaient en lui demandant où il était ? Ces reproches d'impiété leur étaient bien difficile à supporter. Le roi David, en témoigne lui-même, lorsqu'il dit que pendant son exil, il se nourrissait jour et nuit de ses larmes ; parce qu'on lui demandait sans cesse, où était son Dieu ?

On conçoit que des âmes faibles dussent être ébranlées par de si vives attaques, et souvent même elles n'y résistaient pas.

D'un autre côté, l'attrait naturel qui porte l'hom-

me au plaisir, rendait encore plus facile la tendance à l'idolâtrie reprochée aux Israélites.

Les païens célébraient des fêtes pompeuses qu'ils renouvellaient souvent. Les jeunes gens et les jeunes filles ne manquaient pas de s'y rendre, pour voir les parures des victimes, pour assister aux danses, pour entendre les chœurs de musique. Dans ces circonstances les Israélites étaient invités à manger des viandes offertes aux idoles et à loger dans les maisons. Les jeunes gens et les jeunes filles profitaient de ces occasions pour nouer des relations qui se terminaient par des mariages contraires à la loi. Du temps de Moïse, les filles des Madianites engagèrent les Israélites à prendre part aux mystères infâmes de Béelphégor. Il se pouvait encore que la sévérité de la loi de Dieu leur parut trop grande. D'autre part, d'après la loi les Israélites ne pouvaient sacrifier qu'en un seul lieu, par les mains des sacrificateurs de la race d'Aaron et suivant des règles inflexibles. Il n'y avait, en outre, que trois grandes fêtes : la Pâque, la Pentecôte et la fête des Tabernacles.

C'était peu pour un peuple vivant dans l'abondance et sous un climat dont les effluves pénétrantes et chaudes devaient naturellement le porter au plaisir. Que si nous jetons à présent un coup d'œil sur l'état politique de la nation juive nous verrons qu'il était entièrement libre surtout avant d'avoir des rois.

Leur constitution n'était, à proprement parler, ni monarchique, ni aristocratique, ni démocratique, mais comme l'indique l'historien Joséphe, c'était un état théocratique. C'est-à-dire que Dieu le gouvernait directement par la loi qu'il lui avait donnée. Tant qu'ils étaient fidèles à l'observer, ils vivaient heureux et tranquilles, mais dès qu'ils la violaient, ils tombaient dans la confusion et l'anarchie.

L'anarchie, en les divisant les affaiblissait et ils devenaient une proie facile pour leurs ennemis jusqu'à ce qu'ils recourussent à Dieu qui leur envoyait des libérateurs.

C'est ainsi qu'ils vécurent sous les Juges.

Les Israélites avaient des esclaves sur lesquels

ils avaient le droit de vie et de mort. Ce droit était alors commun à toutes les nations. L'esclavage était né du droit de la guerre, et la raison du plus fort est aussi ancienne que le monde. Mais chez les Israélites la vie humaine était considérée comme un don de Dieu et par conséquent sacrée.

Au lieu de tuer les ennemis, ils les gardaient pour s'en servir. D'ailleurs la loi déclarait coupable le maître qui tuait son esclave. (1)

Cette disposition particulière de la loi, en apprenant à repecter la vie humaine, devait amener progressivement la suppression de l'esclavage. Cette plaie sociale que l'antiquité nous a léguée n'a pas encore disparu entièrement.

L'esclavage règne en plein XIXe siècle, dans bon nombre de pays et notamment en Afrique.

Des hommes éminents poussés par un sentiment humain avaient entrepris une campagne contre l'esclavage, feu le cardinal Lavigerie en tête.

(1) A lire la remarquable étude de M. Zadoc Kahn : « L'Esclavage selon la Bible et le Talmud ».

Malheureusement elle ne se présentait pas avec un caractère absolument évangélique.

Elle se proposait d'appuyer par le fer et le feu la doctrine du Christ. Ce ne sont plus des apôtres illuminés par la foi allant prêcher la « bonne nouvelle », ce sont des « *frères armés* » de pied en cap prêts à combattre « *le bon combat* » au profit de l'humanité et de la civilisation.

Ces idées généreuses qui, au premier coup d'œil, ressemblent aux flots purs et sans mélange d'un fleuve à peine échappé de sa source, laissent apercevoir bientôt le côté pratique, c'est-à-dire le côté mercantile d'une entreprise commerciale où rien ne manque. Création d'oasis dans le désert, établissement de centres sahariens, de routes; construction d'exploitations agricoles et, comme couronnement, quelque chose de plus alléchant encore, une part dans les prises !...

Le cardinal Lavigerie a voulu démontrer clairement qu'il est possible, et même permis, d'associer dans un heureux mélange le spirituel et le temporel. D'où il ressort que les idées, même les plus

élevées, dépouillées de leur côté pratique, aboutissent à un idéal sans mouvement et par conséquent sans résultat.

Toutefois il nous semble que la marche suivie par les initiateurs de ce mouvement humanitaire n'est pas la vraie. La question de religion sera le plus grand obstacle à vaincre, mais on ne paraît pas s'en être occupé. Tous les peuples — même les peuples barbares — tiennent à leur religion qui symbolise leurs croyances, leurs mœurs et leurs coutumes. Or, il n'est pas facile de substituer à de vieilles superstitions, à des habitudes barbares, une foi nouvelle.

Chez les Israélites, l'esclavage n'existait pas en quelque sorte adouci, tempéré, par les prescriptions de la Loi et, on peut dire, qu'ils constituent à cet égard, une exception parmi tous les peuples anciens et même parmi certains peuples modernes. Quoi qu'il en soit, la question ethnologique de la fusion des races n'est pas encore résolue et ne le sera pas de sitôt. Bien que le progrès de l'idée de liberté soit parallèle à celui d'égalité et qu'en se confondant

ils enfantent la civilisation, il faudra attendre néanmoins que le croisement international ait fait son œuvre.

Les noirs, aussi bien que nous, sont soumis à la loi du développement. Ni l'Ethiopie, ni l'Abyssinie, ni l'Egypte, ni les races berbères et carthaginoises, ne furent incivilisées. Cette constatation nous porte à croire que les relations commerciales et industrielles amèneront, dans un temps plus ou moins éloigné, l'extinction naturelle de l'esclavage, sans qu'il soit nécessaire pour cela d'organiser des missions spéciales. Ces réflexions faites à propos de l'esclavage, tant ancien que moderne, revenons à notre sujet.

Les Israélites — comme tous les peuples forts — étaient d'une remarquable sobriété. Ils considéraient la gourmandise comme un vice qu'il faut combattre le premier, comme étant la source de tous les autres. Les philosophes de l'école de Socrate de leur côté, recommandaient aussi la sobriété comme une des principales vertus de l'homme.

Platon, estimait qu'il n'y avait rien à faire en Sicile pour guérir la corruption des mœurs, tant qu'on y ferait, tous les jours, deux grands repas.

Pythagore, n'avait pas d'autre but, en prêchant l'abstinence, que de rendre les hommes justes et désintéressés, en les accoutumant à vivre de peu.

La trop grande quantité d'aliments dégoûte bientôt, mais comme la diversité est infinie le désir en est insatiable. Tertulien, (1) a fait valoir toutes ces raisons dans ce passage : « Si la Loi retranche quelques viandes, et déclare immondes des animaux qui ont été bénis autrefois, comprenez le dessein d'exercer des hommes à la tempérance et reconnaissez le frein que l'on impose à cette gourmandise qui regrettait les concombres et les melons d'Egypte en mangeant le pain des anges. Reconnaissez que l'on prévient en même temps les compagnons de la gourmandise : le luxe et l'impureté. »

Chez les Israélites le soin de la postérité était le fondement de la Loi. Loin de redouter la multi-

(1) Tertulien 2, St-Marc, c. 18.

tude des enfants ils la souhaitaient. Ils savaient que Dieu avait promis à Abraham une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel. Pour cette raison, c'était un grand honneur chez les Israélites d'avoir beaucoup d'enfants. On considérait comme heureux le père de famille lorsqu'il était environné d'un grand nombre d'enfants et de petits enfants.

« *La couronne des vieillards, dit l'Ecriture, sont les enfants de leurs enfants.* » Et quand elle parle des enfants, c'est d'ordinaire pour louer les pères qui en ont beaucoup. Comme ces deux juges d'Israël dont l'un avait trente fils ; et l'autre quarante avec trente petits-fils. Roboam qui eût vingt-huit fils et soixante filles.

Les Grecs aussi n'estimaient pas moins la fécondité. C'est ainsi que les poètes ont célébré les cinquante fils de Priam. Chez ces peuples on ne craignait que la stérilité et l'on estimait très malheureuses les filles qui mouraient sans être mariées.

Dans la tragédie de Sophocle, Electre fait entendre des plaintes à ce sujet. La fille de Jephté

exhale ses regrets sur le même motif.

C'était un opprobre pour une femme mariée d'être stérile, comme on peut le voir par la mère de Samuel. La stérilité était regardée comme une malédiction de Dieu.

De nos jours, les choses se passent autrement, sous l'influence d'intérêts égoïstes, on regarde comme un malheur la fécondité des familles, et les doctrines de Malthus ont plus d'un partisan parmi les gens mariés. Il n'est donc pas étonnant, si quelques publicistes éclairés, jettent de temps en temps, un cri d'alarme ; en constatant avec effroi, la dépopulation progressive de notre pays ; en la signalant comme un péril national. Les renseignements fournis à cet égard par la statistique ne sont pas rassurants et l'on s'en fera une idée en jetant un regard sur le tableau suivant :

2,207,000	familles environ n'ont pas d'enfant.		
2,542,000	—	—	en ont 1
2,605,000	—	—	en ont 2
1,512,000	—	—	en ont 3
937,000	—	—	en ont 4

550,000 familles environ en ont 5
313,000 — — en ont 6
232,000 — — en ont 7 ou davantage.

M. Raoul Frary dans une remarquable étude : « *Le Péril social* », a fait ressortir, avec une grande netteté, que la dépopulation lente, mais réelle, de la France, était peut être le plus redoutable de tous les dangers. M. Jules Simon, dont le jugement fait autorité en matière politique, économique et sociale, recommande aussi d'avoir beaucoup d'enfants.

Nous ne rechercherons pas ici les causes multiples qui arrêtent le développement de la population au préjudice de la défense nationale, ni du remède qu'on pourrait y apporter. En dehors des raisons d'hygiène et d'allaitement il y a un élément d'égoïsme qui tarit les sources de la fécondité et contre lequel il serait bien difficile pour ne pas dire impossible de réagir. L'exemple des mères juives, ayant beaucoup d'enfants, et les allaitant elles-mêmes, devrait être généralement suivi. D'où, on peut conclure, que la religion en fondant

les mœurs chez les Israélites, avait porté au comble le développement et la puissance de ce peuple.

La haute sagesse qui distinguait les Israélites des autres peuples de la terre avait son fondement dans leur religion. Ils savaient que Dieu est juste, qu'il punit et récompense selon le mérite, qu'il est plein de miséricorde, et pardonne à ceux qui ont un regret sincère de leurs péchés; qu'il juge toutes les actions des hommes après leur mort, d'où il résulte que l'âme est immortelle et qu'il y a une autre vie. Cette croyance consolante et morale, les avait amenés à établir des cérémonies et des sacrifices en l'honneur des morts pour obtenir de Dieu la rémission des péchés. C'est ce que fit Judas Machabée et ce qu'on faisait encore dans le baptême pour les morts dont parle saint Paul. Cette pieuse coutume s'est perpétuée par la tradition, et le culte des morts est partout en honneur.

On chercherait vainement chez les autres peuples de la terre une si haute intuition de la vie morale et spirituelle. Tandis que chez les Grecs et les Romains, il n'y avait guère que les sages qui

connussent, mais imparfaitement, ces grandes vérités; chez les Israélites, au contraire, tous, sans distinction, en étaient instruits et pénétrés.

Et cependant, chez les Grecs la civilisation était la plus ancienne, mais elle partait d'un point de vue différent.

Toute la sagesse des Héllènes s'était tournée uniquement à ce qui touche le corps ou à ce qui parle aux sens. Toute leur religion consistait en cérémonies sensibles. Au lieu de servir les mœurs elle entretenait les passions. L'homme semblait avoir oublié sa nature spirituelle. Ne reconnaissant que des corps et la matière, il voulait que la divinité fut corporelle et matérielle.

Dès lors le culte était conforme à la croyance et portait naturellement sur deux passions : l'amour du plaisir, et la crainte du mal sensible.

La religion, dans ces conditions, n'était pas autre chose qu'un trafic. La débauche, au lieu d'être considérée comme immorale, était recommandée. Pour célébrer les bacchanales, il fallait s'enivrer; pour honorer Vénus, les femmes se

rendaient à Corinthe pour se prostituer. Les mystères impudiques du Dieu des jardins, de Cérès, de Cybèle étaient en honneur. Le culte des dieux infernaux était barbare et donnait lieu à des cérémonies inhumaines. On enterrait des hommes vivants et on égorgeait des jeunes enfants pour les offrir, comme victimes expiatoires, à l'insatiable Moloch.

On retrouve encore aujourd'hui ces pratiques abominables chez certains peuples d'Afrique.

On s'étonnera, peut-être, qu'une nation aussi éclairée que la Grèce, se soit adonnée à des superstitions aussi grossières et à un culte aussi dégradant; mais nous ferons remarquer que, jusqu'au temps d'Alexandre ou des Macédoniens, ils n'avaient fait aucun progrès dans les sciences qui peuvent guérir de cette faiblesse d'esprit. Sans rivaux dans les beaux-arts, possédant des lois modérées et sages, ils s'étaient surtout appliqués à pousser, jusqu'à la perfection, tout ce qui peut rendre la vie matérielle commode, agréable et charmante. Ils n'avaient que des notions vagues et confuses des sciences

spéculatives. Ils n'étudiaient pas l'astronomie, la physique, les sciences naturelles, la connaissance des météores, la configuration de la terre, le cours des astres et le système du monde.

Ces diverses sciences étaient encore pour eux à l'état de mystère. Les Chaldéens et les Egyptiens qui en savaient déjà quelque chose en faisaient un grand secret, n'en parlaient qu'à mots couverts et par énigmes, en ayant soin d'y mêler une infinité de fables et de superstitions.

Aujourd'hui, tout le monde peut apprendre ces sciences, mais la superstition n'est pas morte pour cela.

Elle a encore de nombreux partisans, non seulement dans les classes populaires ; mais dans celles où l'on se pique de bel esprit et de savoir.

Ce qu'on vient de lire montre suffisamment la différence tranchée qui existait entre les Israélites et les autres peuples. Tant que la nation fut fidèle à la loi de Dieu elle fut grande et prospère.

A l'époque de David et de Salomon les richesses affluaient chez les Israélites. L'or et l'argent ne

s'étaient jamais répandus autant dans le monde. Il y en avait peu en Grèce, point en Italie, ni dans le reste de l'Europe.

Mais, après la division des deux royaumes d'Israël et de Juda la loi tomba en désuétude. Le commerce devint fréquent avec les étrangers; surtout pour avoir des secours en temps de guerre. Alors les Israélites se laissèrent aller aux mœurs des Assyriens et des Egyptiens, et, leur ruine, suivit la fortune de ces nations, lorsque l'Egypte tomba et que l'Assyrie prit le dessus.

C'est principalement, dans le royaume d'Israël, que tous les préceptes divins, tracés par Moïse, furent indignement foulés aux pieds et c'est auss cette première partie de la maison de Jacob qui fût la première punie de cette violation.

Après la captivité de Babylone, on ne nomme plus les Israélites que Juifs, par ce que, en effet, il n'y avait plus que le royaume de Juda qui subsistât.

Quand Cyrus leur eût rendu la liberté avec la permission de revenir à Jérusalem et en Judée pour rebâtir leur temple, ils n'y retournèrent pas

tous, un grand nombre resta à Babylone. Dès qu'ils furent rétablis ils se séparèrent des étrangers et s'appliquèrent à faire observer les défenses de la Loi. Sous les premiers rois de Perse, ils restèrent dans un grand état de faiblesse, continuellement exposés aux insultes, aux calomnies et aux menaces des Samaritains. Toujours prêts à être égorgés sur un ordre du grand roi d'Assyrie, comme on le voit par cet édit cruel qu'Aman obtint contre eux et dont Esther les sauva. Lorsque Jérusalem fut ruinée, il y avait déjà plus d'un siècle que Samarie l'avait été et que Salmanazar avait enlevé les dix tribus auxquelles on donnait le nom d'Israël.

Quoique le royaume de Juda comprit aussi les tribus entières de Benjamin et de Lévi et de nombreux particuliers que le zèle de la religion y avait attirés, depuis le schisme de Jéroboam, tout cet ensemble se confondait sous le nom de Judée ou de Juifs.

Pendant cette période de troubles et de divisions, ce qui frappe le plus, c'est le ministère des prophètes. Sans mandat du peuple pour intervenir

dans les affaires générales, les prophètes de la Judée divinement inspirés, remplissaient néanmoins un rôle politique très important. Leur voix, était, pour ainsi dire, l'écho de la conscience publique et ils entraînaient généralement la nation. Ils lançaient l'anathème au nom du Très-Haut, frappaient indistinctement rois ou peuple, découvraient toutes les plaies et y portaient le fer et le feu, avec un emportement de génie vraiment surhumain.

« Il n'y a rien, dit Bossuet, de plus remarquable dans l'histoire du peuple de Dieu que ce ministère des prophètes, on voit des hommes séparés du reste du peuple par une vie retirée et par un habit particulier ; ils ont des demeures où on les voit vivre dans une espèce de communauté, sous un supérieur que Dieu leur donnait ; Dieu se communiquant à eux d'une façon particulière, faisait éclater aux yeux du peuple cette merveilleuse communication. Mais, jamais elle n'éclata avec autant de force qu'aux époques de désordre, où il semblait que l'idolâtrie allait abolir la loi de Dieu. Durant ces

temps malencontreux, les prophètes faisaient retentir de tous côtés et de vive voix et par écrit, les menaces de Dieu et le témoignage qu'ils rendaient à la vérité.

Les écrits qu'ils faisaient étaient entre les mains de tout le peuple et soigneusement conservés en mémoire perpétuelle aux siècles futurs. C'étaient eux qui encourageaient les gens de bien à demeurer fermes dans l'Alliance. Plusieurs d'entre eux ont souffert la mort et on a vu à leur exemple, dans les temps les plus mauvais, c'est-à-dire sous le règne même de Manassés, une infinité de fidèles répandre leur sang pour la vérité, en sorte qu'elle n'a pas été un seul moment sans témoignage. »

Châteaubriand, de son côté, en parlant de cette grande école si poétique des prophètes, dit : « Elle ne fut jamais interrompue et elle prouva toujours sa mission, pendant la captivité d'Egypte et de Babylone, sous la conquête d'Alexandre, l'oppression des rois de Syrie, la domination romaine, la monarchie des Hérode qui implantèrent de force et improvisèrent en Judée une civilisation étrangère.

Cette école de l'avenir évoquant le passé et dédaignant le présent ne manqua de maîtres ni dans la prospérité, ni dans le malheur, ni sur les rivages du Nil, ni sur les bords du Jourdain, ni sur les fleuves de Babylone, ni sur les ruines de Tyr et de Jérusalem... Et quels Maîtres ? Moïse, Josué, David, Salomon, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et Daniel !... »

Après la prise de Jérusalem par Titus, la Judée fut comprise dans la circonscription gouvernementale des présidents de la Syrie. Sans être expulsés entièrement de leur pays, les Juifs formèrent encore, quelques temps, un corps de nation bien distinct. Mais l'imposteur Barcochébas, les ayant soulevés, de nouveau, sous le règne de l'empereur Adrien, attira sur eux toutes les calamités. Les Romains après en avoir fait un horrible carnage, les chassèrent de la Judée, avec défense d'y rentrer jamais.

On donna à la ville sainte le nom d'Œlia Capitolina. Les menaces prophétiques proférées contre Jérusalem ne pouvaient être vaines. Aussi, suivant

la belle expression de Châteaubriand : « Les Juifs furent dispersés pour rester les témoins vivants de la parole vivante, ils subsistèrent comme un miracle perpétuel au milieu des nations. »

Ainsi, tandis que les peuples anciens, les plus fameux de l'histoire, n'existent plus aujourd'hui qu'à l'état de souvenir, les Juifs étonnent le monde par leur vitalité merveilleuse et la supériorité de leur intelligence.

Il faut aussi ne pas oublier que le trait caractéristique de la descendance d'Abraham sur les autres races ; c'est d'avoir été littéraire et d'avoir eu le culte des beaux-arts. Les Israélites, en inventant le langage phonétique ont été les véritables instituteurs de l'humanité. L'hébreu Cadmus le propagea en Grèce, après Danaüs qui, lui aussi, était de la famille hébraïque. Diodore de Sicile, établit parfaitement que ce sont les Israélites qui ont inventé l'art de fixer les sons de la voix humaine par des signes graphiques, mais que les Phéniciens, ayant changé la forme de ces signes, ont transporté en Grèce ces modifications qui ont été adoptées par

les autres nations.

Partout où la race sémitique a porté ses pas harmonieux, elle a mêlé ses cantiques, ses poèmes, ses chants, ses hymnes, au cri des combats.

Race épique par excellence et conséquemment supérieure aux autres, elle chante en Grèce et en Judée au pied du mont Mérou, à Sidon et à Carthage.

Et soit que sa voix grave célèbre à Jérusalem la Toute-Puissance de Jéhovah; soit qu'aux bords de l'Indus elle invoque la bienfaisance d'Indra, dans des cantiques voluptueux et doux, comme un sourire de femme; soit qu'elle chante dans des accents passionnés, les dieux brillants de l'Olympe qu'elle avait ravis aux rêves égyptiens pendant son séjour dans ce pays, partout et toujours elle est noble et grave, mélodieuse et enthousiaste, suivant qu'elle chante Dieu, l'amour, la guerre ou la liberté !

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de la prépondérance des Israélites dans la société moderne. En dehors du plan divin elle est d'ordre naturel. De

même, qu'il y a trois mille ans, à l'époque des Pharaons, ils gouvernaient l'Egypte avec une intelligence et une sagesse qui a vaincu le temps, de même, dans la société moderne les juifs sont dominateurs.

On peut donner une explication de ce phénomène historique.

Le Juif en conservant sa religion et sa croyance en Dieu est resté immuable à travers les vicissitudes des siècles. Sur les ruines du vieux monde il s'est élevé en maître. Pourquoi ? Parce que le juif croit et pratique, de là sa supériorité sur ceux qui ne croient en rien.

Et cependant les légendes ne manquent pas pour représenter les Juifs comme un peuple maudit. Le propre de la légende, c'est de créer la fantasmagorie dans l'histoire et d'entretenir le mensonge, la superstition et l'erreur. La légende, grossit les faits, les dénature, les transforme, et ne se soutient que par l'artifice et le conte. La légende en passant par la plume des écrivains, l'imagination des poëtes et des dramaturges, acquiert l'immortalité.

C'est ainsi qu'elle a personnifié dans le juif le type de l'usurier, dur et rapace, implacable et cruel. Dans le *Marchand de Venise*, de Shakespeare, Shylock est un juif inhumain et barbare. En passant par la légende, ces vices, qui peuvent être attribués, à un ou plusieurs juifs, ont été appliqués à toute la race. Il en a été de même au point de vue de l'idiosyncrasie du peuple juif. Des médecins ont propagé, en faussant les livres de Moïse, que la lèpre, l'épilepsie, la folie, et dans ces derniers temps, le diabète et la névrose étaient des maladies spéciales aux juifs. Ces allégations légendaires ont fait leur chemin et beaucoup de gens croient qu'il en est ainsi. Mais les discussions récentes qui ont eu lieu à l'Académie de Médecine de Paris, ont fait justice de ces mensonges propagés par des sectaires que l'envie aiguillonne et que la haine enflamme.

Le docteur Worms a démontré, avec preuves à l'appui, fournies par la statistique, que la lèpre, les maladies de la peau ne sont pas plus fréquentes chez les Israélites que dans les autres races et qu'il n'y a pas plus de dartreux, de diabétiques et

d'aliénés parmi les juifs que parmi les chrétiens.

Le professeur Germain Sée a établi au contraire que les juifs, comparés aux autres habitants, se montrent supérieurs :

1° Au point de vue de la natalité légitime.

2° Au point de vue de l'accroissement plus rapide de leur population, dû à leur faible mortalité enfantile et à leur éloignement de l'alcoolisme. Au surplus, le savant professeur a pu constater dans sa longue clinique que la goutte et l'arthrite, n'existent pas chez les Juifs. Le docteur Lagneau a appris, de son côté, que parmi les immunités morbides dont jouit la race juive, il faut citer en première ligne le typhus et la peste.

D'après l'enseignement de ces médecins éminents, on voit qu'il ne reste pas grand chose de toutes ces légendes imaginées dans une intention malveillante et hostile.

CHAPITRE II

SOMMAIRE

Pérennité du peuple Jui . Toujours persécuté et toujours triomphant. Las Juifs en Espagne et en France. Leur martyrologue sous Philippe-le-Bel. Les Papes protecteurs des Juifs. Reproches adressés aux Juifs par M. Drumont et son écote. Leur peu de fondement. M. Drumont apôtre de l'assassinat. Illuminisme d'un écrivain aveuglé par sa personnalité. Guerre à outrance à l'opportunisme et guerre aux Juifs ! Freycinet, Gambetta, Constans, Cazot, Humbert, jugés par l'auteur de *La France Juive*. Comment M. Drumont entend l'union de tous les Français. Explication de ces attaques, leur danger. Outrages à la magistrature. Origine de cette haine. Magistrats sur la claie. MM. Barthelon, Onfroy de Béville, Bouchez, Theuriet, Fabreguette. Les hommes passent, les principes restent. Nécessité de la défense au point de vue politique, économique et social.

Cette pérennité du peuple Juif s'affirmera encore à travers les siècles et depuis l'Lmpereur Adrien jusqu'à nos jours nous le retrouverons toujours jeune, toujours indomptable et toujours immortel, Ni les persécutions, ni les cruautés, ni les massacres en masse, exercés contre les Juifs ne pourront les faire disparaître de t'histoire de l'humanité. Dispersés, traqués, martyrisés, poursuivis sur la surface de la terre, par la haine implacable et féroce, engendrée par le fanatisme religieux et l'obscurantisme de la superstition, ils reprendront toujours et partout, sous une forme ou sous une autre, leur incontestable suprématie. Suprématie qui ira en grandissant à mesure que le soleil de la justice de l'intelligence et de la liberté éclairera les âmes et viendra les émanciper du joug des préjugés.

Scrupuleux observateur de la Loi, le peuple Juif

se rappellera que le travail est la loi inéluctable de l'humanité. Qu'il a été dit à l'homme : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » et grâce à ce labeur incessant, opiniâtre, surhumain, il parviendra à se créer dans le monde une situation à part et prépondérante, qu'il ne devra qu'à sa supériorité morale et intellectuelle. En Espagne, ils monteront sur les buchers allumés par le plus exécrable des fanatismes : le fanatisme religieux. Ce fanatisme n'est pas encore mort. L'âme de Torquemada revit tout entière dans M. Drumont qui pense « que les Espagnols n'étaient point sots, lorsqu'au lieu de tuer un poète comme Lopez de Véga ainsi que la Révolution tua André Chénier, ils mettaient le san benito soufré aux grands voleurs juifs de leur temps. »

Ce n'étaient pas les juifs de ce temps qui étaient les plus grands voleurs ; c'étaient les sectaires religieux qui enténébraient alors l'Espagne et qui couvraient leurs vols effroyables sous le masque odieux et hypocrite d'une religion dont ils déna-

turaient l'essence charitable à leur profit. Au lieu de suivre le précepte divin de saint Jean : « Aimez-vous les uns les autres » ils n'avaient d'autre souci que de cultiver la haine, qui leur permettait, sans trop de remords, de s'emparer des richesses amassées par les Juifs, au prix d'un travail persévérant, et de les envoyer ensuite au bucher.

La persécution contre les Juifs prit un caractère particulièrement féroce, à l'époque de la deuxième Croisade. En 1146, saint Bernard allant prêcher la Croisade en Allemagne, commença par arrêter les fureurs des fanatiques contre les Juifs. Ces fureurs avaient été suscitées par un moine, du nom de Rodolphe qui, lui aussi, prêchait en faveur de la Croisade. Il engageait les croisés, pour se faire la main, à exterminer d'abord les Juifs avant d'aller combattre les Sarrasins.

Ces excitations coupables et barbares ne produisirent que trop d'effet. A Cologne, à Mayence, à Worms, à Spire, à Strasbourg, les cris de mort contre les Juifs se confondirent avec les cris de guerre des croisés, et d'horribles massacres fail-

lirent compromettre la cause de la Croisade. Il fallut l'intervention énergique de saint Bernard pour arrêter ces excès d'aveuglement et de fureur. On peut voir, dans ses écrits, l'indignation dont il était pénétré contre le prédicateur fanatique qui avait excité et provoqué ces désordres qui n'avaient rien de commun avec l'esprit de l'Evangile (1).

Le fanatisme de l'Espagne, — ce pays du soleil et des ténèbres morales, — gagna ensuite la France et on y vit les Juifs vexés, spoliés, massacrés.

Quel est l'esprit raisonnable et sensé qui n'a pas été saisi d'horreur en lisant le récit des persécutions horribles et inhumaines auxquelles les Juifs furent en butte sous les règnes de Philippe-Auguste, de Saint-Louis, de Philippe-le-Bel et de Philippe-le-Hardi ? La religion servait toujours de prétexte à ces violences atroces ; mais en réalité le vol en était le mobile.

On sait que les guerres de Philippe-le-Bel lui avaient coûté cher. Il dût avoir recours, pour

(1) Voir dans les œuvres de St Bernard la lettre qu'il adressa à ce sujet à l'archevêque de Mayence. Epist : 365.

rétablir ses finances épuisées, par de folles dépenses et le faste de sa cour, à d'effroyables exactions qui furent insuffisantes pour produire les sommes dont il avait besoin. C'est alors qu'il voulut se procurer de nouvelles ressources, en levant des impôts exorbitants, non seulement sur les biens du clergé, mais surtout et encore sur les Juifs qu'il détroussa comme un voleur de grand chemin.

Les Pontifes romains pénétrés de leur mission de concorde et de paix, se montrèrent, dans ces temps d'ignorance et de barbarie, les zélés défenseurs des Juifs spoliés, massacrés. Boniface VIII fit de louables efforts pour protéger Juifs et Chrétiens contre la fureur rapace de Philippe-le-Bel par les deux bulles: *Clericis Laicos* et *Ineffabilis*. Mais le roi de France n'en continua pas moins ses incroyables déprédations; même, après la promulgation de la bulle *Unam Sanctam* et le concile tenu à Rome, son avidité, à s'emparer du bien d'autrui, ne connut plus de bornes. En 1292 il avait entièrement volé et spolié les Juifs et les marchands italiens qui faisaient, presque à eux seuls, tout le commerce du

royaume. Si Philippe-le-Bel eût régné de notre temps M. Drumont n'aurait pris la plume que pour le féliciter et l'encourager dans cette voie de rapines et de vols. Mais la véritable tradition de l'Eglise réside dans la mansuétude et la paix ; aussi les Papes, ces gardiens naturels de la tradition, n'ont-ils jamais manqué de recommander l'une et l'autre à l'égard des Juifs.

Alexandre VI, dit le Borgia, se fit un plaisir, quoique dans un but intéressé, de recevoir dans ses Etats les Juifs chassés d'Espagne. Paul III leur accorda de nombreux privilèges et les Juifs, dit-il, « méritaient ces faveurs, eux, si exacts et si ponctuels à acquitter leurs taxes. » Pie V agit de même vis-à-vis d'eux ; car il ne veut pas, dit-il, « par un acte de violence compromettre les relations commerciales qu'il a établies par leur intermédiaire avec l'Orient. »

En dépit de ces témoignages historiques que nous pourrions multiplier indéfiniment, M. Drumont ne craindra pas de soutenir que la race aryenne est depuis longtemps foulée aux pieds et

exploitée par le sémite. Il dira avec aplomb : « Que l'entrée des Juifs dans les affaires a déshonoré le commerce français, qui jouissait jadis d'un si beau renom dans le monde entier. »

Cette assertion est absolument fausse. La plupart des Juifs qui sont en France sont français et font le commerce comme tels. Nous pouvons même ajouter que grâce à leur amour du travail, à leur intelligence, et à leurs aptitudes diverses, ils se distinguent dans tous les genres de l'activité humaine et s'affirment partout les premiers. Ces qualités indéniables font le supplice de M. Drumont. Nous ne voyons pas grand mal à cela. A notre époque d'indépendance, libre à tous d'en faire autant ; la carrière est ouverte, et nous ne trouverions pas blâmable que catholiques et protestants y entrent pour se mettre à la tête du mouvement commercial, industriel ou financier. Il y aurait, au moins, de la variété, ce qui n'est pas pour nous déplaire. On verrait des Rothschild, des Hirsch, des Bischoffeim, des Ephrussi, des Erlanger de toute religion.

Les affaires ne changeraient pas de nature pour cela et les monopoles n'en existeraient pas moins, car, comme nous l'avons déjà dit, le mouvement d'unité qui centralise est d'ordre naturel et on le retrouve dans tous les temps et dans tous les lieux.

M. Drumont en disant : « La grande féodalité s'est constituée au dépend des possesseurs de petits fiefs, la grande féodalité industrielle et financière s'est constituée de même aux dépens de la petite bourgeoisie », paraît ignorer entièrement la forme du mouvement social contemporain qui se compose de groupements divers et de syndicats d'intérêts.

Cette évolution qu'il ne comprend pas — ou qu'il feint du moins, de ne pas comprendre, — dans l'intérêt de sa thèse, fournit l'occasion à sa haine juive d'attaquer MM. de Rothschild. Après avoir constaté avec juste raison : « Que jamais puissance ne fut plus formidable », il semble regretter son aveu et ajoute, au risque de se tuer par le ridicule : « Cette puissance ne tient à rien. » Et savez-vous les moyens qu'il indique pour la réduire à néant ? Les moyens à la portée des Cartouche ou

des Mandrin, « le jour, dit-il, où quelques français résolus pénétreront rue Laffite et conduiront les princes d'Israël à Mazas. » Voilà une mesure radicale et il est vraiment dommage que M. Drumont, passant enfin des paroles aux actes, ne se mette pas lui-même à la tête des « quelques français résolus » dont il parle.

Le rôle d'Hercule, qui nettoya les écuries d'Augias, le tente bien ; mais il n'ose pas l'entreprendre à lui seul. Cette prétention extraordinaire prouve bien que M. Drumont est un halluciné de la plume. Il s'imagine volontiers qu'un écrivain peut réformer le monde et le gouverner à sa guise. Balzac — qui avait du moins l'excuse du génie — avait donné dans ce travers. Il avait écrit ces mots, sur une effigie de Napoléon Ier qui se trouvait sur sa table : « Ce qu'il n'a pu accomplir par l'épée je l'achéverai par la plume ! »

Cette hallucination est la caractéristique d'un orgueil immense. Cette situation particulière d'esprit empêchera M. Drumont de reconnaître la vérité, malgré lui, il ne pourra produire que le

sophisme élevé à la hauteur d'un système.

A force de ne croire qu'à lui-même, il tombera dans le besoin d'en imposer aux autres, par des critiques injustes, des récits artificiels, ou des dires intéressés, n'ayant pas d'autre fondement, qu'une pose continuelle, ou une haine sans fin. suggérée par l'audace de la ruse et la ruse de l'audace.

Pierre l'Ermite d'une mauvaise croisade il s'en prend à tout et à tous. A l'instar de don Quichotte, il frappe sans discernement à tort et à travers, pousse des charges à fond sur tout ce qui lui passe dans la tête sans se préoccuper autrement du mal qu'il peut faire et du préjudice qu'il peut occasionner.

Il faut convenir que M. Drumont entend d'une façon étrange le rôle de moraliste et de sociologue qu'il s'attribue. Un sociologue est celui qui tout en signalant les misères de son temps indique à côté le remède. La méthode de M. Drumont est tout autre. Il procède par le persiflage, le dénigrement et l'injure, ce système n'est pas difficile et dispense de bonnes raisons ; car on est plutôt disposé à croire

le mal que le bien. C'est ainsi qu'il ne craint pas de jeter l'outrage sur M. de Freycinet. Et cependant M. de Freycinet est estimé de tous les français sans distinction de partis. On lui tient compte des efforts incessants qu'il a fait pour la réorganisation de notre armée, comme ministre de la guerre ; de la persévérance qu'il a apportée dans ce travail national. Ce qui n'empêchera pas M. Drumont de s'exprimer ainsi sur le compte de cet homme d'Etat : « En ruinant l'Union Générale, ce vieux fourbe de Freycinet, qui a commis de l'air le plus innocent du monde, les plus grandes infamies de ce temps, s'est arrangé pour qu'il n'y ait plus de finance française. Certain qu'une guerre était inévitable avec l'Allemagne, ce protestant patriote a fait absolument le contraire de ce qu'a fait Bismark qui, en prévision d'une guerre avec la Russie, s'efforce de fermer le marché de Berlin aux fonds russes. Freycinet, lui, a livré le marché de Paris à la Banque allemande. »

De pareilles extravagances désarment toute critique et on se demande si un *moraliste* qui écrit de

semblables énormités croit sérieusement ce qu'il dit.

Dans *La Fin d'un Monde*, pour aiguiser sa verve lourde et poussive, notre moraliste ne trouve rien de plus amusant que de railler Gambetta : « Ce gros homme qui n'a jamais lancé la foudre et qui n'a dévoré pendant la guerre, qu'un certain nombre de repas savoureux. » Comme on le voit, le procédé ne varie guère chez M. Drumont ; son instrument n'a qu'une corde : la calomnie, mais il en pince furieusement. Il crée des légendes sur les questions les plus sérieuses, et outrage indistinctement tous les personnages, qu'ils appartiennent au monde politique, religieux, financier, à l'administration ou à la magistrature.

Rien ne l'arrêtera dans cette voie haineuse : ni le respect des convenances, ni les services rendus, ni la grandeur des souvenirs. Il critique Gambetta de son embonpoint, il se serait moqué de sa maigreur, s'il eût été maigre. Cette particularité, montre jusqu'à l'évidence, le parti-pris de M. Drumont et son besoin de dénigrer quand même. Il

s'arrête à des chinoiseries et oublie sciemment les grandes lignes. De ce fait, les plus petites choses en passant sous sa plume prennent une importance exagérée. il compte les repas savoureux de Gambetta ; mais il oublie, à dessein, de rappeler qu'au moment où tout semblait perdu, où les désastres succédaient aux désastres, le grand tribun fut à cette heure suprême, l'incarnation de l'âme de la patrie.

Et voilà comment, l'histoire défigurée par la légende, jette une ombre sur les personnalités les plus hautes, sur les gloires les plus pures. Et il s'imaginera avoir définitivement flétri Gambetta lorsqu'il l'aura qualifié de : *sale juif !*

Mais il ne suffit pas à ce sophiste de jeter de la boue sur la mémoire de Gambetta il lui faut encore salir les collaborateurs de son œuvre. « C'est dans la classe des vieux bousingots, anciens corrupteurs de filles et traîneurs d'estaminets, que Gambetta prit son personnel de serviteurs de la démocratie. C'est parmi les répétiteurs de droit que l'Empire avait trouvés trop débraillés pour en faire des

magistrats les Constans, les Cazot, les Humbert, que la République choisit ses ministres. »

L'ami de Jules Guesde nous semble singulièrement régence, lui, qui mesure la valeur d'un homme à la correction de son habit. Cependant, la suite a prouvé, qu'en choisissant pour collaborateurs des hommes comme MM. Constans, Cazot et Humbert, Gambetta avait donné la preuve de cette intelligence qu'il apportait en toutes choses.

En cette circonstance le génie de Gambetta fut plus grand que les moyens dont il disposait. Ce fut là son tort, si cela en est un, car l'héroïsme dépourvu de moyens transforme un grand homme en aventurier et fait ressembler les plus nobles desseins à de malheureuses et pitoyables chimères.

A travers la critique des hommes et des choses du siècle, l'idée fixe de M. Drumont ne le quitte pas. A l'instar d'Annibal qui après sa défaite, cherchait partout des ennemis à opposer à la puissance romaine, notre moraliste, devenu sectaire, cherche partout des français résolus pour donner l'assaut aux coffres-forts des Juifs. Il profite

des circonstances les plus futiles en apparence, pour proposer son plan de bataille; mais comme les carabiniers d'Offenbach, il arrive toujours trop tard. Il faut convenir d'ailleurs qu'il raconte ses tentatives infructueuses avec un ton de bonhomie incomparable, lisez plutôt : « En face du porteur d'un si beau nom (de Pimodan) du fils du héros de Castelfidardo, je fis ce que je fais avec tous ceux avec qui j'ai occasion de parler, j'essayai de voir si on ne pourrait pas compter sur lui dans un moment d'insurrection, où quelques français de tous les partis, s'empareraient facilement des banques juives, je lui montrai combien la situation était favorable pour préparer un mouvement. »

Il résulte de ce qu'on vient de lire, que, pour M. Drumont, l'union « des vrais français » de tous les partis, ne peut se faire que sur un seul point : le pillage des banques juives !

Et cependant, ce même auteur tonne contre le vol avec indignation et véhémence toutes les fois qu'il en a l'occasion.

Pour ne pas être choqué d'une telle inconsé-

quence il ne faut pas oublier que la morale de M. Drumont est une morale en partie double, ce qui lui permettra d'approuver d'un côté, ce qu'il blâme de l'autre. A l'égard des Juifs tout est permis, tout est bon, tout est honnête ; l'arbitraire, la spoliation, le meurtre, sont choses légitimes.

Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc, pour comprendre tout de suite ce qui arriverait le jour, où, grâce à ces excitations coupables et anti-sociales, on passerait du domaine abstrait de la théorie à celui plus concret de la pratique.

Pour M. Drumont, comme pour Proudhon : la propriété c'est le vol, quand il s'agit des Juifs. Après avoir ainsi divagué et peut être honteux de se constituer publiquement l'apôtre du vol, du pillage et de l'assassinat, il éprouve le besoin de relever son prestige très amoindri, en fournissant une charge sur M. Clémenceau dont la notoriété l'offusque et il donne pour raison que « cela l'amuse de caresser l'échine d'un républicain qui pose pour la vertu ; cela « le fait gai » comme on dit dans le Midi. »

Il est évident que ce n'est plus une étude psychologique de notre époque que M. Drumont a voulu faire, mais une étude de parti pris.

A ce point de vue, il est incontestable qu'il a réussi. Son succès s'affirmera encore à mesure que nous avancerons dans l'analyse de son œuvre.

Nous reconnaissons d'ailleurs qu'il n'y aurait pas grand inconvénient — grâce à une disposition particulière d'esprit — à voir le péril toujours urgent, si à côté du mal on indiquait le remède, si on apportait une solution équitable et prochaine aux problèmes sociaux en suspens; problèmes nés, du mouvement accéléré qui entraîne les peuples vers une forme sociale définie et stable en rapport avec les progrès du temps et les besoins matériels et moraux.

Au contraire, nous voyons un danger réel à établir toute une catégorie de coupables, à désigner d'avance, Tels ou Tels, à enflammer les appétits, à chauffer à blanc les concupiscences, à tenir en éveil les haines.

Il est vrai, qu'il entre, dans le tempérament des

sophistes, d'amplifier le mal existant, de nier le bien, même dans ses manifestations les plus louables. Ce travers n'est pas nouveau, il a existé de tout temps. De là, ces lamentations plus ou moins fondées, de la part de ceux qui croient avoir à se plaindre du lot qui leur est fait.

L'individu, comme l'espèce, sont soumis à la loi générale du mouvement. L'Univers, dans son ensemble, obéit à cette loi immuable. Etre ou n'être pas. S'imaginer, comme le fait M. Drumont, que des cas particuliers peuvent influer sur la destinée des peuples, ce serait aussi absurde que de conclure que la partie est aussi grande que le tout.

Pour cette raison, on ne peut pas admettre, que sous prétexte de sociologie, on attaque avec passion et sans mesure, des personnages qui de près ou de loin, ont joué un rôle dans le mouvement politique, économique et social de notre XIXe siècle.

En effet, les hommes passent, les principes restent.

Mais il ne faut pas que ces principes, ou ces institutions, se transmettent affaiblis, déconsidérés

ou déshonorés aux générations qui suivent. Là serait le mal et peut-être un mal irréparable.

M. Drumont peut se flatter d'avoir consciencieusement travaillé dans ce sens. Emporté par le parti-pris de démontrer que tout est mauvais dans notre société contemporaine, il en est arrivé à ne plus rien respecter ; ni institutions, ni hommes, ni choses.

Après avoir lu le chapitre V de *La Fin d'un Monde*, on ne pourra plus dire que la France possède encore une magistrature que l'Europe lui envie. Jugez plutôt : « Bysance et Jérusalem fraternisent maintenant au Palais sous les auspices de la maçonnerie. Tous ces gens-là s'entendent à merveille ; ils vont le matin à la même synagogue, l'après-midi au même tribunal, le soir au même lupanar. » Plus loin, il fait dire — à un couple qui vient de franchir la grille du Palais de Justice — à propos des juges : « Quelles canailles ! Où en sommes-nous ? »

Et c'est sur des documents de ce genre que M. Drumont s'appuie pour flétrir des hommes qui

sont la gloire du corps auquel ils appartiennent et l'honneur du pays.

Après l'insulte directe et brutale à la magistrature, arrive la raillerie déconsidérante à l'adresse des magistrats. MM. Barthelon, Onfroy de Bréville, le procureur général Bouchez, Dauphin, le président Theuriet et le premier président Fabreguettes seront mis sur la claie.

Il les montrera sous un jour absolument odieux ou grotesque. Ni les services rendus, ni le respect qui s'attache à une longue carrière honorablement remplie, rien ne l'arrêtera.

C'est ainsi, qu'en parlant d'une conférence faite par M. Fabreguettes, au profit de l'œuvre maçonnique des femmes de France, il attribuera des discours qu'il n'a pas tenus au premier président de la Cour d'Appel de Toulouse. Il l'accusera d'abord tout doucement d'avoir « un faible pour les productions libres de Béranger », après ce préambule, il dira, que M. Fabreguettes, « a engagé les dames de la magistrature en particulier à imiter les bonnes sœurs maçonnes qui ne se font pas prier, même

en temps de paix, pour soulager l'humanité souffrante. »

Il y a plus, pour fortifier, dans l'esprit de ses lecteurs, l'opinion que les conseils de prostitution et de débauche, donnés, dans sa conférence, par M. le premier président Fabreguettes, aux dames de la magistrature Toulousaine, n'ont pas tardé à porter leurs fruits ; il ajoutera ce commentaire aussi grossier que méchant :

« Depuis ce temps, les magistrats du ressort, sentant sourdre, sous leurs toques, des végétations inconnues, se demandent si l'on a commencé par eux le reboisement des montagnes. Ils voient arriver leurs femmes à des heures indues, l'œil brillant et les cheveux ébouriffés.

— D'où viens-tu ?

— Je viens de sauver la vertu ! Ne te rappelles-tu pas, l'exemple que nous proposait notre premier Président ?

Moi, dit l'autre, par la détresse,
Voyant l'honnête homme abattu ;
Avec le prix d'une caresse,
Cent fois j'ai sauvé la vertu ! »

On est bien obligé de reconnaître, par ces citations, que le cynisme à froid peut seul expliquer cette licence dans l'outrage. Assurément M. Drumont est un grand moraliste. Il ne recule devant rien pour le prouver. Sachant que c'est un excellent moyen pour arriver vite à la fortune et à la renommée il s'est servi de la morale comme d'un instrument et il y aurait mauvaise grâce à ne pas convenir qu'il joue admirablement du « *monseigneur* » qu'il a sous la main.

Ceci établi, on peut se demander de quelle utilité peuvent être les sociologues et les moralistes de cette trempe ? Quels services peuvent-ils rendre à la société, ou à son amélioration ? On peut répondre avec certitude qu'ils font plus de mal que de bien, car s'ils rendaient service à la société, ce serait sans le savoir. Dépourvus de sentiments humains, ils ignorent ce que c'est d'être citoyens, parents, amis, frères, pères, mères, maris. Dès lors ils deviennent les gens les plus dangereux du monde. Ce sont eux qui troublent et bouleversent la société, en grossissant, outre mesure, les plus petites

choses et en les dépravant.

En effet, comme la sottise est la chose la plus commune du monde, elle en est aussi la plus puissante, et c'est ce qui explique le succès de l'œuvre anti-sociale de M. Drumont.

Aussi, là ne s'arrêtera pas la rage de ce sociologue à tous crins contre la magistrature, pour atteindre son but, il lui faudra encore aller plus loin. Je lègue, dira-t-il, à l'avenir cette affirmation : « *La magistrature française est une prostituée !* »

Ce cri d'indignation lui sera arraché par l'acquittement de M. le baron d'Erlanger contre qui on n'avait pu relever des preuves suffisantes de culpabilité. Mais M. d'Erlanger est Juif et pour condamner un Juif les preuves ne sont pas nécessaires.

Aujourd'hui, grâce aux sophistes, qui ont faussé le jugement public, à peine un délit est-il commis, que le premier point de l'enquête, quand il s'agit d'un personnage occupant une position sociale, porte non pas sur les causes du délit ; mais sur l'opinion politique où la religion de celui qui l'a

commis. Comment, des juges ont la bonne aubaine de pouvoir, contre toute justice, condamner un juif et ils ne le font pas? Mais alors où est la justice? Et M. Drumont de s'écrier aussitôt: « Voilà les juges actuels! Et ces gens-là vous prennent des attitudes, posent pour la vertu. Ils se carrent insolents et raides, sur des fauteuils que Cambyse aurait fait recouvrir avec leur peau. Jamais pays n'est tombé plus bas! et c'est venger la conscience publique que de fouailler ces magistrats vendus, que de les outrager comme je le fais, dans l'exercice de leurs fonctions. »

Il est clair que lorsque des attaques aussi passionnées et aussi violentes contre la justice et la magistrature peuvent se produire impunément, on est en droit de se demander si cet excès de liberté ne constitue pas un danger réel pour la société. Pour les esprits sensés l'affirmation n'est pas douteuse.

Il faut, de plus, faire remarquer que cette attaque désordonnée contre la magistrature à un caractère absolument personnel et que l'intérêt général n'a

rien à y voir. M. Drumont ne pardonnera jamais aux juges de l'avoir condamné lors du procès en diffamation qui lui fut intenté par l'ingénieur Marcel Déprez. Il a encore et il aura longtemps sur la conscience, les 8,000 francs qu'il a été obligé de débourser à cette occasion. Le baron d'Erlanger, au contraire, a été acquitté, et notre grand justicier ne peut s'en consoler. Et pourquoi? parce que M. d'Erlanger est Israélite, qu'il est officier de la Légion d'honneur, qu'une rue de Paris porte son nom, qu'il est très riche et qu'enfin il est consul du roi de Grèce !

Tant de bonheur pour un Israélite, c'est trop, et voilà pourquoi, M. Drumont, oubliant un instant qu'il est français, dira dans sa fureur que « jamais pays n'est tombé plus bas ! »

Dans ce concert d'outrages contre les personnages les plus marquants de notre troisième République l'honorable M. Cazot ne pouvait pas être oublié. Quoi que la passion ait pu dire et écrire sur M. Cazot, il n'en est pas moins vrai que c'est un des principaux jurisconsultes de ce siècle. Il est

nécessaire, au point de vue de la vérité historique, de détruire la légende mensongère exploitée contre lui. Sa présence, parmi les administrateurs de la Compagnie du chemin de fer d'Alais au Rhône, dont ses ennemis politiques lui ont fait un crime, était dû à un sentiment des plus nobles et des plus élevés. Il est bon de s'arrêter un instant sur ce fait qui fit tant de bruit à l'époque, pour bien en préciser la valeur et la portée. On verra ensuite comment le mensonge et la calomnie peuvent anéantir la vérité en lui substituant l'invention et la fable. On verra jusqu'où peut aller la passion politique mise au service des rancunes implacables des partis. Il suffit pour cela de raconter simplement l'affaire du chemin de fer d'Alais au Rhône pour qu'on soit convaincu de la mauvaise foi de ceux qui, à ce propos, firent retomber la responsabilité de cette malheureuse entreprise sur M. Cazot.

M. Cazot est du Gard, il connaissait à fond les besoins des populations riveraines d'Alais au Rhône. Il savait qu'un chemin de fer desservant ces nombreuses localités, serait un élément de prospérité

pour toute la région en facilitant le transport et l'écoulement des produits variés de ce riche pays.

La compagnie qui se forma alors par voie d'actions, fit ce que font toutes les compagnies, elle voulut avoir dans son conseil des personnages marquants du département. M. Cazot était naturellement tout indiqué. Mais, sa présence dans le Conseil d'administration, était absolument décorative, et il n'avait en rien à s'occuper des finances de la Compagnie. Cette compagnie s'étant heurtée à des dépenses imprévues de construction fit faillite. Aussitôt la presse monarchique pousse un *tolle* général. Croyez-vous qu'elle va s'attaquer à l'administrateur chargé de la partie financière de la Société. Allons donc ! Il y a dans le sein du Conseil, un membre purement honorifique, et, ce membre est un républicain ardent et convaincu, l'occasion était trop belle pour la laisser échapper, elle daubera M. Cazot, elle fera remonter à lui toutes les responsabilités et après avoir couvert de boue l'ancien ministre de la Justice elle croira avoir accompli une œuvre morale et régénératrice. Quant

à la Compagnie et aux actionnaires elle ne s'en occupera même pas. La raison de cet acharnement contre un homme qui est la probité même la voici :

Pendant plus de trente ans, avec une persévérance admirable, que rien n'a pu lasser, qu'aucun obstacle n'a pu vaincre, M. Cazot a travaillé dans son département à faire aimer et accepter la République par tous les partis indistinctement. Si le Gard est républicain aujourd'hui on le doit à l'honorable M. Cazot. Pour mener à bien une si grande entreprise, on comprend tout ce qu'il a fallu déployer de tact et d'esprit politique, en présence des haines religieuses et politiques, si vives, si ardentes, dans le Gard entre catholiques et protestants.

Dans de semblables conditions on conçoit que M. Cazot a dû ameuter contre lui la légion rebelle des partisans du passé.

Voilà ce qu'est M. Cazot. Nous devions à la vérité cette réparation pour dissiper une fois pour toutes, les légendes et les calomnies inventées et propagées avec un incroyable cynisme, contre ce républicain intègre, descendu du pouvoir, aussi

pauvre qu'Aristide. . . . .

Avec de tels procédés il est facile, on le voit, de renverser les réputations les mieux établies et de les démolir rapidement. Avec les moyens de publicité dont on dispose aujourd'hui, aussi nombreux qu'instantanés, la moindre fable tirée à des centaines de milliers d'exemplaires, grossit et s'augmente, en raison directe de la publicité qu'on lui donne. Il suffit pour cela, que quelques écrivains, dans des articles travaillés avec art, lancent dans le torrent de la publicité, les calomnies les plus invraisemblables et les accusations les moins fondées, sur l'honneur d'un homme, et le coup est porté. . . . .

Et cela se conçoit, le public mal placé pour être sûrement renseigné, se laisse facilement abuser sur ses propres impressions, par des écrivains sans scrupules, qui lui présentent habilement le mensonge en l'appuyant sur un témoignage trompeur, ou sous le faux éclat d'une vérité apparente.

Voici encore comment s'exprime à l'égard de M. Constans, l'auteur de *La Fin d'un Monde* :

« Des bohêmes de l'industrie comme Constans l'infidèle associé de Puig y Puig réclament des budgets de roi. On croirait qu'un traitement de 200,000 francs dût sembler un rêve réalisé, à ce raffalé d'autrefois, pas du tout, il veut avoir le droit de disposer librement du budget de l'Indo-Chine et, comme il s'est servi du personnel de la sûreté et des fonds secrets pour former des dossiers écrasants sur tous les hommes politiques, il le prend de haut avec eux et leur dit : « Volez à Paris tant que vous voudrez, mais laissez-moi aller opérer en Orient. » Et il finira par obtenir ce qu'il désire. »

La calomnie est le plus souvent le signe de l'indigence des preuves. C'est ici le cas. Mais il faut convenir que si les historiens de l'avenir se basaient sur des documents de cette valeur, pour écrire l'histoire de notre temps, ils seraient obligés de conclure que la France de la fin du XIXe siècle ne renfermait qu'un ensemble monstrueux de voleurs, de filous, d'escrocs et de bandits.

Tel est le résultat logique où on arrive lorsque la légende remplace la vérité.

Nous avons établi, par des preuves irréfutable que ce procédé était celui de M. Drumont.

A défaut de preuves tangibles il brodera avec aisance, et en véritable artiste, des fables sur le compte de tout et de tous. Et comme son souci est de mettre les rieurs de son côté il lui faudra coûte que coûte être plaisant. Un bon plaisant est une pièce rare, a dit Labruyère, et il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire se fasse estimer.

Cela se conçoit, on ne fait jamais rire qu'aux dépens d'autrui et en bavardant à tort et à travers. Aussi M. Drumont ne déparle jamais. Quand il est à court d'inventions, il fait parler les autres. Sous une modestie contrainte et voilée il vous étourdit de son *moi*, il s'en étourdit lui-même et oublie ce qu'en a dit Pascal.

Il prend pour talent d'écrire les reproductions d'articles de *Faits Divers* qu'il fait suivre de commentaires malveillants, longuement et péniblement élaborés, pour constituer un arsenal de faits indispensables à sa volumineuse enquête. Il va, il vient, il court, il revient, sans méthode, sans sélection et

sans art. Une chronique vivante et scandaleuse, le plus possible, anime son œuvre lourde et décolorée.

Le mur de la vie privée ne l'arrête pas; au besoin il l'escalade avec effraction. Il est satisfait d'avance en songeant au plaisir qu'il éprouvera en amusant la galerie par le récit pimenté de quelque fait extraordinaire, mais plus encore par la perspective du bénéfice qu'il en tirera.

Supprimez dans les écrits de ce sophiste les attaques sans fondement, la médisance contre le prochain, et les scandales; qu'en reste-t-il ? Pas grand'chose.

CHAPITRE III

SOMMAIRE

Causes de l'indifférence générale en matière politique et religieuse. Etat psychologique de l'heure présente. Le temps des inquisitions politiques et morales est fini. Origine de l'impopularité de M. Jules Ferry. Vice de la Révolution. Erreur de Robespierre. La liberté chez l'ouvrier tient lieu de capital. L'anarchisme cause de décadence et de ruine. M. Drumont ne passera jamais de la théorie à la pratique. Motif de ses attaques contre les Juifs. Deux poids et deux mesures. Glorification des autodafés. Flétrissure des assassinats de la Révolution. La persécution profitable aux persécutés. Changement dans les mœurs et les idées depuis la Révolution. L'anarchisme cher à M. Drumont. Fausse pitié de M. Drumont pour les parias de la vie. Un trait de générosité épique. Le Juif dieu bienfaisant. Danger des théories sociales de M. Drumont. Campagne contre le monopole Hachette. Le député Barrès à la tribune. Echec de cette tentative. Les antisémites et les anarchistes. Définition typique de J. Guesde. Glorification des héros de la Commune. Félix Pyat, Varlin, Theiz, Avrial, Langevin. Parallèle absurde des hommes de la Commune avec les hommes de l'Opportunisme. Nécessité pour M. Drumont de compter sur les coquins plutôt que sur les honnêtes gens. Pourquoi ?

Lamennais a dit : « Le mal de notre siècle en matière de religion, ce n'est pas l'hérésie, l'erreur, la fausse doctrine ; c'est bien pis, c'est l'indifférence. »

Il est certain que l'indifférence, en matière religieuse, a gagné le monde politique. Est-ce un mal comme l'affirme Lammenais ? Nous ne le croyons pas. C'est plutôt le résultat d'une lassitude générale. On a trop fait de politique et de religion.

Aujourd'hui, la somme de ces deux principes de toute civilisation s'est fondue en une seule et cette fusion a produit une unité qui tend à faire disparaître les vieilles hostilités religieuses, les vieux antagonismes des partis, les vieilles haines de race.

A la société monarchique d'autrefois a succédé la société démocratique actuelle.

La place si large occupée jadis par la discussion politique et la controverse religieuse est reléguée maintenant au second plan.

Le mouvement de notre époque s'est porté tout entier vers les sciences et les applications multiples qu'on en peut faire, pour augmenter la prospérité et le bien-être matériel des peuples.

On n'a plus le temps, on n'a plus d'oreilles, pour discuter ou entendre les questions, souvent oiseuses, qui dans le passé avaient passionné nos pères.

La société contemporaine emportée par un mouvement social bien défini n'attache de l'importance qu'aux choses dont l'intérêt immédiat n'est pas douteux.

Aujourd'hui, la Bourse, les affaires, le commerce, l'industrie, la grande et la petite spéculation, les groupements d'intérêts, les syndicats, les cercles, les clubs, les associations diverses, les sociétés de tous les genres, prennent, emportent et absorbent tous les hommes.

A ce point de vue M. Drumont a raison, la société d'autrefois est en pleine dissolution. Mais nous

devons nous en féliciter, car elle a fait place à un monde nouveau, dont l'état social est bien plus conforme aux lois naturelles. Les symptômes morbides de l'époque actuelle signalés avec tant d'âpreté par les zoïles anti-sémites ne sont que des signes transitoires, précurseurs d'une transformation radicale. Il est incontestable que nous pouvons aujourd'hui faire en très peu de temps, ce que nos pères auraient mis des années à réaliser. Les conditions de la vie actuelle ont totalement changé. En un seul jour, nous pouvons vivre des produits intellectuels de tous les pays. La vapeur et l'électricité nous ont affranchis des lenteurs de l'espace et par la science nous avons dompté la matière. Dans ces conditions, pourquoi serions-nous moins aptes à nous élever aux choses de l'esprit et à n'avoir plus ni patriotisme, ni poésie, ni beaux-arts ?

Le sophisme peut seul soutenir que lorsque les horizons grandissent et les perspectives s'éloignent l'imagination se meurt et le cœur s'éteint.

La vie des peuples ne peut pas être clouée au

passé. Le passé a beau être grand, il éclaire mais il n'enchaîne pas. La démocratie en a assez de toutes ces agitations violentes et stériles qui profitent à quelques-uns, sans améliorer le sort de tous.

Le peuple, en travaillant, veut jouir tranquillement de la vie, aussi demande-t-il d'avance à ceux qui ont l'air de s'occuper de lui : « Conciliez-vous, ou divisez-vous les esprits ? Etes-vous pour la libre discussion qui seule peut amener une solution équitable des problèmes sociaux qui nous intéressent, ou pour la compression, le parti-pris et les haines qui provoquent les explosions fatales ? »

Le peuple qui a toujours donné son sang et sa liberté pour l'affranchissement de l'humanité veut qu'on le laisse en repos. Il estime qu'il est bien comme il est. Un retour en arrière, des violences, des persécutions, des attentats contre la liberté, la propriété ou la conscience, se retourneraient infailliblement contre leurs auteurs. Tel est l'état psychologique de l'heure présente. L'article 7 a bien plus contribué à l'impopularité de M. Jules Ferry que la campagne du Tonkin. Cependant il serait injuste

de ne pas reconnaître une valeur réelle, à cet homme d'Etat.

Mais il s'est trompé en se faisant persécuteur ; et il a subi jusqu'à sa mort les conséquences fatales de son erreur.

Le temps des inquisitions politiques et morales est fini et bien fini. M. Drumont s'en aperçoit déjà. Les Juifs qu'il a ridiculisés, conspués, poursuivis, traqués de toutes les façons et de toutes les manières sont à présent plus intéressants que jamais. En effet, rien ne profite plus, à une religion ou à un peuple, que la persécution, sous quelque forme qu'elle se produise.

Le catholicisme doit plus à 93 qu'à 1815. Le Portugal est redevable, aux persécutions de l'Angleterre, des sympathies de l'Europe.

Le vice de la Révolution a été l'absence de la justice et de la vérité. Le patriotisme de Rosbespierre était faux par ce qu'il était romantique. Cet homme, qui dans le fond était sincère, croyait à des chimères ; c'est-à-dire à Gracchus et au *Contrat social.*

Or, la justice et la liberté ne peuvent point s'allier, avec le roman ou la fable, dans le gouvernement et les progrès d'un peuple. Quand ces deux principes manquent, les doctrines les plus brillantes s'écroulent et les pouvoirs aussi.

Depuis la Révolution, un changement profond s'est opéré dans les mœurs et les idées. Ce qui rend viable le mouvement social actuel, c'est qu'il comprend que rien de sérieux et de stable ne peut exister, s'il n'a pour base la justice et la liberté dans l'ordre. Tout le monde ne peut pas être riche, et il est nécessaire qu'il en soit ainsi pour l'équilibre social. Mais, tout le monde est libre de vendre son travail à qui voudra le mieux payer.

Cette liberté absolue de faire ou de ne pas faire remplace chez l'ouvrier la propriété et lui tient lieu de capital. Il y a plus, elle deviendra pour lui, avec le temps, un moyen d'acquérir et de ramasser un pécule. D'où on peut conclure que le travail établi sur la liberté et la tolérance, sera le dernier mot de l'évolution sociale nouvelle.

Il ne pourra de cette sorte qu'engendrer des

résultats pratiques, satisfaisants. Mais, il n'en serait pas ainsi si l'anarchisme, cher à M. Drumont, venait à prévaloir. Selon ce sophiste : « L'anarchisme français est un cri violent et âpre de protestation contre le régime actuel exclusivement fondé sur la glorification du vol habile, du vol bien mis, du vol ganté. Il est la négation sauvage de cette civilisation où les Bichoffsheim, les Erlanger, les Hirsch, portent le signe de l'honneur, sont reçus dans les salons les plus difficiles, étalent cyniquement le luxe conquis par d'effroyables déprédations. En fait, l'anarchiste est le vrai successeur de Rothschild et, sinon son légataire universel, du moins son héritier présomptif. »

Nous montrerons dans la suite ce que c'est que l'anarchisme, ce qu'il vaut comme doctrine au point de vue social. Pour le moment nous ferons seulement ressortir que des injures grossières contre des personnages éminents ne sont pas des raisons. Surtout quand ces personnages ont rendu à leur pays d'immenses services en mettant à la disposition du commerce et de l'industrie leurs capitaux

considérables. Les faits quotidiens le prouvent surabondamment. Mais M. Drumont qui a la haine du Juif, parce qu'il est riche, trouverait naturel que l'anarchisme s'emparât de ce qu'il regarde comme mauvais, dans la main des autres. Il serait heureux de voir les Juifs en masse aller tous nus comme de petits saints Jean.

Sa haine furieuse l'agite et l'égare au point de ne pas lui laisser apercevoir l'exagération de ce qu'il écrit.

M. Drumont est-il convaincu ? Il le croit. Il est un auteur heureux aux dépens des Juifs triomphants. Fatigué de manger sa croûte de pain en compagnie des miséreux, en homme habile il a voulu devancer l'assaut des anarchistes en tombant à coups de plume sur les fils d'Israël.

Grâce à cette bataille, il a savouré à son tour les délices de cette fortune contre laquelle il a émoussé tous ses traits. Et nous ne serions pas étonnés de voir, avant peu, un Drumont, seconde manière, c'est-à-dire ultra-conservateur.

Il n'y aurait rien à dire si ce sociologue eût

joint la théorie à la pratique, s'il eût donné aux pauvres, aux déshérités de la vie, en faveur desquels il répand des larmes d'autant plus abondantes qu'elles ne lui coûtent rien, ce qu'il possède en trop ; nous serions désarmés devant ce fait. Mais son avarice qui nous a été révélée par M. Léo Taxil nous le fait considérer comme un faux apôtre de la charité et de la philanthropie. Son excuse, peut-être, c'est qu'il a dépensé dans ses théories tant de générosité qu'il ne lui en est plus resté dans la pratique. C'est ce que prouve l'histoire de ce brave curé campagnard à qui la générosité dont se vante M. Drumont, dans ses livres, avait donné le change (1). Notre bonhomme pressé par un créancier très exigeant s'imagine avoir trouvé une idée lumineuse en venant à Paris prier l'auteur de *La France Juive*, de lui prêter pour un certain temps la somme nécessaire pour se libérer ; il croit sa

(1) Ce fait est rapporté par Léo Taxil dans son livre : « Monsieur Drumont », Paris, Letouzey et Ané, éditeurs ; nous lui en laissons toute la responsabilité, M. Drumont ayant démenti cette ersion dans son « Testament d'un Anti-sémite. »

démarche infaillible. Quelle n'est pas sa surprise, on pourrait dire sa honte, lorsque ce justicier des accapareurs d'argent, lui offre discrètement une pièce de cent sous ! Nous ne croyons pas inutile d'ajouter qu'ils furent refusés avec dignité, car chacun a la sienne, même un curé de campagne.

Comme on le voit la prétendue philanthropie de M. Drumont n'est qu'un leurre. Il conteste la réalité de l'histoire du curé de campagne. C'est son droit. Tout mauvais cas est niable. Mais l'affaire Millevoye, Ducret, Norton, est autrement suggestive et nous le montre sous son vrai jour. Pour ce sectaire l'amitié s'arrête à la bourse.

Grand mangeur de Juif, M. Drumont n'a cependant trouvé rien de mieux à faire, pour son ami le marquis de Morès, que de l'accompagner chez le juif Cornélius Herz pour lui faire prêter 20,000 francs !...

Dans la situation où se trouvait M. de Morès le devoir de M. Drumont était tout tracé. Il devait sortir les vingt mille francs de sa poche et les prêter

à son ami.

Non... il préfère l'accompagner chez un juif !

Après cet acte invraisemblable, on reste confondu devant les attaques virulentes lancées par ce sectaire contre M. Clémenceau qu'il accuse à son tour d'avoir été commandité par le même juif Cornélius Herz ! Comme s'il était naturel de parler corde dans la maison d'un pendu !...

Comme on le voit avec M. Drumont il y a loin de la coupe aux lèvres. Les vertus fantasmagoriques dont il se réclame n'ont guère de prise sur notre imagination raisonnable ou du moins raisonneuse.

« Il est venu trop tard dans un monde trop vieux. »

« *Res non verba.* » Des faits et non des paroles, Or, les faits sont là qui montrent clairement que ce n'est point pour assurer le triomphe de la vérité que M. Drumont a commencé et poursuivi sa campagne anti-sémite ; mais pour assurer le sien, en battant monnaie sur un thème dont le succès initial avait dépassé toutes ses espérances. Et il a continué à manger du Juif, nourriture forte

et substantielle qui lui a permis d'escalader sans effort, le temple de Plutus.

« Deus nobis hœc otia fecit ! »

Le Juif a été pour M. Drumont un dieu bienfaisant ; il l'a réchauffé dans son sein et l'a enrichi, c'est ce qui explique sa haine contre lui. Sa fureur devient tout à fait apparente lorsqu'il glorifie l'inquisition qui brûla les Juifs et qu'il flétrit la Révolution qui fit des assassinats. Pour être juste et conséquent cet écrivain aurait dû stigmatiser les excès commis de part et d'autre. Mais, chez lui, le sectaire catholique, haineux et farouche, domine. On sent que s'il le pouvait il rétablirait l'inquisition et les autodafés, rien que pour se donner la joie âcre et cruelle de condamner les Juifs et de les voir rôtir à petit feu. Il en convient d'ailleurs sans peine. « Je me suis laissé dire, remarque-t-il, que nos pères avaient l'habitude de vider le Juif de temps en temps et même de le brûler. »

On comprend aussitôt pourquoi M. Drumont flétrit la Révolution. C'est qu'elle nous a conduit au point où il faut nous arrêter ; c'est que, grâce

à elle, le retour vers l'inquisition, les autodafés ou l'assassinat n'est plus possible.

C'est de 1791, en effet, que date l'entrée des Juifs dans la société moderne. Date immortelle, où de grands patriotes, Duport, Barnave, Grégoire, Rœderer, Mirabeau défendirent les Juifs au nom de la liberté et de l'humanité. Mirabeau s'honora de l'amitié du célèbre Adam Weishaupt, israélite militant qui fut le promoteur de cette mesure d'émancipation, d'apaisement et de fraternité. En 1807, Napoléon Ier reconnut et organisa le culte israélite. Depuis lors, les Juifs se sont fait une place prépondérante dans la société contemporaine. C'est cette prépondérance qui obscurcit et trouble la raison des anti-sémites. Il serait puéril de nier le danger de la diffusion des théories calculées de cette école.

M. Drumont a son but ; il faut une proie palpable à la multitude qu'on égare et cette proie il la montre dans le Juif !

Dans ce but, il fait appel aux passions aveugles et brutales qui grouillent dans les bas-fonds d'une

populace agitée par les appétits désordonnés qu'enfante une vieille société.

Est-ce là l'œuvre d'un véritable moraliste ?

S'il était réellement convaincu de l'étendue du mal qu'il indique, n'aurait-il pas songé plutôt à en atténuer les effets en faisant appel à la raison, au sens moral et à la concorde ?

Malheureusement quand on s'est lancé dans une pareille voie, il est difficile pour ne pas dire impossible, de rétrograder. Il en coûterait trop d'avouer qu'on s'est trompé et de descendre du piédestal factice qu'on s'est élevé ; et l'on va, sans remords, jusqu'au bout.

L'inconscience, dans ce cas, se fait la complice de l'orgueil et peut produire des phénomènes d'intolérance. A tout prix il faut sauver l'amour-propre et la caisse... Cette préoccupation produira même des métamorphoses plus surprenantes que celles d'Ovide ou d'Apulée, car on verra M. Drumont, devenir à son insu, tout à fait judaïsant. S'il se croit lésé dans ses intérêts, il n'y aura pas d'injures ou d'invectives qu'il ne lance contre

ceux qui l'auront empêché d'augmenter sa recette.

L'attaque, dirigée sans fondement, contre la maison Hachette en fournit une preuve frappante. Voilà la logique des sophistes. Ils veulent la liberté pour eux, mais pas pour les autres, ils attaquent les monopoles quand ils n'en retirent aucun profit, mais ils les défendent dès qu'ils en ont besoin. C'est toujours la même morale. En parlant de la maison Hachette il ne craindra pas de lancer cette accusation injuste autant qu'odieuse : « En réalité cette famille austère vit de Messire Luc. » C'est à dire de pornographie. Et pour prouver — ce qui est inhabile — que lui aussi, Drumont, vit de quelque chose et que ce quelque chose c'est le Juif, il ajoute, sans preuve, que si la maison Hachette agit ainsi c'est uniquement : « Pour faire plaisir à des Juifs allemands comme les Rothschild. »

L'intervention de MM. de Rothschild dans une affaire de librairie est tout simplement du dernier grotesque. Les Rothschild ont surtout l'honneur de provoquer la colère aveugle et irraisonnable de

M. Drumont. Il en faut faire connaître la cause. Une bienfaisance inépuisable, une générosité royale sont de tradition dans l'illustre famille des Rothschild. Il n'y a pas d'œuvre de charité ou de philanthropie qui ne trouve au premier rang MM. Alphonse, Edmond et Gustave de Rothschild, si bien que si on voulait raconter, par le détail, les actes de libéralité de ces bienfaiteurs de l'humanité, un volume n'y suffirait pas. De là, la haine acharnée de M. Drumont.

On peut en dire autant de M. le baron de Hirsch dont la bourse est toujours ouverte à la bienfaisance, vertu essentiellement juive, comme nous aurons d'ailleurs l'occasion de le prouver, non par des paroles, mais par des faits, éclatants et publics.

On a pu lire dans *Le Figaro* sous la date du 9 novembre 1887 un *Fait Divers* dans lequel ce journal annonçait que M. le baron de Hirsoh venait de donner 100 millions, aux différents établissements de charité israélites d'Europe, « cette somme devra être partagée, ajoute le journal, entre les œuvres israélites, au profit de leurs besoins et du

nombre d'indigents qu'elles soutiennent. »

Pense-t-on que ce trait de charité, vraiment admirable, et dont on chercherait vainement un pendant dans l'histoire, va désarmer M. Drumont? Au contraire, il va s'appuyer sur cette générosité, sans égale, pour dauber avec plus d'entrain et de violence M. de Hirsch et les Juifs.

Cependant, ce farouche sociologue n'est pas entièrement rassuré sur les conséquences de la campagne qu'il a entreprise. L'orgueil aidant, il est poursuivi par d'horribles visions qui lui ôtent le repos.

L'ombre du Juif le hante, l'obsède, s'attache à ses pas, comme l'ombre de Banco aux pas de Macbeth. Il voit le glaive juif suspendu sur sa tête, par un crin de cheval, comme celui de Damoclès et modestement il avoue, il confesse : « Que s'il n'est pas tué, il forcera les Hachette à ne pas violer la loi contre un français. J'aurai, dit-il, la satisfaction d'acheter un de mes volumes dans une gare. »

Et pour avoir cette satisfaction on sait déjà qu'il ne reculera devant aucune calomnie, ni devant

aucun obstacle.

Comme il a, pour un combattant, le précieux avantage de pouvoir attendre et de choisir son heure, et qu'il joint à cette heureuse situation, l'obstination de la haine, qui, chez lui, comme pour la renommée *« crescit eundo »*, il saisira l'occasion par les cheveux, dans la personne du jeune député Barrès, qui ne pourra refuser ce service à un confrère.

A un confrère qui se meurt d'ennui et de dépit en songeant qu'il ne peut acheter dans les bibliothèques des gares de chemins de fer un exemplaire de *La France Juive* ou de *La Fin d'un Monde !...*

Il y a quelques années, M. de Janzé, ancien député, avait écrit une brochure sur « Le monopole Hachette » ce qui lui avait valu les remercîments empressés et publics de M. Drumont, car on est l'ami de ce sectaire toutes les fois qu'on soutient ses intérêts.

Mais ce plaidoyer *« pro domô »* de M. de Janzé n'avait pas eu de suite.

En 1883 cette question, du monopole Hachette, était venue, par voie de pétitionnement, en discussion à la Chambre. La pétition était signée par un certain nombre d'écrivains. M. Raynal qui était alors Ministre du Commerce et des Travaux Publics fit remarquer, avec beaucoup d'à-propos, qu'il n'était guère possible, sans manquer à la justice, de porter atteinte à la liberté de la maison Hachette, dans la sélection des ouvrages, mis en vente par elle, dans les bibliothèques des gares.

Pour appuyer sa thèse, le ministre se servit de cet argument topique : « La maison Hachette, serait donc obligée, à votre avis, de mettre des traités de géométrie dans les gares si les auteurs en témoignaient le désir. » Rien de plus logique et de plus concluant que cette raison. Un libraire, un commerçant quelconque, est toujours libre du choix des produits qu'il veut vendre. De quel droit lui imposerait-on de vendre tel article plutôt que tel autre ?... L'évidence de cette liberté ne se discute pas.

Néanmoins, M. Drumont qui est un homme à

système, ne se tint pas pour battu. Il essaya d'intéresser à sa cause M. de Mun qu'il raille d'ailleurs. avec peu d'esprit dans *La Fin d'un Monde* parce que, le député de la droite, n'avait pas cru devoir le suivre dans cette voie.

M. Barrès, qui n'a pas eu les mêmes scrupules, a développé récemment à la tribune, sous forme de pétition, comme en 1883, une interpellation dirigée contre le monopole Hachette dans les gares.

En choisissant M. Barrès, comme avocat d'une cause jugée depuis longtemps, M. Drumont a fait preuve de cette habileté qui lui est particulière toutes les fois qu'il s'agit de défendre ses intérêts,

Orateur médiocre, le député de Nancy, a su mettre dans son discours cette pointe de finesse et d'originalité qu'on trouve dans ses écrits. Heureusement le meilleur esprit du monde ne peut faire triompher les mauvaises causes et l'espérance de M. Drumont n'a même pas vécu ce que vivent les éphémères.

Néanmoins il ne faut pas espérer que cet échec refroidisse les anti-sémites et leur chef. Ils repren-

dront la campagne sous une autre forme et avec d'autres instruments. L'idée d'un journal indépendant, idée chère à M. Drumont, mais qu'il n'a pas pu réaliser parce qu'il n'a jamais trouvé « sept à huit chrétiens riches à 2 ou 3 cent mille livres de rente » disposés à lui verser 50,000 francs chacun, serait-elle sur le point de se réaliser ? Pourra-t-il enfin, combattre « *le bon combat* », comme le disent, par euphémisme, les anti-sémites ?

Ce désir, exprimé en 1889, dans *La Fin d'un Monde*, est devenu depuis le 20 avril 1892 une réalité. *La Libre Parole*, est-il besoin de le dire, n'a été fondée que pour continuer la campagne de haine, de scandale et de mensonge, inaugurée dans les livres. Dans cette voie, M. Drumont a réussi au-delà de ses espérances. Mais les scandales, les papottages, comme tout le reste, ne durent pas toujours. Ces succès éphémères qui ont pour origine une curiosité malsaine s'évanouiront dans l'indifférence générale et un jour viendra où il faudra faire des sacrifices aux idées que l'on prétend servir. Ce jour-là, les anti-sémites se replieront en bon ordre et battront

en retraite.

On sait, en effet, que chez les anti-sémites comme chez les anarchistes l'esprit de sacrifice et de dévouement n'existe pas. Pour les uns, comme pour les autres, le dévouement est une duperie. Guesde, leur grand-maître, l'a affirmé en déclarant que « l'homme n'est qu'un ventre et un sous-ventre » et qu'il ne faut pas compter sur son désintéressement pour améliorer l'humanité.

M. Drumont, lui, est le prototype de l'anti-semite. Sa personnalité le porte à absorber tout à son profit. Un parti-pris froid, calculé, implacable, enfantera chez lui les idées les plus incroyables. Il soutiendra avec un calme renversant les paradoxes les plus dissolvants. Tantôt, il fera l'éloge du socialisme catholique, et tantôt il glorifiera les héros de la Commune. Il se gardera bien de flétrir Félix Pyat, et cependant, si jamais homme a été dénué de convictions et de caractère c'est bien à coup sûr celui-là. Cicéron, l'eût appelé, non pas le petit poignard des Espagnes, mais la petite balle des Gaules.

C'était tout simplement un maniaque d'émeutes qu'il abandonnait d'ailleurs prestement dès qu'il les voyait en ruines; ayant le triste courage de survivre toujours à la défaite des causes dont il était l'instigateur. L'existence surmenée de ce révolutionnaire peut se résumer en trois toasts : celui de 1829, à la Convention ; celui de 1848, aux Paysans ! celui de 1870, à la *petite balle*.

Au banquet régicide de Saint-Mandé, sous la Commune, il posa en matamore, mais comme un lâche, il disparut à l'heure du danger. Cependant, dans la journée du 31 octobre, il s'était mis à la tête des envahisseurs de l'Hôtel-de-Ville, mais il sut à temps sauver sa précieuse personne.

On doit remarquer que les tristes héros de la Commune n'arrachent pas à M. Drumont ces cris de rage dont il est si prodigue à l'égard des Juifs au contraire. « Il a eu, dit-il, l'occasion d'apercevoir quelques-uns de ces hommes dans les réunions publiques et pendant la Commune, il n'a pas trouvé sur leurs traits, cette expression de haine et d'envie que l'insuccès et surtout le succès des autres, le

désir des jouissances, mettent d'ordinaire sur certains visages de déclassés. »

Il fera ensuite le portrait élogieux et flatté de Varlin, de Theiz, d'Avrial et de Langevin. C'étaient, dit-il, des types de ces ouvriers à doubles muscles qui ne reculent pas devant la besogne. » On comprend quelle besogne ; mais on se rend compte aussi que l'art du sophisme n'a jamais été manié avec plus d'impudence.

En donnant, aux faits et aux personnages de la Commune, un aspect romantique, M. Drumont, fausse la vérité et en arrive à des écarts de raison absolument déplorables. Il vaudrait mieux reconnaître que les convulsions révolutionnaires n'amènent jamais que des ruines et le sang.

Les révolutions comme celles que préparent les sophistes de l'école Drumont ne seront jamais que des usurpatrices d'autorité, de propriété et ne pourront enfanter que l'anarchie finale des intelligences, conséquence obligée, du chaos matériel. C'est ce qui explique les tendresses de M. Drumont pour les Communistes et les anarchistes, parce qu'il voit,

dans ces hommes, les seuls soldats capables de mener à bonne fin la guerre d'extermination qu'il a entreprise contre les Juifs.

Sous la Commune, le vrai peuple a été victime de son ignorance, il s'est laissé tromper par le charlatanisme des meneurs. On lui a fait boire l'envie à haute dose. Il a été grisé par ce poison subtil, qui mord au cœur, et ne laisse à ceux qu'il enivre que des instincts féroces, des appétits barbares, des besoins sanguinaires. L'envie et la haine ont produit alors un courant formidable, de vengeance et de destruction, dont le pays n'a retiré aucun profit matériel et moral. Les révolutionnaires et les anarchistes, jusqu'à présent, n'ont eu d'autre puissance que celle des ruines.

Il est difficile de soutenir longtemps des théories anti-sociales et de les étayer d'une façon continue. Des étais insuffisants fléchissent et se brisent sous la lourdeur de la masse. Une admiration qui ne se soutient que par l'artifice de la phrase ou de la pensée, n'arrivera jamais à convaincre ceux qui lisent, ni à gagner les suffrages de ceux qui

pensent. Ce résultat s'est manifesté du côté du public sérieux ; le peuple qui n'a pas le temps de réfléchir, mais qui se souvient, a été troublé par les sophismes de M. Drumont.

Cela se conçoit, en enflammant la jalousie de la classe pauvre contre la classe riche, comme si le travail n'était pas la première richesse, il a jeté dans la masse des ferments de haine mauvais.

On sait, par l'expérience, que les hommes qui ne possèdent pas et qui reculent devant le travail et le rude labeur pour acquérir, sont toujours prêts à l'émeute. Les oisifs, sur la place publique, dans le jour ; les rôdeurs de barrière, pendant la nuit, sont toujours en quête de révolutions. Les anarchistes se font difficilement à un gouvernement stable. Il leur tarde de pêcher, à leur tour, en eau trouble. Si on ajoute à ces éléments de désordre : les mécontents, les hommes déçus dans leurs demandes d'emplois et d'honneurs, les indigents, les hommes sans mœurs, les fainéants, les souteneurs, les repris de justice, les intrigants de toute espèce, on aura une armée toute prête, au signal

d'un chef quelconque, à attaquer le gouvernement légal et à s'emparer des fortunes d'autrui. Et cela sera d'autant plus certain que les assassins, les incendiaires, les pillards, les voleurs, les infâmes, les oisifs, les émeutiers, ne peuvent avoir aucun souci de cette grande chose qu'on nomme la Patrie ! En effet, ils ne peuvent subsister que du malheur public.

Cela n'empêchera pas M. Drumont de comparer les hommes néfastes de la Commune, pour le désintéressement desquels il n'a que des éloges, aux hommes de l'opportunisme. « Comparez ces hommes, dira-t-il, aux opportunistes, aux Thompson, aux Etienne, aux Rouvier, aux Raynal, qui n'avaient pas de bottes jadis et qui ont maintenant des hôtels, des villas, des coupés, aux Ferry qui vendaient leurs livres sur les quais, il y a vingt ans, et qui achètent aujourd'hui des immeubles de 450,000 francs et vous avouerez que la moralité a baissé de quelques crans depuis la Commune. »

Ce parallèle nous laisse inquiet sur le sens politique et moral de M. Drumont. Comparer des

hommes honorables comme MM. Thompson, Raynal et Ferry qui ont géré avec intelligence et probité les affaires du pays, et leurs propres affaires, à des bandits comme ceux de la Commune qui établirent leur pouvoir dans le sang des braves généraux Lecomte et Clément Thomas, par les fusillades de la place Vendôme, par l'assassinat du président Bonjean, de M. Deguerry, curé de la Madeleine, de Mgr Darboy, archevêque de Paris.

Donner la préférence aux sinistres coquins, qui, le premier jour de leur succès ont assassiné tous les honnêtes gens qui leur sont tombés sous la main : gendarmes, bourgeois, sergents de ville, prêtres et magistrats, qui ont étranglé toutes les libertés, qui ont suspendu un instant, le travail, le crédit, la propriété, la justice, le droit et la fortune publique ; n'est-ce pas démontrer soi-même publiquement son aberration morale et son inconscience politique et sociale ?

En faisant l'apologie des hommes de la Commune, en les représentant comme des martyrs de l'idée

sociale, M. Drumont a compris qu'il se perdait dans l'estime des honnêtes gens. Mais, au point de vue où il s'est placé que lui importe cette estime ? Quel est le secours qu'il en peut tirer pour la réalisation de son plan de bataille anti-sémite ? Il sait très bien qu'on ne peut pas compter sur les conservateurs pour le combat final. L'affaissement de ces braves gens en effet, est prodigieux, leur résignation sublime. Ils sont incapables du moindre effort. Ils tremblent à la moindre perspective d'une lutte ; semblables à des lièvres, le bruit le plus léger les épouvante et les met en fuite. Saint Paul a admirablement défini les conservateurs : « *Quorum Deus venter est* ». Ne songeant qu'à leurs intérêts, saturés d'égoïsme, incapables d'un mouvement généreux, socialement, politiquement, moralement, conservateurs et hommes de la droite, sont condamnés à une impuissance irrémédiable et finale. Avec des troupes aussi affolées, il est évident qu'on ne peut monter à l'assaut du pouvoir ou de la propriété.

Dans ces conditions bien définies M. Drumont a suivi le seul parti qu'il avait à suivre en se faisant des alliés avec les *bravi* de la Commune et les soldats « à doubles muscles » de l'anarchisme.

CHAPITRE IV

SOMMAIRE

Ce qu'est la Commune ? Examen de ce système au point de vue historique, économique et social. Le socialisme procède du même principe. Rôle de l'Eglise au point de vue social. Moyen de résoudre la question sociale d'après M. Drumont. Extermination des Juifs. Théories extravagantes de Mably et Babeuf. Rien de nouveau sous le soleil. Définition du socialisme par Proudhon. Opinion de M. Franck. Le socialisme n'est qu'un drapeau. Carl Marx et Drumont.

C'est faire assurément trop d'honneur à la Commune que de l'appeler à la barre de l'opinion publique. Mais, puisque un écrivain, qui se pose en haut justicier des vices de son temps, a osé présenter la Commune, comme une étape vers un idéal social nouveau, nous allons prendre la peine d'étudier cette doctrine au point de vue historique, économique et social.

Et d'abord nous poserons comme maxime incontestable que la Commune n'est pas un système de gouvernement, mais un drapeau qui couvre des passions, des convoitises, des appétits.

M. Franck dans son remarquable ouvrage : « *Le Communisme jugé par l'histoire* » nous dit : « Qu'il y a trois siècles, Muncer, le chef des anabaptistes d'alors, adressait au peuple de Mulhouse un discours irrité où l'on sent respirer le souffle des révolu-

tionnaires d'aujourd'hui. Nous en détachons ce fragment :

« Nous sommes tous frères et nous n'avons qu'un commun père dans Adam. D'où vient donc cette différence de rang et de biens que la tyrannie a introduite entre nous et les grands du monde ? Pourquoi gémirons-nous dans la pauvreté et serons-nous accablés de maux, tandis qu'ils nagent dans les délices ? N'avons-nous pas droit à l'égalité des biens, qui, de leur nature, sont faits pour être partagés entre tous les hommes ? »

Sous cette forme prétentieuse et solennelle on retrouve l'éternel point de départ de toutes les théories communistes. L'antagonisme du riche et du pauvre, l'opposition de celui qui possède à celui qui ne possède pas. On dira, peut-être, que le socialisme moderne n'a aucun rapport avec le Communisme des temps passés. C'est une erreur de forme que l'on reconnaîtra bien vite avec un peu d'attention.

Sous une apparence variée, le socialisme moderne procède d'un principe identique au Communisme

et aboutit aux mêmes conséquences.

La différence qui existe est tout entière dans les dénominations.

Ainsi, tandis que les communistes vont droit au but en attaquant la propriété et le capital, les phalanstériens réclament d'abord la suppression de la famille. Les philosophes humanitaires, demandent l'absorption de l'individu par l'Etat, espérant arriver, par ce moyen, à l'organisation de l'égalité universelle. Cette égalité ne serait qu'un leurre. L'absorption de l'individu par l'Etat, en supprimant, toute initiative personnelle, aboutirait fatalement à l'esclavage universel, et infailliblement à la dictature. Le socialisme d'Etat et le collectivisme sont deux portes toujours ouvertes pour laisser passer un sauveur.

L'illusion, n'est donc pas possible et la diversité de dénominations, des différents systèmes communistes, présentés comme devant pratiquement assurer le bonheur des peuples, n'est qu'apparente, mais c'est toujours la même utopie qui se perpétue et s'arrondit à travers les âges. Depuis les rêves

irréalisables de la République platonicienne jusqu'aux conceptions non moins imaginaires des Fourrier et des Saint-Simon.

Malheureusement, il faut bien constater que toutes les divagations qui ont été brodées sur ce thème, ne se sont pas toujours envolées dans les nuages, ni perdues dans le vide. Depuis la défaite des 40,000 paysans de Jean Leyde, jusqu'aux jours sanglants de la Commune, le récit de tous les maux, produits par l'excitation des doctrines communistes, serait trop long à faire. L'introduction du communisme, comme institution sociale, serait un mouvement rétrograde et la negation de tout progrès.

Il ne faut pas oublier que le communisme n'a jamais existé que chez des peuples à l'état de nature, il a cessé d'être une forme de gouvernement possible dès que ces peuples se sont multipliés, où qu'ils sont parvenus, à un degré de civilisation plus avancé. Chez les Indiens, dont les lois de Manou, sont le monument le plus ancien que nous possédions, nous trouvons bien la propriété encore

indécise, mais déjà pourtant elle a commencé d'exister. Elle appartient, en effet, tout entière aux Brahmanes qui la font défendre par les guerriers et cultiver à leur profit par les laboureurs.

En Egypte, même spectacle, la théocratie, dont le pouvoir s'étendait sur toutes les autres castes, était seule apte à posséder jusqu'au jour où elle dût céder le pas aux guerriers, lorsque cette caste fut devenue prépondérante.

On voit que ces deux peuples, les plus anciens dont l'histoire fasse mention, avaient érigé en une sorte de dogme, la communauté des biens mais seulement au point de vue d'une oligarchie tantôt sacerdotale et tantôt guerrière, consacrée par la servitude du reste de la nation.

Chez les Juifs seulement, la propriété apparaît pour la première fois avec un caractère véritablement individuel, sans toutefois former une existence réelle et complète. Elle reste à l'état d'usufruit, limitée par certaines conditions, destinées à assurer à chacun un lot à peu près égal.

C'est donc encore chez le peuple Juif qu'on trouve

la meilleure forme de l'égalité comme principe de gouvernement.

Mais à mesure qu'on avance dans l'histoire des peuples, on voit la propriété cesser de plus en plus d'être collective. Elle se divise à Athènes, à Sparte, à Corinthe, et dans toutes ces cités grecques qui brillèrent d'un si vif éclat, par le culte des Arts, du Commerce et de l'Industrie.

Platon, lui-même, s'est trompé en voulant établir le communisme. Il est parti, comme tous les autres d'ailleurs, de l'inégalité sociale pour aboutir fatalement à la domination de quelques-uns et à l'esclavage du plus grand nombre.

Dans cette revue, à vol d'oiseau, des théories communistes, il faut s'arrêter un instant sur le rôle de l'Eglise au point de vue social, rôle sur lequel M. Drumont prétend appuyer la confirmation de ses idées et de son système.

Sans avoir recours à des citations empruntées aux Pères de l'Eglise, qui ont écrit sur la propriété et les biens de ce monde, on peut, en s'autorisant

de l'Evangile, affirmer que si l'on y voit souvent la nécessité de renoncer aux biens de la terre, comme périssables et dangereux, on n'y rencontre jamais ces conseils revêtir le caractère d'une obligation absolue.

A ce point de vue, le christianisme et le communisme loin de se confondre, sont diamétralement opposés l'un à l'autre.

Le premier recommande la résignation et le sacrifice ; le second la spoliation et le vol.

L'Eglise n'a donc pas à intervenir, comme le voudrait M. Drumont, dans une lutte que lui défend ses principes.

Tout ce qu'elle peut faire, et elle n'y a jamais manqué, c'est d'élever sa voix en faveur des pauvres, des malheureux, des deshérités, afin de provoquer une meilleure répartition de la justice sociale. Mais, dans cette voie d'amélioration et de paix, elle ne peut entrer que par la persuasion, la douceur, et cette force morale intangible qu'elle puise dans ses principes mais non par la bataille. Et cependant ce dernier mode d'action, enchanterait

M. Drumont. De là, ses attaques injustifiées contre M. de Mun, dont il se déclare d'ailleurs l'ami. De là, ses railleries équivoques contre MM. Chesnelong et Charrette.

Cela se conçoit, M. Drumont ne pouvant pas être inquisiteur est devenu forcément révolutionnaire et ne peut avoir de goût que pour les coups de force. Il admire volontiers Colbert et il admirerait encore plus M. de Mun, s'il s'était mis résolument à la tête d'une armée anti-sémite pour faire rendre gorge à tous les Juifs.

Pour ce sophiste, toute la question sociale est là. Ses aperçus psychologiques les plus variés convergent vers le même but. Les Juifs, toujours les Juifs, partout les Juifs !... Ses observations économiques, financières, politiques ou religieuses, ses anecdotes les plus piquantes, ses *faits divers* les plus réjouissants, ses calomnies les plus invraisemblables, ne viennent dans son œuvre que pour égayer la monotonie de l'attaque.

La variété des sujets qu'il aborde et qui par leur nature sembleraient devoir l'éloigner le plus de son

idée l'y ramènent.

Il y revient aveuglément, fatalement, comme le papillon revient à la lumière, mais pour s'y brûler les ailes. Dans cet entraînement, aussi funeste que déplorable la qualité de ses alliés ne le préoccupe guère.

Il ferait également alliance avec Dieu ou avec le diable, pourvu qu'il aboutisse.

Dans un style parfois idyllique, il n'entrevoit de bonheur social possible qu'après l'extermination radicale des Juifs. A l'en croire, ce massacre serait pour la société actuelle le prélude d'un Eden terrestre, d'un Eldorado. Il faut convenir que nous sommes loin des théories poétiques et sentimentales de Thomas Morus dans son *Utopie;* de Campanella, dans sa *Cité du Soleil ;* et de Fénelon, *à Bétique et à Salante*. En suivant M. Drumont, on entre en plein dans le domaine de la violence et de la folie.

Après Mably qui posait en principe l'égalité physique, intellectuelle et morale de tous les hommes, il ne restait plus qu'un progrès à réaliser ; celui de mettre le Communisme en actions. Babeuf

eût cette gloire. On sait de quelle façon il voulait implanter en France sa *République des égaux ;* en brûlant quiconque y ferait opposition.

Le moyen, on le voit, était radical et Babeuf n'y allait pas non plus par quatre chemins, pour fonder une société nouvelle, sur la base de la fraternité humaine. Drôle de fraternité et singulier moyen !

Mais, ce programme que le conspirateur du Directoire n'avait pas pu réaliser, sera mis en pratique par les pétroleurs de 1871.

On peut se rendre compte, par ce rapide exposé, des résultats produits par ces théories funestes au point de vue de la liberté et du progrès.

Le Communisme, son histoire le prouve assez, n'est pas un système de gouvernement, mais un drapeau qui recouvre, comme nous l'avons déjà dit, « des passions et des convoitises. »

Comme il n'y a rien de nouveau sous le soleil, M. Drumont, à l'instar de Babeuf, a mis en action, les têtes des capitalistes Juifs, en les désignant d'avance au peloton d'exécution.

L'œuvre communiste de l'auteur de *La France Juive*, est d'autant plus perfide et dangereuse qu'elle se présente enveloppée dans un nuage de mysticisme religieux et poétique qui en cache toute l'horreur. Mais, l'envolée chez lui, dans les régions sereines de l'idéal, est de courte durée. La férocité du sectaire reparaît bientôt et se traduit par des réalités sanglantes.

« Par malheur de Mun et les catholiques influents tablent sur des ressemblances, sur des *semblants* et ils ne comprennent pas que la puissance juive s'évanouirait le jour où un être de réalité et de raison saine, irait droit à ces fantasmagories. Ils aperçoivent les princes d'Israël, insolents et maussades, dans les salons d'une aristocratie avilie, et ils ne se doutent pas que leur attitude sera déjà bien changée, quand pour aller à Mazas, ils auront traversé la place de la Bastille, au milieu de la foule attirée au dehors par le galop des chevaux de l'escorte... Ils ne soupçonnent pas combien toutes les questions seront vite réglées, lorsque on montrera aux prisonniers par la porte de la cellule

entr'ouverte, un officier sûr, attendant des ordres, et se promenant dans la cour, devant un peloton de soldats, fusils chargés, l'arme au pied. »

Telle est la conclusion que M. Drumont tire des doctrines anarchistes dont il s'est constitué l'avocat.

Aussi, soit qu'il parle au nom de la force, comme dans l'antiquité, soit qu'il parle de charité et d'amour, au nom du catholicisme mystique du moyen-âge, soit que pour obéir au mouvement général de la société contemporaine, il parle au nom de la liberté, il aboutit aux mêmes conséquences, destruction de la propriété, suppression de la famille, extermination d'une certaine classe de citoyens.

Ainsi donc, le communisme actuel, entendu dans ce sens, au lieu d'être un progrès où une doctrine nouvelle serait tout simplement un retour à l'état primitif et barbare. Ce serait la domination du nombre par l'esclavage ou la mort de la minorité ; ce serait le droit à la paresse ; car si le fruit du travail de chacun doit être partagé entre tous, le stimulant nécessaire, le profit, disparaît, si bien

qu'on ne travaillerait plus que pour parer strictement aux besoins de l'existence. Le socialisme, comme l'entend M. Drumont, ne serait pas autre chose que le règne absolu et tyrannique des fainéants.

Heureusement, l'expérience d'accord avec l'opinion publique, ont fait justice de ses théories aussi dangereuses que chimériques.

Comme l'a dit, avec raison, M. Franck : « Le socialisme est aussi ancien que l'envie, que la sensualité, que la paresse ; car il ne consiste le plus souvent, que dans ces passions posées en principe ou érigées en droit. » De son côté, Proudhon l'a caractérisé en quelques mots, en l'appelant : « La religion de la misère. »

D'ailleurs, M. Drumont ne s'illusionne pas sur la valeur et la force de ses raisonnements. Mais, il s'en console, en pensant, au gros bénéfice, de sa campagne anti-sociale contre les Juifs et, en rejetant sur la lâcheté des temps actuels, l'inefficacité des conseils qu'il donne.

Il faut convenir cependant qu'il n'a négligé

aucun moyen pour atteindre le but qu'il s'était proposé, avec une ardeur digne d'une meilleure cause. Avec une sentimentalité feinte, il a chauffé à blanc le besoin instinctif et imaginaire des classes ouvrières de se mettre à la place de ceux qui règnent et jouissent, pour dominer et jouir à leur tour.

A l'instar de Charles Marx, dont il est un admirateur, il a mis tout en œuvre pour exploiter ces haines latentes qui grouillent dans les bas-fonds sociaux, afin de les faire tourner à l'avantage de ses théories.

Il a groupé, comme son modèle, tous les éléments de mécontentement qu'il a pu recueillir pour former comme Charles Marx, une ligue anti-sémite internationale. En proposant, comme son inspirateur, l'abolition de la production capitaliste, il cherche le renversement de l'organisation sociale actuelle, avec tous les principes qui lui servent de base.

Cette lessive, comme il l'appelle, se heurtant au sentiment national restera, pour l'honneur de l'humanité, à l'état de rêve.

Aussi bien M. Drumont semble en avoir pris son parti et il a la conviction qu'il prêche dans le désert, comme saint Jean. *Vox clamans in deserto.*

CHAPITRE V

SOMMAIRE

Continuation du même sujet. 1848 point de départ du Communisme. Naturalisation d'une chimère. Sa cause. But de Carl Marx. Influence propagàtrice des écrivains socialistes. Louis Blanc. Révolutionnaires d'occasion. Les collectivistes. Lafargue, Shœffle, Lassalle, Guesde, Duc Quercy, Jaurès. Faux amis de l'ouvrier. Le socialisme en Allemagne. Le code, sauvegarde sociale. La vie est le plus précieux des biens. Idée fausse des anciens à ce sujet. Regrets de M. Drumont. Histoire de Cléobis et Biton. Esprit nouveau. Vivre pour travailler, travailler pour progresser. Illogisme de M. Drumont. Benoît Malon. Solution possible de la question sociale. La liberté unie à l'amour des semblables.

Jusqu'en 1848, le Communisme n'était encore qu'un rêve qui s'était localisé dans quelques cerveaux exaltés. Mais il ne tarda pas à se condenser et à prendre un corps, grâce à la participation d'hommes instruits, véritables jouets de leur propre imagination. Toutefois, en Allemagne et en Angleterre, ce rêve resta à l'état latent, sans passer tout d'un coup du domaine de la théorie dans celui de la pratique.

En France, il n'en fut pas ainsi ; ce rêve devint bientôt une croyance et prit racine dans les classes ouvrières. Cette naturalisation rapide d'une chimère eût pour cause le fond de notre tempérament national. Tempérament vif, léger, mobile, plein d'instabilité, tournant à tous les vents, impressionnable et grand amateur de la nouveauté. Après l'agitation de 1848 les sectaires parvinrent à cons-

tituer à Londres, un élément sérieux de haine contre l'état de choses existant.

Un prussien, Charles Marx, se mit à la tête d'une vaste conspiration, ayant pour but de créer un communisme pratique. Les progrès de cette secte furent d'abord lents et vagues ; mais ils devinrent plus grands, lorsque Londres devint le refuge d'une foule de proscrits politiques ulcérés par les tristesses de l'exil et ayant tous quelques faits personnels à venger.

Charles Marx exploita avec talent et habileté ce fonds commun de haines et d'appétits, au profit de son idée communiste. Néanmoins, chaque groupe révolutionnaire avait sa théorie et la plupart de ces théories étaient marquées par une tendance séparatiste. Chacun, en un mot, avait son utopie et voulait la faire prévaloir. Ces utopies étaient, plus ou moins erronées, suivant la nationalité de leurs représentants.

Quant à Charles Marx, le but qu'il se proposait, c'était d'abolir la production capitaliste. C'est-à-dire, que les facteurs de la production devaient perdre le

caractère de la fortune individuelle et de la propriété particulière. Ce système peut se résumer en trois mots : *tout à tous*.

Ainsi, les éléments producteurs, le capital, les usines, l'outillage, les manufactures, les personnes, les choses, les talents, doivent être la propriété de tout le monde. Les représentants de la Commune auraient été chargés de diriger l'emploi des forces et d'en repartir le produit entre tous.

Mais comment établir un pareil système dans un grand pays ? En constituant de petites communautés d'ouvriers qui, en se réunissant, auraient formé à leur tour, des communautés plus grandes et ainsi de suite on aurait constitué la communauté universelle.

Chaque commune aurait été gouvernée par une sorte de dictateur et toutes les communes réunies par un chef suprême auquel on aurait donné le nom de dictateur général.

On voit, par cet exposé, qu'il n'y aurait plus eu en France, trente tyrans comme à Athènes ; mais autant de tyranneaux que de Communes. C'est

alors, pour le coup, qu'il aurait fallu se mettre résolûment en quête d'un Thrasybule pour délivrer le pays d'une si odieuse tyrannie ; l'excès révolutionnaire ayant pour corollaire obligé la dictature.

Les sophistes du socialisme ont contribué, dans une large mesure, à l'établissement de ces théories irréalisables. Le droit à la vie de chaque individu, selon ses aptitudes et selon ses besoins, droit, que Louis Blanc a le plus contribué à propager, par la forme éloquente de ses écrits, entre aujourd'hui dans le programme des néo-socialistes. Louis Blanc à l'époque en acquit une popularité incroyable qui alla en grandissant jusqu'à la révolution de 1848.

Le 17 mars, deux cent mille manifestants vinrent lui adresser une sorte d'invitation à la dictature. Mais cette popularité était factice et composée de trop d'éléments disparates pour durer longtemps. Au lendemain de son triomphe, Louis Blanc se vit sommé d'établir un compte-rendu de son administration, et quelques jours plus tard la roche Tarpéienne remplaçait pour lui le Capitole.

Traité en accusé et en ennemi, il faillit être victime des tempêtes qu'il avait déchaînées justifiant ainsi la sagesse de ces paroles : « Celui qui sême des vents recueillera des tempêtes. »

Mais devant le danger, le stoïcisme des réformateurs véritables du peuple, lui manqua complètement. A l'instar de M. Drumont il n'était pas de ceux qui se font tuer pour une idée. Il céda prudemment à l'orage et prit le seul parti qu'il avait à prendre le seul en usage parmi les révolutionnaires d'occasion : la fuite !

Or, les révolutionnaires d'occasion, sont les plus dangereux, parce que, ce sont eux qui dirigent ou préparent par leurs écrits toutes les Révolutions. L'intérêt du peuple, l'amélioration de l'état social, ne sont mis en avant que pour masquer le mobile qui les fait agir, ce mobile a toujours pour fondement un égoïsme personnel ou des vengeances à satisfaire.

S'il en était autrement, M. Drumont, qui se dit collectiviste, n'aurait pas manqué de prêcher d'exemple en portant à la collectivité les 550 mille

francs qu'il a gagnés en attaquant l'infâme capital et les Juifs.

Son enthousiasme pour le collectivisme et les collectivistes dont Lafargue, Lassalle, Shœffle, Jaurès et Jules Guesde sont les plus beaux ornements, n'est qu'un enthousiasme d'occasion. Il trompe sciemment les ouvriers lorsqu'il essaye, de les faire jouir en rêve, par la perspective du bonheur qu'ils auraient, grâce au collectivisme. « On voit de suite, dit-il, si une pareille organisation pouvait fonctionner, combien serait allégée la tâche de l'ouvrier, il n'aurait plus à entretenir le luxe ou simplement l'oisiveté des capitalistes et, avec les capitalistes disparaîtraient l'armée dévorante des intermédiaires, courtiers, hommes de loi, entremetteurs, proxénètes, hommes et femmes de chicane, de débauche et de ruse qui vivent en parasites sur le labeur effectif d'autrui. L'ouvrier pourrait, dès le début, ne travailler que trois heures par jour et la journée de travail serait bientôt réduite à une heure. »

Il est même possible, en poussant le raisonne-

ment de M. Drumont jusqu'au bout, que l'ouvrier n'aurait bientôt plus rien à faire. L'impossibilité de cette théorie éclate avec évidence ; mais elle a cet avantage de faire ressortir la culpabilité de ce sophiste qui flatte le peuple pour mieux le tromper en lui promettant des choses qu'il sait très bien irréalisables. D'un autre côté, ces sophismes montrent clairement ce que nous avons déjà dit : que le communisme et le collectivisme sont des doctrines creuses, insensées, liberticides, dont le principe fondamental est le droit à la paresse et au vol.

Si M. Drumont s'est rallié à ces théories antisociales, c'est qu'il voit en elles, un auxiliaire précieux, pour arriver à ses fins : la spoliation des Juifs ! Et il travaille, avec d'autant plus d'audace, à propager ces idées subversives dans les milieux ouvriers, qu'il n'a pas à lutter contre la rigueur du pouvoir.

Cette situation regrettable permet aux anarchistes de préparer tranquillement une nouvelle Commune en attendant leur petit 93.

Il faudrait être frappé d'une myopie, politique et sociale, des plus affligeantes pour ne pas voir que le calme dont nous jouissons n'est qu'apparent et qu'il suffirait du plus léger incident pour ouvrir la porte aux éventualités les plus redoutables. Ce n'est pas vainement qu'on démoralise un peuple et qu'on permet à des sophistes de le travailler.

Après avoir travaillé la France, qu'ils croient suffisamment mûre, ils travaillent à présent l'Allemagne.

Mais là, du moins, ils se heurteront à des difficultés de premier ordre.

D'abord, le tempérament froid, raisonnable et pratique de l'allemand qui ne s'emballe pas pour des chimères ; en second lieu, son désir d'évoluer vers une forme sociale meilleure et plus équitable; mais sans avoir recours à des moyens violents soit contre la religion, la famille la propriété ou le pouvoir, et enfin, la volonté formelle et bien arrêtée du souverain, de ne tolérer aucun attentat.

Les allemands, avec une intuition digne d'éloges, ont compris que la véritable solution de la ques-

tion sociale ne réside point dans la réalisation des théories anarchistes, mais qu'elle est tout entière dans l'application stricte, nécessaire, absolue des principes de justice et de liberté.

On voit, tout de suite, la différence qui existe entre la forme du mouvement socialiste en Allemagne et sa forme en France. Au pays d'outre-Rhin il ne dépasse pas les limites de la raison, du bons sens, de la pratique. Il sait ce qu'il veut et jusqu'où il doit aller. Son programme est naturel; il répudie la violence et la persécution. Ce mouvement est donc légitime. En s'appuyant sur la raison et la nature il est humain; car il ne sépare pas, dans ses revendications, l'idée de patrie, de religion, de famille. Aussi se présente-t-il avec une force d'autant plus grande, qu'il se réclame des principes de justice et de liberté, et que pour aboutir il ne veut qu'employer des moyens légaux.

Dans ces conditions, il peut et doit enfanter un ordre nouveau et un état social meilleur, sans que l'Allemagne soit obligée de traverser, pour y arriver, la mer Rouge des révolutions.

La cause de cette différence profonde, entre le mouvement socialiste allemand, et le mouvement socialiste français, réside encore dans les mœurs particulières aux deux peuples. Chez nous, les orateurs politiques et les sophistes tiennent le premier rang. Nous avons l'amour de la blague et du paradoxe ; nous nous laissons facilement entraîner et éblouir par des discours ronflants, des déclamations pompeuses et un verbiage sonore, mais dépourvu d'idées. Chez nous, un homme politique qui veut arriver et se maintenir doit posséder à fond cet instrument qu'on nomme : éloquence. Et cependant cet instrument seul devrait être secondaire. Ce travers a donné naissance dans notre pays au charlatanisme politique, qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Nous ne vivons que sur des mots, toujours des mots et encore des mots ! Un brin de réalité ferait mieux notre affaire.

A ce point de vue, nous n'avons pas changé, nous sommes bien les descendants de ces Gaulois, dont parle Jules César, plus amoureux des beaux discours que d'idées.

Ce que M. Guizot a formulé jadis par cet aphorisme : « Parler c'est gouverner. »

A Athènes, à Rome, comme chez nous, l'éloquence n'a jamais rien fondé de sérieux. Que reste-t-il des plus beaux discours de Mirabeau ou de Gambetta ? Quelques phrases légendaires et c'est tout.

Chez les allemands, la valeur d'un homme d'État ne dépend pas seulement de son éloquence, elle se mesure à la puissance de l'idée, aux moyens employés pour la faire aboutir, à l'esprit de suite apporté à la réalisation d'un plan, à une transformation sociale quelconque. Un homme d'État, de la force de Bismark, n'aurait jamais joué chez nous qu'un rôle effacé. On sait, en effet, que l'ex-chancelier de fer n'est pas éloquent. Il lui est arrivé, bien des fois, de rester bouche bée, à la tribune du Reichstag, cherchant vainement le mot propre tardant à venir. Un orateur qui aurait chez nous de pareilles absences serait obligé de descendre de la tribune au milieu des rires et des quolibets.

N'est-ce pas la preuve qu'on se paie chez nous

de mots et non d'idées comme en Allemagne? En France, toutes les questions se traitent par des discours ou des conférences. Les théories les plus extravagantes, présentées avec éloquence, sont acclamées. Les collectivistes, les communistes, les anarchistes s'en donnent à cœur joie, dans leurs réunions, leurs meetings. L'idée de religion, de patrie, de famille, est un mythe pour ces révolutionnaires, qui avant de bâtir veulent faire table rase de tout. Si on avait quelque doute à cet égard, le dernier congrès de Halle vient les dissiper; il donne la mesure exacte du patriotisme des collectivistes. Jules Guesde — l'ami de Drumont — après avoir fait l'éloge du prolétariat allemand et l'apologie de la Commune du 18 Mars 1871, a poussé, dans le but de se rendre l'auditoire favorable, une charge à fond contre l'alliance russe qui, a-t-il dit, « *avilirait la France !* »

Cette constatation suffira pour bien marquer la différence radicale qui existe entre le tempérament germanique et le tempérament gaulois.

Chez nos voisins, l'idée de religion et de patrie

domine les théories avancées de MM. Bébel et Liebknecht. Les socialistes allemands, sont d'abord allemands. En France, au contraire, la confusion et l'anarchie règnent plus fort que jamais dans les rangs socialistes. Pour eux, comme pour les esclaves, plus de patrie !

Dominés par l'envie et la haine, la paresse et l'égoïsme, n'ayant plus rien à dévorer, ils nous offrent le plaisant spectacle de se dévorer entr'eux à l'instar de Saturne qui dévorait ses enfants.

Du reste, l'organisation du travail sera bientôt chez nous aussi complète qu'elle peut l'être, grâce aux progrès réalisés par la science moderne, et la propagation des principes de justice et de liberté. Les communistes de l'école Drumont sont dans l'erreur lorsqu'ils affirment que les moyens de travail sont devenus le monopole de la classe capitaliste et qu'ils considèrent le monopole comme une cause de misère et d'asservissement pour les ouvriers.

Ces affirmations sont démenties par les faits.

Que seraient, en effet, les moyens de travail sans

les travailleurs? Rien, moins que rien. Un capital immobilisé et pas autre chose. Le monopole, considéré dans ses effets est au contraire une source de puissance et de force en tant que principe d'unité. Il importe peu d'ailleurs que les instruments du travail soient dans les mains d'un petit nombre ou dans les mains de tous, ils n'en sont pas moins utilisés pour le but final auquel ils concourent : la production. Il faut encore remarquer que la répartition de la propriété foncière et industrielle s'est établie chez nous dans un sens réellement démocratique et que les Juifs ont pris une large part à ce mouvement de démocratisation. Les socialistes sont d'ailleurs les premiers à le reconnaître. Dans l'état actuel, tous les efforts doivent donc se porter sur ce point essentiel : rapprocher de plus en plus les travailleurs des capitalistes en solidarisant les intérêts, sans jamais chercher à détruire le capital ; pour cette excellente raison, que s'il est le nerf de la guerre, il l'est aussi du commerce et de l'industrie.

L'anarchisme français ne pourra jamais réaliser

son programme destructeur de tout ordre et de toute société, parce qu'il sépare toujours l'intérêt des travailleurs de l'idée de patrie.

Les souvenirs de 70-71 le prouvent surabondamment.

Tant qu'il y aura un code et des lois les tentatives de violence que les révolutionnaires pourraient entreprendre seraient vite réprimées et leurs auteurs apprendraient à leurs dépens ce qu'il en coûte d'attenter à la justice et à la liberté.

A cet égard, le Code est encore la meilleure sauvegarde contre les entreprises liberticides des anarchistes et des collectivistes. Aussi, n'a-t-il pas le don de plaire à M. Drumont. « Le Code qui nous régit, dit-il, accorde à la propriété des droits comme il n'en a jamais existé dans aucune législation, même dans la législation romaine, si dure pourtant. Cela s'explique aisément : le Code n'a pas été rédigé peu à peu, comme la coutume d'autrefois, par de braves gens, par des anciens de chaque corps d'état, par des vieillards et des sages, par des prud'hommes, comme on disait jadis ; il a

été bâclé sous l'œil d'un César par des juristes révolutionnaires qui avaient volé la propriété des autres, par des régicides et des conventionnels, comme Cambacérès et Merlin. »

Cette charge à fond, contre le Code, trouve sa raison d'être, dans la haine vouée, par M. Drumont, à la propriété et au capital. Cette haine, suivant les circonstances aura le pouvoir de transformer notre sophiste en fougueux catholique ou en ardent révolutionnaire et réciproquemment. Un magistrat célèbre pour expliquer les côtés obscurs d'une cause disait : « Cherchez la femme ! » Pour expliquer les variations stupéfiantes de M. Drumont nous dirons : « Cherchez le Juif ! » Cette obsession morbide le conduira à l'illogisme. L'attaque et la défense porteront la marque indélébile de cet esprit de sophisme et d'erreur dont il est coutumier. Après avoir fait l'éloge du Christ, il passera à l'apologie du collectivisme et de l'anarchisme sans avoir conscience de ce qu'il y a de choquant dans sa comparaison. Avec Jules Guesde il affirmera : « Qu'il serait temps de desserrer ces mains

que les conservateurs se contentent de lécher. » Ce qui lui fournira l'occasion, comme à don Quichotte, de tomber, à tort et à travers, sur tous les conservateurs, bourgeois, industriels ou aristocrates.

De ce côté, son attaque sera d'autant plus mordante, qui sait qu'il n'a rien à risquer, il le reconnaît lui-même ; mais il n'en sera pas ainsi lorsqu'il parlera de Jules Guesde. L'éloge simple ne suffira plus il le peindra sous une forme hyperbolique : « Quand Jules Guesde ouvre ses perspectives sur l'avenir il a aux yeux l'éclair de joie de l'illuminé ; il salue avec un cri d'espérance et d'amour pour l'humanité l'avènement de ce monde nouveau ! » Néanmoins, il est forcé, malgré lui, de convenir qu'il est l'ennemi de la famille ; aussi, pour atténuer cet aveu qui lui a coûté, il ajoute aussitôt : « Mais il ne la détruit nulle part ! » Alors qui détruit la famille ? On l'a compris tout de suite : ce sont les Juifs !

« Qui donc a donné à la France l'aspect d'un pays en friche ? » Est-ce Jules Guesde et ses amis ?

Non. Ce sont les Juifs et toujours les Juifs! « Le Juif spéculateur sur les blés étrangers, c'est l'ami du comte de Paris, le commensal du duc de Doudeauville, le favori de tous les salons du noble faubourg, c'est Ephrussi, le chef de la bande sémitique qui tripote sur les blés. » On ne s'attendait guère à cette conclusion. De ce que M. Ephrussi use dû droit de commerce sur les blés, s'en suit-il que cette spéculation ait le résultat que lui attribue M. Drumont: « de donner à la France l'aspect d'un pays en friche ? »

On conviendra que ces exagérations gâtent les meilleurs raisonnements et produisent, sur les esprits les plus prévenus à l'égard des Juifs, un effet opposé à celui qu'on recherche.

Il en est de même lorsqu'il s'attaque aux conservateurs et aux catholiques. La balance n'est plus égale ; les socialistes ont toutes ses préférences, il les réchauffe avec tendresse. Toutes leurs paroles, tous leurs actes, tous leurs projets, même les plus subversifs, sont pour lui dignes de considération. C'est ainsi que les considérants de la réso-

lution proposée par le socialiste Chirac lui paraissent un document instructif pour la science sociale. Après l'exposé des motifs M. Drumont cite les décisions prises par l'Assemblée et qui devront être réalisées par voie de pétitionnement ou autrement :

1° Les Rothschild, Erlanger, Hirsch, Ephrussi, Bamberger, Camondo, Stern, Cahen d'Anvers, Lebaudy, Soubeyran, Oppenheim, Gunzbourg, *membres de la finance internationale* et détenant ensemble plus de *six milliards* de francs, sont placés dès maintenant sous la surveillance de la nation.

2° A la première déclaration de guerre la nation s'assurera de leur personne ;

3° Au premier coup de canon tiré leurs maisons seront rasés et leurs biens sequestrés ;

4° Immédiatement il sera formé un tribunal populaire qui entendra leurs explications et fera plus ample justice ;

5° Les pères de famille de tous les pays, les socialistes de tous les Etats, sont invités à voter une décision semblable, en désignant eux-mêmes les membres de la finance internationale qui

résident auprès de leurs gouvernements respectifs.

Rien n'est plus grotesque et plus sinistre à la fois que de voir une poignée de révolutionnaires parler en maîtres, au nom de la nation, sans en avoir reçu le mandat.

C'est là cependant, ce que M. Drumont ose qualifier, « de document instructif pour la science sociale ! »

Il faut avouer qu'il n'est pas nécessaire d'avoir fait de fortes études pour posséder la science du vol, de la violence et de l'assassinat, le premier coupe-jarret venu est à la hauteur de l'emploi. On peut entrevoir déjà, dans un lointain indécis, l'horrible vision de ce qui se passerait, si les amis improvisés de M. Drumont, venaient à triompher un jour, à la faveur de ces évènements inattendus qui ne traînent après eux que larmes et décombres.

Tout serait à craindre dans ces heures de crise où le thermomètre politique marque les deux extrêmes, où le désordre est partout et l'ordre nulle part.

On verrait l'anarchisme, comme l'Adamastor

des tempêtes, établir son pouvoir sur les ruines et le sang, et bientôt sur cet océan de passions déchaînées l'écume de l'humanité monter à la surface.

Pour peu qu'on veuille y réfléchir cette peinture n'est pas exagérée. Avec la liberté excessive qui est entrée dans nos mœurs, les anarchistes ont pu facilement faire pénétrer dans la citadelle sociale tous les éléments explosibles suffisants pour la faire sauter.

Il faudrait être aveugle pour ne pas le voir et idiot pour ne pas le comprendre. Ils ne sont pas légion heureusement, mais ils ont l'audace qui triomphe.

Les anarchistes français, entièrement divisés sur les questions de programme et de personnes, seraient bien vite d'accord pour le pillage et l'assassinat. L'anarchisme résumant en lui tous les instincts du fauve (1).

(1) Les exploits des anarchistes qui ont jeté récemment l'épouvante dans Paris ont entièrement confirmé les prévisions que nous formulions il y a un an en écrivant ce chapitre. Les sophistes en détruisant la notion exacte des choses ont préparé le mal dont nous aurons à souffrir.

Il serait temps d'organiser une ligue de résistance contre le flot montant de l'anarchisme. Dans l'ordre économique et social les grands industriels et les patrons, tout en tenant compte de la concurrence contre laquelle ils sont obligés de lutter pourraient organiser un foyer de résistance en réglementant d'une façon proportionnelle et équitable la question du salaire et des heures de travail. L'Angleterre nous a déjà devancés dans cette voie.

En France, de grandes compagnies et de grands industriels ont adopté ces réformes libérales et intelligentes. En se généralisant des grands aux petits, cette solidarité industrielle, commerciale et financière, formerait une barrière infranchissable

La diffusion des théories communistes a amené dans les esprits un trouble profond en faussant les idées. On ne sait plus ce que l'on veut ni où l'on va. Autrefois, il y avait des partis; on savait ce qu'ils voulaient. Aujourd'hui les combattants se servent des mêmes armes que leurs adversaires, tous se réclament de la liberté ; tous se disent républicains, mais ils sont impuissants à appliquer des principes qu'ils définissent à leur point de vue et suivant leurs intérêts.

Et la société actuelle flotte au vent de tous les systèmes comme un navire sans boussole au gré des flots.

aux doctrines anarchiques prêchées par Jules Guesde, l'homme aux lunettes, Duc Quercy, l'homme au revolver, et Edouard Drumont, le revenant du Saint-Office.

Il est incontestable, en effet, que le peuple, pris en masse, est bon, généreux et humain, il ne demande qu'une chose très légitime : travailler, pour vivre honorablement et élever sa famille.

Ce qui prouve d'ailleurs que l'idée du juste est innée en lui, c'est qu'il a su résister, lorsqu'il était le maître, aux excitations criminelles des meneurs. Gens sans foi ni loi, mandrins politiques, qui vivent, comme les sangsues, du sang du peuple et exploitent ses cadavres.

Hommes d'ordre, de travail et de liberté, prolétaires, ouvriers, paysans, agriculteurs, négociants, manufacturiers, patrons, capitalistes, magistrats, soldats, rabbins, prêtres, publicistes, n'oubliez pas que vous êtes « l'Ennemi ! »

L'anarchisme vous hait, il vous hait à mort.

Par ce que, c'est vous seuls, qui pouvez, en vous unissant, arrêter le flot montant de son invasion

barbare.

Parce que, en parquant dans une sorte de *quarantaine* tous ceux qui de près ou de loin sont affiliés à l'anarchisme, vous pouvez, vous devez, le réduire à l'impuissance.

Jusqu'à présent l'enquête sociale a toujours été mal faite en France parce qu'on a traité légérement des choses sérieuses. Les écrivains, ne se sont jamais appliqués à rectifier le sens moral et le sens personnel.

Les sophistes intéressés à présenter les faits sous un jour obscur ou faux ont troublé toutes les idées de justice et de vérité. On en est arrivé ainsi à l'exclusif, au personnel. Et tandis que le contrôle devrait être universel et s'analyser lui-même, on en fait l'apanage de quelques-uns. On a trop accordé au système, à la passion, au parti-pris, et trop peu à l'observation réelle, utile et pratique. Il serait grand temps d'abandonner la politique stérile des querelles de personnes pour y substituer la politique progressive et féconde des principes et des idées.

M. Drumont a versé dans ce travers et pour s'y maintenir il s'est donné la larmoyante mission de gémir sur tout et sur tous.

Les progrès merveilleux de la science et de l'industrie de cette fin de siècle n'ont même pas le privilège d'adoucir son atrabile. Il n'y voit que des symptômes précurseurs d'un *coma* mortel. Il étouffe les sentiments, il éteint les caractères pour avoir le plaisir de constater : « qu'à notre époque on ne sait pas mourir » et il ajoute : « Ce que pèse dans la balance du destin, une vie, volontairement donnée, par une idée, nul ne le saurait exprimer. » Mais il constate presque aussitôt avec un accent presque mélancolique : « Les individualités capables de s'arracher violemment du cœur l'amour de vivre deviennent rares ! »

Le nihiliste Kropotkine ne parlerait pas autrement. Le manque de déterminisme des anarchistes français trouve sa raison d'être dans leur petit nombre. Il pourra bien se trouver encore quelques Ravachol s'imaginant travailler pour l'humanité en faisant sauter quelques immeubles ; mais on

peut affirmer que la graine des plébéiens qui par leur dédain de la vie et leur courage sauvaient la patrie ou fondaient la religion est rare, presque introuvable. Les Romains chrétiens qui établirent le christianisme étaient encore des Romains et pliés à la discipline romaine.

Qu'étaient-ce que Régulus, Sénèque et Thraséas mourants? Des martyrs païens.

Chez les anciens, l'individu ne comptait pas ; il devait se résigner. Aujourd'hui il résiste. Ne pas se résigner individuellement c'est là forme de la société nouvelle, sortie de la Révolution.

Les anciens reconnaissant le beau et le juste, mourraient ; les modernes, reconnaissant les mêmes vérités, veulent vivre pour les analyser les comprendre et les aimer. Pour cela, il leur faut travailler, combattre et aimer, et il travaillent, et ils combattent, et ils aiment.

L'idée fausse de considérer la mort comme le plus précieux des biens et la récompense d'actions héroïques nous vient encore des anciens. On la retrouve dans l'histoire de Cléobis et Biton où il

est dit que ces deux jeunes hommes, un jour que la prêtresse devait, à l'heure fixée, se trouver au temple pour un sacrifice solennel, n'hésitèrent pas à remplacer les bœufs qui tardaient trop à venir et à traîner eux-mêmes le char de la prêtresse jusqu'au temple.

La prêtresse touchée du beau dévouement de ces deux jeunes gens, pria la déesse de leur accorder en récompense de leur piété filiale, le plus grand bien que l'homme puisse recevoir du ciel.

Après avoir soupé le soir, avec leur mère, Cléobis et Biton allèrent se livrer au sommeil. Le lendemain matin on les trouva morts.

Cette idée que la mort, était la récompense suprême des belles actions, propagée par les philosophes et les sophistes de l'antiquité créa une morale particulière très propre à enfanter les actes les plus héroïques.

Pour les anciens, la mort pour une idée, passait bien avant la lutte pour la vie, et pour le bien général de l'humanité. M. Drumont en est, en apparence, à cette morale vieille de deux mille

ans. Il en est encore aux faux dieux.

Certes, j'avoue que je ne suis pas curieux ; mais j'aimerais causer sur ce sujet franchement avec M. Drumont. Je lui demanderais carrément : « Etes-vous convaincu de la vérité de tout ce que vous avez écrit ? Croyez-vous réellement, comme vous l'avez dit : « Que tout homme décidé à mourir peut agir sur les évènements ? » Je crois qu'il serait fort embarrassé pour me répondre, et s'il me répondait dans le sens de l'affirmative je lui demanderais alors, pourquoi personnellement il ne donne pas l'exemple à côté du précepte.

Il est vrai que la morale particulière de la plupart des moralistes consiste le plus souvent à conseiller des actions qu'ils se garderaient bien de mettre en pratique.

M. Drumont d'ailleurs tient trop à la vie pour la sacrifier au triomphe de ses idées. Les préférences qu'il accorde à la mort, comme moyen d'action, ne sont pas sincères.

S'il était vraiment convaincu de ce qu'il dit, s'il était fermement persuadé, qu'en assassinant quel-

ques Juifs opulents, il assurerait à son pays une ère de bonheur et de prospérité, pourquoi ne le fait-il pas? Quand on veut agir, on ne le crie pas sur les toits.

Tout ce que M. Drumont pourra faire, ce sera de constater: « que si la vie est précieuse, c'est une belle chose que l'héroïsme, la gloire des vaillants qui meurent pour leur cause, le coup de main hardi et c'est bien dur de se dire: « Fini, tout cela! »

Hé oui! Fini tout cela, et bien fini, fort heureusement!

Le règne de la folie est passé et celui de la sagesse commence. Libre à M. Drumont de le regretter pour être conséquent avec lui-même.

Mais, un pareil aveu de sa part, n'est-il pas le plus éclatant témoignage de l'amélioration de nos mœurs et du progrès constant des idées de justice et de liberté?

Vivre pour travailler, travailler pour progresser, progresser pour mieux s'aimer et s'entendre, n'est-ce pas infiniment préférable, à la mort même la

plus héroïque ?...

M. Drumont qui s'est cristallisé dans le passé ne peut pas comprendre l'admirable évolution de la civilisation contemporaine. Et tandis qu'il s'extasiera devant un communard justement fusillé, il trouvera que « La France se couvre de ridicule aux yeux de l'univers, en multipliant les merveilles de la science, de l'art et de l'industrie. La Tour Eiffel, dira-t-il, témoignage d'imbécilité, de mauvais goût et de niaise arrogance s'élève exprès pour proclamer cela jusqu'au ciel. C'est le monument symbole de la France industrialisée; il a pour mission d'être insolent et bête et d'écraser de sa hauteur stupide tout ce qui a été le Paris de nos pères. »

Le parti-pris est ici évident alors surtout qu'on réservera tous ses éloges « pour les vieilles maisons de Paris, Notre-Dame et l'Arc-de-Triomphe qui seuls d'après lui évoqnent des souvenirs ! »

Quoi! serions-nous condamnés à tourner dans le cercle étroit que M. Drumont assigne aux peuples qui veulent vivre? Devrions-nous faire comme les

moines du moyen-âge qui détruisaient Ennius, Tacite, Tite-Live, Hérodote sous prétexte qu'ils n'étaient pas chrétiens, ou comme ces copistes du XI[e] siècle qui ne composaient leurs poèmes qu'en imitant Virgile ?...

Nos sophistes actuels, faiseurs de révolutions, et, qui ne rêvent que cela, savent-ils seulement comment vivent et doivent vivre les peuples ? Connaissent-ils la géographie et l'ethnologie ?

Ignorent-ils que Dieu a donné à l'homme le regard qui pénètre, l'intelligence qui comprend, la rapidité de la marche et le besoin continuel d'évoluer, de grandir et de savoir ?

Rester sur place et y piétiner, ne s'enquérir de rien, ne pas progresser, s'en tenir à l'ancien savoir ou à l'ancienne ignorance, n'est-ce pas condamner l'humanité à la mort physique et intellectuelle ?

Il n'y aurait plus de discussions possibles dans ces conditions, si nous ne tenions pas à prouver jusqu'à l'évidence, que l'ivresse d'une idée fanatique, peut seule expliquer chez M. Drumont un déraillement aussi complet de la raison.

Nous admettrions volontiers l'éloge du passé dans ce qu'il a de grand ; mais à la condition de ne pas démolir systématiquement le présent.

La Révolution, dans ses grandes lignes, a radicalement changé et amélioré la face des choses.

La méthode féconde de l'observation, de l'expérience et de l'analyse a, non seulement renouvelé les progrès déjà existants, mais a servi d'élément à des applications nouvelles de la plus haute valeur, de la plus incontestable utilité.

Il est donc aussi absurde, de la part de M. Drumont, de dire : « Que la tour Eiffel est un témoignage d'imbécilité », pour les contemporains ; qu'il était absurde de la part de Montaigne de dire à ceux de son temps : « Que les armes à feu sont de si peu d'effet, sauf l'étonnement des oreilles, à quoi chacun est désormais apprivoisé, qu'il espère qu'on en quittera l'usage. »

Après cela, on est bien forcé de reconnaître que l'esprit de système aveugle bien souvent les meilleures intelligences, ce qui les porte à nier le progrès, ou à immobiliser l'idée pour l'empêcher

de marcher en avant.

Le nombre de ces esprits rétrogrades est plus grand qu'on ne le croit généralement. Ils essayent en désespérés de s'accrocher aux épaves du passé.

Espoir vain, efforts inutiles, malgré eux ils sont emportés dans le tourbillon du progrès, comme ces feuilles mortes du déclin de l'automne par une rafale de vent.

L'esprit nouveau de cette fin de siècle se distingue, comme nous l'avons dit, par un souffle vivifiant d'indulgence, d'apaisement, de concorde et d'unité.

Les idées libérales, larges, tolérantes, philantropiques ont fait place aux idées mesquines et étroites des partis. Elles se répandent dans le corps social comme le germe d'où sortira une vie nouvelle et plus humaine. Les idées d'inquisition religieuses ou politique, d'antagonisme des classes, de persécution ou de vengeance, sont en train d'aller rejoindre les neiges d'antan.

On retrouve l'expression de la physionomie, de l'évolution sociale nouvelle, telle que nous venons

de la peindre, dans le volume qu'a publié il y a quelque temps, M. Benoît Malon : « *Le socialisme intégral* ». Cet ouvrage, d'un chef autorisé du parti socialiste, est le résumé d'une longue campagne faite par M. Benoît Malon, décédé depuis lors, en faveur des idées socialistes. Ce publiciste avait compris qu'il était nécessaire de tempérer l'excessif de ses doctrines en y introduisant un élément indispensable ; l'élément humain et, en apôtre convaincu, il ne craignait pas de l'indiquer en disant que « les novateurs ne doivent pas se contenter de faire appel aux intérêts des classes du prolétariat, ils doivent aussi invoquer toutes *les forces sentimentales et morales*, résidant en l'âme humaine. »

Nous ne soutenons pas d'autre thèse.

En ne limitant pas, en effet, aux seuls besoins matériels les aspirations de la classe ouvrière, en n'en faisant pas une question de plus-value, en fortifiant le côté matériel, par le côté moral, en ouvrant de larges horizons « *aux forces sentimentales et morales* ». Benoît Malon n'était plus le révolutionnaire d'autrefois, il était devenu le réformateur social

et humain qui comprend les besoins de son époque.

Besoins, qui ne peuvent être basés, que sur la justice alliée à la sympathie humaine et à l'amour du semblable, Si la crainte engendre la servitude, l'amour du prochain enfante la liberté. La société, sans l'amour du prochain est semblable à un vaisseau qui manquerait de lest; comme le vaisseau, elle devient le jouet de tous les vents.

La question sociale, ainsi entendue, facilitera singulièrement la solution des problèmes de l'humanité en marche.

Entraîné aujourd'hui par le mouvement général qui veut faire pénétrer partout l'air, la lumière et la liberté, le monde nouveau se détache de l'ancien. Cette séparation ne peut être considérée comme un mal, elle est plutôt un remède.

Le congrès des mineurs, qui a été tenu à la Bourse du Travail, constitue une preuve péremptoire de la forme pacifique de l'évolution sociale actuelle. Dans les nombreuses discussions sociales qui eurent alors lieu on a été frappé de ne trouver aucune trace

de sentimentalité vague, aucune illusion romantique. Aux aventures chimériques de la lutte, aux revendications violentes, on a donné la préférence aux négociations profitables, aux traités possibles, aux bienfaits de la conciliation et de l'entente basée sur une mutuelle et touchante fraternité.

N'est-il pas évident qu'en se basant sur la justice et la raison les congressistes européens ont donné une force morale et par conséquent réelle à leurs légitimes réclamations ?

L'expansion universelle a donc un caractère irrésistible et il n'est pas possible aux sophistes d'en arrêter les conséquences. Les classes ouvrières fusionnent avec les classes aristocratiques et la théologie se greffe sur la politique. En France, certains économistes, à l'instar des fakirs de l'Inde, s'obstinant à fixer leurs regards sur le passé, dédaignent le présent et nient l'avenir, considérant cette fusion comme illicite. Ce parti-pris, ne changera en rien, la forme de l'évolution actuelle. Car, il convient, de ne pas oublier, que les peuples, soumis aux castes, n'ont jamais été

florissants ; et que ceux, qui n'admettent que des partis, sont fatalement condamnés à une décadence irréparable. La solution pratique du socialisme se trouve donc renfermée dans l'entente libre et réciproque du capital et du travail et non dans la réglementation du travail et du salaire. Toute réglementation étant une entrave à la liberté et une atteinte au capital.

Les problèmes sociaux sont donc aujourd'hui les plus urgents à résoudre. Il ne suffit pas, en effet, à l'économie politique d'avoir établi les règles et la théorie de la production ; elle a été obligée de reconnaître que, de tous les produits, le plus important, c'est l'homme ; que l'instrument de travail le plus précieux c'est l'ouvrier que dès lors la question ouvrière, sous ses aspects variés, prime toutes les autres.

En définitive que sont les problèmes constitutionnels auprès de ce grand problème : faire vivre le peuple ?

Qu'importent les partis politiques et les partis religieux, s'il y a un parti de la misère et de la faim ?

Le devoir des hommes d'État est de se mettre résolument à la tête du mouvement social et de hâter les réformes nécessaires.

Il ne suffit pas d'indiquer les moyens d'amélioration sociale il faut encore les réaliser.

Il ne suffit pas de faire ressortir les avantages des sociétés de prévoyance, des caisses de retraite, des assurances obligatoires, d'aborder les questions qui touchent au salaire, à l'emploi de l'épargne, au travail des enfants, à l'éducation du peuple, aux logements des ouvriers, à leur hygiène, à leur bien-être, il faudrait les faire entrer dans la pratique de la vie. En matière sociale, comme en question d'art, dire n'est rien, faire c'est tout.

L'étude des diverses théories que nous venons d'examiner, nous conduit naturellement à cette conclusion : que les questions sociales pendantes, ne pourront se résoudre efficacement, que par la liberté, unie à l'amour des semblables.

Sans doute il est incontestable que, lorsqu'on aura réglé la question des salaires, des heures de travail, du repos du dimanche, des assurances

obligatoires et des pensions de retraite pour les ouvriers, on aura fait un grand pas en avant vers un avenir meilleur et mieux défini.

Mais il n'en est pas moins vrai qu'il faut se hâter d'entrer hardiment dans cette voie ce qui n'empêchera pas qu'il y aura toujours des pauvres et des ouvriers, le travail étant la loi suprême de l'humanité.

Toutefois, lorsque ces salutaires et utiles réformes auront été introduites dans nos mœurs; lorsque, selon toute justice, l'ouvrier sera soutenu, dans son labeur, par l'espérance d'un labeur suffisant et par la certitude d'avoir une ressource pour lui et les siens, en cas d'accident, lorsque à cette certitude viendra s'ajouter, celle d'une pension de retraite pour ses vieux jours, il ne pensera plus qu'à élever sa famille dans des métiers laborieux et utiles.

En tournant tous ses efforts vers la solution des questions sociales pratiques, l'esprit moderne fermera la porte à toute idée de révolte ou de révolution.

Lorsqu'on aura constitué le crédit agricole par une loi et que, par extension, tous les syndicats, quels qu'ils soient, auront la faculté d'organiser le crédit on aura fait un pas considérable dans la réalisation des légitimes réclamations du peuple des villes et des campagnes.

L'émeute, ainsi privée de l'élément populaire, ne constituera plus un danger permanent et l'ère des bouleversements sera close du jour où le peuple comprendra que sur des ruines on ne peut jamais poser que zéro.

CHAPITRE VI

SOMMAIRE

Réforme sociale impossible d'après M. Drumont. Impuissance et compensation. Pourquoi M. Drumont veut vivre encore. Histoire drolatique de Bob. Fils de fer symboliques. Sauvons la caisse.

« Ne pouvant reconstituer la société sur ses bases véritables, je voulus faire ce qui m'était possible de faire et je me tins ce discours : « Tu n'as peut-être pas trés longtemps à vivre, qu'il ne soit pas dit du moins que tu aies traversé la vie à pied, tandis que tous les sales usuriers de Francfort, de Hambourg èt d'Odessa ont eu des chevaux fringants entre les jambes.

C'est ainsi que je m'attachais Bob, en me disant que c'était toujours autant de reconquis sur le butin fait à nos dépens par l'envahisseur étranger. »

Comme l'individualisme se peint terriblement dans ces quelques lignes !...

Qu'en résulte-t-il ?

Un orgueil renversant mêlé au ridicule, à l'extravant, au grotesque !

Voyez-vous ça d'ici ?

M. Drumont voulant reconstituer la société « sur des bases véritables ». On connaît ces bases : l'antiquité et le moyen-âge. Heureusement, la réflexion aidant, il s'aperçoit que l'humanité ne peut revenir en arrière et qu'il doit en faire son deuil. Alors, une idée plus haute, dans son extravagance, que la tour Eiffel, germe spontanément dans son esprit comme l'aurore d'un ciel nouveau.

Il eût été naturel de supposer qu'une fois cette constatation douloureuse faite, ce moraliste impéccable, qui trouve tout mauvais, même la charité, puisque, d'après lui, elle ne profite qu'aux organisateurs de fêtes, dites charitables, n'eût plus voulu survivre à ses illusions perdues et se fut donné la mort à l'instar de Caton. Pas si bête M. Drumont ! Il veut bien proposer des exemples, mais il ne veut pas les suivre. L'héroïsme il l'admire chez les autres, mais il n'en use pas. Aussi déclare-t-il bien haut qu'il ne veut pas mourir en ayant traverse la vie à pied. Il faut à cet étrange moraliste un cheval tout comme à un Juif ; serait-il de Hambourg, de Francfort, de Cologne ou d'Odessa, peu

importe !

Ce défenseur à froid des misères du peuple veut devenir à son tour un aristo, un sportsmen, un homme de cheval.

Peut-on imaginer rien de plus singulier et de plus comique ? Le cheval ! voilà la fiche de consolation de M. Drumont... Est-ce assez réussi comme chute, de la part d'un homme aussi infatué d'orgueil ! qui s'imagine posséder à un si haut degré le don d'observer, d'étudier, d'analyser, de disséquer le corps, les maladies et les plaies d'une société déliquescente !

Voilà donc notre rénovateur social réduit à se transformer lui-même par le cheval !

Sublime contradiction ! Indéfinissable assemblage, mais prouvant surabondamment que M. Drumont est tout simplement un homme comme les autres.

S'il est moraliste, c'est par rofession et par ce que la morale a du bon. C'est un article courant, bien côté et de bonne vente. Vive la morale de M. Drumont ! Car sans morale pas de Bob, et sans

Bob le voilà obligé de traverser la vie comme un vulgaire piéton !... Ce grand justicier a écrit des volumes contre les juifs, et, sa conclusion en somme, c'est qu'il faut faire comme eux pour bien faire.

Buffon avait déjà dit que le cheval était la plus noble conquête de l'homme et M. Drumont partage entièrement l'avis du célèbre naturaliste. Il a soin de nous indiquer l'âge de Bob. « Il a sept ans, dit-il, c'est le commencement de la sagesse pour les hommes comme pour les chevaux, il est très doux, mai un peu gai. »

Cette gaîté le chiffonne, il le voudrait comme lui, grincheux et rétif. Mais il s'en console sur les conseils « d'un vieil homme de cheval, d'un honnête écuyer, dont il fera le portrait un jour. »

Veut-on connaître la cause de cette tendresse subite pour cet écuyer ?

La voici : « Parce qu'il avait résumé l'expérience de toute sa vie en ces termes : « Il n'y a jamais de danger avec un cheval qui n'est pas vicieux, vous n'avez qu'à le laisser faire, à serrer vos genoux,

comme si vous teniez la selle dans un étau et à vous asseoir vigoureusement dans vos fesses. » « Je serrai mes genoux, je m'assis vigoureusement dans mes fesses et Bob reprit son allure. »

N'est-ce pas que cette leçon d'équitation, à propos de réforme sociale et morale est d'un comique désopillant. Mais, ce côté burlesque, qui s'accentuera encore, produit sur le sens intime, une impression pénible et douloureuse.

En effet, pour trouver un pendant à une fantaisie aussi haute, il faut forcément évoquer l'ombre de Caligula. Lui aussi, aimait le cheval, et il l'aimait avec passion. Il fallait bien qu'il aimât quelque chose puisqu'il abhorrait ce monde romain qu'il aurait voulu abattre d'un seul coup. Le cheval lui faisait oublier ses atrocités, comme il fait oublier à M. Drumont ses haines féroces. Il se fait l'historien de son cheval, comme Suétone a été l'historien du cheval de Caligula. L'analogie est frappante. L'empereur romain dans la crainte qu'on ne troublât le sommeil de son cheval qu'il avait appelé *Incitatus* envoyait des soldats pour ordonner le plus

grand silence, dans tout le voisinage la veille des jeux du cirque. Il avait donné à son cheval une écurie de marbre, un ratelier d'ivoire, des housses de pourpre, des colliers de perles fines, des pierreries, une maison somptueuse et des domestiques pour traiter grandement ceux qui étaient invités au nom de l'animal. Et comme si ce n'était point assez, il le fit pontife, sénateur, il allait le faire consul, lorsque le centurion Chéréa, qu'il avait blessé par ses railleries et ses outrages, le tua d'un coup de poignard et délivra ainsi le monde d'un fou dangereux.

Comme on le verra, en avançant, le même amour pour le cheval se retrouve chez M. Drumont ; la différence seule, des moyens de témoigner l'amour, varie. Mais, plus heureux que Caligula, notre sophiste peut dormir tranquille. Le Juif est dédaigneux, parce qu'il est fort, indulgent parce qu'il est bon.

Il sait qu'il manquerait à la loi de Dieu en imitant Chéréa, pour venger les outrages odieux dont il a été gratifié par M. Drumont.

Il est vrai que ce bruyant réformateur craint constamment pour ses jours; quand ce n'est pas du côté des Juifs; c'est du côté de Bob.

« Voici maintenant Bob sur une grande route paisible, sans nul bruit... il éprouve une animation dont il n'est pas le maître, il lève les oreilles... il se dresse tout debout, ou il part à fond de train et je suis obligé pour l'arrêter de lui crier : « Bob ! je t'en supplie, sois raisonnable, j'ai encore deux chapitres à faire ! » Dès que j'aperçois quelque objet de nature à le préoccuper, je lui chante une poétique chanson d'autrefois, comme le cantique qu'entonnaient aux pardons les marins d'Arzon, cette émouvante mélopée bretonne, fière et calme.

Nous étions deux cents gars d'Arzon.
Marins durs à la peine,
Sur un vaisseau de vingt canons
Avec Monsieur Duquesne :
Les Arzonnais ne tremblent pas,
Saint-Anne est leur patron.

Quand Bob a assez de chansons, je lui récite des

vers et il ne prête plus attention à ce qui le troublait jadis. Bob témoigne sa satisfaction quand je lui récite : *La douleur du Pacha*, il se remue un peu quand je lui déclame un sonnet ; mais Bob ne remet ses oreilles en place que lorsque j'attaque *Le Vallon* de Lamartine, il goûte aussi Briseux. »

Ces détails sur les aptitudes littéraires de Bob, nous font regretter que M. Drumont n'ait pas cru devoir profiter, du don merveilleux d'observation qui le distingue, pour écrire une étude à fond sur le cheval et l'intelligence des bêtes. Cette œuvre originale aurait obtenu à coup sûr un succès de bien meilleur aloi que sa campagne anti-sémite.

Mais, ces boutades humouristiques, qui surgissent dans son esprit :

« A l'heure mélodieuse, odorante et vermeille » où la nature chante l'amour, n'ont que la durée fugitive de l'heure. M. Drumont a beau chasser le naturel, il revient au galop et monte en croupe avec lui.

Qu'il se promène aux Champs-Elysées, sur les bords de la Seine, ou dans la forêt du Sénart,

l'horrible vision le suit partout. Elle se manifestera sous des formes inattendues. Le Juif lui apparaîtra sous l'apparence de fils de fer, ce qui est plus surprenant que les aptitudes littéraires de Bob. Et cependant c'est ainsi. Des fils de fer l'ont troublé, il s'arrête rêveur devant eux ; s'ils cachaient un piège de sémite ! Car enfin le fer est un symbôle. Emu, haletant, il veut percer ce mystère. Comment faire ? Par bonheur un garde se trouve là ! Il l'interpelle. Ses questions précipitées qui n'attendent pas la réponse décèlent sa fureur : « A qui sont tous ces fils de fer ? Pourquoi tous ces fils de fer ? »

Ces fils de fer, répond le garde, sont à M. Cahen d'Anvers. Un rire bruyant sort tout à coup de la poitrine de M. Drumont, l'écho en retentit au loin, si bien qu'il avoue avoir fait envoler : « d'un vol pesant et lourd, cinq ou six gros faisans. »

Puis, il continue son chemin, non sans avoir décoché, suivant son habitude, une impertinence à l'adresse de M. Cahen d'Anvers. « Faut-il que

votre maître nous en ait volé de ce bon argent, pour pouvoir acheter tant de fil de fer que ça! »

Il est certain que le jour où M. Drumont sera concessionnaire d'une chasse, il trouvera que les fils de fer ont du bon.

Après les fils de fer, viennent les écritaux, pour défendre quelque chose. « Les chiens eux-mêmes sont dûment avertis de ne pas circuler. » A ce propos notre moraliste tire une flèche empoisonnée de son carquois et la lance avec fureur sur M, le baron de Hirsch, qui n'en est pas atteint.

« On aurait pu croire, dit-il, que le Juif, qu'on pendait autrefois, entre deux chiens, aurait conservé un souvenir attendri de son compagnon d'infortune. Il n'en est rien, Hirsch faisait abattre par ses gardes les chiens des officiers d'artillerie de Versailles. »

Une fois lancé dans la voie du papotage, M. Drumont s'emballe tout comme Bob, et il n'y a plus moyen de l'arrêter. On a beau lui crier assez de calomnies! Il se bouche les oreilles et laisse crier, En attendant, ses racontars habilement lancés.

font leur petit chemin, avec d'autant plus de raison que le public, ne connaissant que de nom le personnage visé, est naturellement porté à prendre pour vraies les petites infamies brodées sur son compte par un auteur systématique.

Mais il n'en est pas ainsi pour ceux qui ont l'honneur de connaître M. le baron de Hirsch.

Ils savent qu'il personnifie grandement le type accompli du vrai gentilhomme et que les qualités de l'esprit se trouvent rehaussées encore, chez lui, par les qualités du cœur.

Dans ce cas, un haussement d'épaules fait justice de semblables inepties, et le mépris fait place à l'indignation.

D'ailleurs, les gens sérieux, en lisant les pamphlets de M. Drumont ont été frappés, comme nous l'avons été nous-même, de cet acharnement sans raison, qu'il déploie à tout venant contre les Juifs.

Or, comme le dit le poète latin : « *Est modus in rebus*. » Il y a une mesure à garder en toutes choses, et M. Drumont ne l'a pas su. Il en est arrive

par ses théories extravagantes à décourager ses propres amis. Mais il fallait soigner les intérêts et... la caisse.

On voit que M. Drumont n'y a pas manqué.

CHAPITRE VII

SOMMAIRE

Situation générale des Juifs en Europe. Résultats de l'Intolérance. Popularité du baron de Rothschild en Autriche. Sa cause. Anecdotes. Les Israélites en Angleterre. Les Israélites en Russie. Les Nihilistes. Jessa Helfmann. Alexaxandre III. Les Israélites en Allemagne. Libéralisme de Guillaume II. Disgrâce du pasteur Stœcker. La race Juive dans le monde.

Si l'on jette un coup d'œil sur la situation générale des Juifs en Europe, on verra qu'elle est partout aussi prospère et aussi brillante que possible. L'intolérance a amené ce résultat.

Les populations de l'Autriche-Hongrie ont été réfractaires à la campagne anti-sémite qui avait été organisée par les socialistes cosmopolites dans le but de pècher en eau trouble. Ce mouvement, que les meneurs espéraient voir se propager rapidement, s'est évaporé, grâce au bon sens et au patriotisme des travailleurs de l'Autriche-Hongrie.

Les ouvriers et les paysans ont compris que cette guerre barbare, dans laquelle on voulait les entraîner, en leur représentant les Juifs comme des affameurs publics, n'était qu'une guerre de pirates qui profiterait seulement aux chefs.

La vérité se dégageant de ce fatras d'accusations

et d'inventions, il en est résulté un retour très accentué en faveur des Juifs, que l'on regarde non comme une source de ruine, mais comme les facteurs principaux de la richesse nationale.

Ce sentiment est devenu une croyance, lorsqu'on a vu le vénérable souverain de l'Autriche-Hongrie témoigner publiquement et solennellement sa reconnaissance à M. le baron A. de Rothschild pour les services sans nombre rendus par lui aux finances, à l'industrie et au commerce de l'Autriche-Hongrie, et lui accorder en témoignage de gratitude un tabouret à la cour, en même temps qu'il en accordait un autre à sa femme, Mme Bettina de Rothschild, enlevée trop tôt à l'affection des malheureux.

Pour peu que l'on ait voyagé en Autriche, dans la Hongrie, en Bohême ou en Roumanie, soit pour affaires, soit comme touriste, on a pu se faire une idée, sur place, de l'immense popularité dont jouit la famille de Rothschild.

Cette popularité est basée sur des causes multiples. Et d'abord, le respect et l'admiration qui

s'attache à une maison qui ne doit son élévation et sa puissance qu'à la force du travail et de l'honnêteté.

Ajoutez à cela une charité inépuisable, une bonté sans égale, qui se met à la portée de tout et au service de tous, et on aura le secret du prestige incomparable qui entoure cette illustre famille des Rothschild, dont l'histoire, comme l'a dit Mommen avec juste raison, « serait plus intéressante à écrire que celle de bien des dynasties royales. »

Une anecdote intéressante, qui a eu pour théâtre les environs de Vienne, et qui s'est passée il n'y a pas longtemps, en dira plus long que les commentaires les plus élogieux, sur la simplicité naturelle et la grâce charmante particulière à la famille des Rothschild :

Devant un site pittoresque de l'Autriche un photographe amateur est en train de mettre son objectif au point.

Survient un couple de jeunes mariés, des Allemands du Nord, à ce qu'il semble.

— Oh ! s'écrie la jeune femme ravie, un photo-

graphe! Monsieur, vous allez nous faire notre portrait, là, adossés à ce rocher.

Mais, madame, fait l'amateur surpris, mon appareil n'est pas fait pour le portrait.

— Il n'importe, ce sera ce que cela pourra, mais il nous faut un souvenir de ce joli voyage de noces.

Devant cette insistance, le photographe de rencontre n'avait qu'à s'exécuter, ce qu'il fit d'ailleurs de la meilleure grâce.

Mais, un amateur n'a pas la promptitude d'exécution d'un opérateur de profession. Le couple amoureux commence à s'impatienter, la jeune femme surtout.

— Mais, monsieur, allez-vous nous faire coucher là, jamais on n'opère si lentement?

Le photographe se hâte et le cliché est enfin obtenu, à là satisfaction de tout le monde.

— Et maintenant, dit l'impétueuse dame, vous voudrez bien nous tirer de cela six épreuves, que vous nous enverrez.

Voici notre adresse, donnez-moi la vôtre.

— Avec plaisir, madame.

Et l'amateur offre sa carte, sur laquelle les nouveaux mariés, déconcertés, lisent :

« BARON N. DE ROTHSCHILD. »

Ah ! Monsieur, que d'excuses !... Nous ne savions pas !...

Le baron s'incline et sourit.

Huit jours après, les jeunes gens recevaient les six épreuves *commandées*.

Récemment encore, un anti-sémite de la Bosnie voulut avoir une idée exacte du dévouement des populations à l'égard de la famille de Rothschild. Il usa pour cela d'un moyen fumiste et quelque peu macabre, qui ne doit lui avoir laissé aucun doute dans l'esprit, à cet égard.

Il publia dans une feuille locale de Bjelina que le célèbre financier venait d'être condamné à la peine de mort et qu'il offrait un million de florins à l'individu qui voudrait bien prendre sa place sur l'échafaud.

En moins de quelques jours, plus de cinq cents paysans assiégèrent les bureaux de police de Bje-

lina pour réclamer la grâce d'être décapités à la place du baron de Rothschild. Le chef de police de cette localité eut toutes les peines du monde pour faire entendre à ces braves gens qu'ils étaient la dupe d'une mauvaise plaisanterie.

Ce fait, dans sa naïve simplicité, prouve assez combien est grand l'attachement du peuple pour la famille de Rothschild. Attachement qui prend sa source dans la bonté naturelle et les bienfaits innombrables du roi des banquiers.

Et alors même qu'on voudrait trouver une explication rationnelle, de ce postulat au martyre, dans l'appât d'un gain considérable, il ne suffit pas, à lui seul, pour déterminer le caractère d'une résolution aussi extraordinaire.

Il faut nécessairement y voir. en dehors d'une question d'intérêt, un acte de dévouement; seul mobile, selon nous, qui puisse produire des héros et des martyrs; car, à tout prendre, la vie est encore préférable à tous les florins du monde.

Ainsi, tandis qu'en France, M. Drumont cherche vainement « quelques français résolus » pour fu-

siller les Rothschild et s'emparer de leur fortune, sans en trouver un seul, disposé à sacrifier sa vie, pour une proie encore plus importante; en Autriche, cinq cents paysans ont demandé à mourir à la place du célèbre financier pour bien moins encore.

Nous en avons donné la raison.

Dans ces derniers temps, il s'est établi en Autriche une société active, dans le but de démasquer et de combattre les anti-sémites. Les adhésions à cette œuvre humanitaire ont afflué de tous côtés.

Les statuts, présentés à l'assemblée des adhérents, ont été approuvés en bloc. M. le comte Zichy, M. le baron Leitenberger, M. le professeur Nothnagel ont été nommés présidents d'honneur de cette association.

A cette occasion, le savant professeur Nothnagel a prononcé un magistral discours dont nous détachons cette phrase, qui indique amplement le but poursuivi : « Il faut, dit-il, que la lumière entre dans les cœurs, que la clarté se fasse dans les esprits, afin que le poison et la maladie qui se

glissent parmi nous et consomment la moëlle du peuple soient forcés de disparaître. »

Il serait à souhaiter que les israélites de France prissent exemple sur cette initiative courageuse et vraiment libérale. La force d'inertie qu'ils opposent aux attaques incessantes dont ils sont l'objet, donne le triomphe facile aux ténèbres sur la lumière. Et cela est si vrai qu'aujourd'hui, en France, il ne peut pas se passer un événement, grand ou petit, sans qu'aussitôt on entende hurler de toutes parts : « Cherchez le Juif ! » On l'a vu à propos de *Lohengrin* ; si l'opéra de Wagner a été représenté à Paris, c'est que les Juifs l'ont imposé, si l'emprunt russe n'avait pas réussi, ce sont les Juifs, les Rothschild en tête, qui l'auraient fait échouer. Déjà même une campagne avait été menée dans ce sens. Or, il se trouve que les Juifs n'ont rien à voir dans la question de *Lohengrin,* que l'emprunt russe a été couvert huit fois, et que parmi les plus forts souscripteurs se trouvent M. le baron de Hirsch et M. Chauchart, ce grand philanthrope dont l'éloge n'est plus à faire.

Ces calomnies, auxquelles on n'oppose aucun démenti, font leur chemin si bien qu'en France le Juif est aujourd'hui considéré comme l'ennemi, alors qu'au contraire il ne travaille qu'à la grandeur et à la prospérité de la patrie française.

En Angleterre, comme en Autriche, le courant est le même. La reine Victoria, dont le règne libéral et éclairé occupera dans l'histoire anglaise une place inoubliable, a élevé M. Salomon de Rothschild à la haute dignité de lord anglais, en reconnaissance des services immenses rendus par M. de Rothschild au commerce, à l'industrie et aux finances de l'Angleterre.

On voit que l'épithète de cosmopolites, lancée comme une injure aux fils d'Israël, n'a pas de raison d'être.

Que prouve-t-elle, d'ailleurs, sinon la supériorité intellectuelle des israélites partout où ils sont établis?

D'autre part le juif, aussi bien que le chrétien, le protestant ou le mahométan, est le fils du pays où il est né, où il a grandi, où il s'est développé.

Ces distinctions de patrie, de civisme et de religion ont fait leur temps.

En Russie, comme ailleurs, les menées ténébreuses des révolutionnaires contre les Juifs n'ont pas fait défaut.

Les cris d'alarme poussés naguère par des amis trop zélés ont contribué à donner le change à l'opinion sur les véritables sentiments du czar à l'égard des Juifs, citoyens de son empire.

Les journaux anglais, le *Times* en tête, et quelques journaux boulevardiers français, dont l'intelligence politique se noie dans le fait mondain, s'étaient constitués les propagateurs de ces nouvelles alarmantes.

Alexandre III était représenté comme nourrissant de terribles projets d'extermination contre les Juifs. Ces bruits, répandus à dessein, produisirent en Russie une émotion d'autant plus grande que rien n'était vrai dans cette prétendue levée de boucliers contre les fils d'Israël.

Il est bon qu'on sache, une fois pour toutes, que les Juifs en Russie sont aussi libres et aussi bien

protégés qu'en France. Ils n'ont, en effet, qu'à se soumettre à la loi du pays auquel ils appartiennent. Or, tout le monde sait qu'il n'y a pas de plus scrupuleux observateurs des lois que le Juif.

Il est vrai que pour justifier ces craintes, les journaux en question mettaient en avant les souvenirs des journées sanglantes et barbares de 1882.

A cette époque, je me trouvais à Saint-Pétersbourg, où j'étais allé offrir à S. M. le czar l'hommage de mon épopée nationale russe : *Néliska*. Cette circonstance me permit d'étudier sur place les raisons qui déterminèrent alors des fanatiques, et surtout des intéressés, à soulever la populace russe contre les Juifs.

Il y eût des pillages, des vols, des incendies, des massacres, dont les instigateurs se réclamaient d'un sentiment élevé.

Il n'en était rien. Sous prétexte de poursuivre dans les Juifs des conspirateurs dangereux, toujours prêts à entrer dans les complots nihilistes dirigés contre la vie des czars, on en voulait uniquement à leurs richesses, acquises par le travail.

En effet, si ce mouvement d'extermination se fut produit le lendemain du 13 mars 1881, jour de l'assassinat d'Alexandre II, on aurait pu croire que la présence d'une juive, Jessa Helfmann, parmi les nihilistes qui avaient perpétré le crime, avait été la cause de la fureur populaire contre les Juifs. Mais cette éventualité, qui aurait eu alors quelque raison d'être, ne s'est pas produite. Mais, pendant un an, cette circonstance fortuite, habilement exploitée par les anti-sémites cosmopolites, amena la production de ces scènes meurtrières, qui ont été déplorées par le monde civilisé.

Dans l'audience du 9 avril 1881, le procès des nihilistes s'était terminé, tous les prévenus du complot furent condamnés à mort par pendaison. Cette exécution eut lieu sans retard et dans des circonstances exceptionnellement tragiques. Seule, la juive Jessa Helfmann, qui avait été internée dans la forteresse de Saint-Pierre-Saint-Paul, dut à une circonstance heureuse de voir son exécution ajournée.

Elle allait être mère. Le czar, dans sa juste bonté,

ordonna qu'on lui laissât la vie jusqu'après la naissance de l'enfant.

La situation particulière de cette jeune femme avait vivement excité la sympathie publique. L'attention s'était portée sur elle, on admettait volontiers une heure d'égarement. Cependant, la condamnée traînait dans sa prison une existence flétrie et misérable. Elle avait mis au monde son enfant, et le jour approchait où la sentence de mort prononcée contre elle allait recevoir son exécution.

Les circonstances particulièrement difficiles au milieu desquelles le czar avait été appelé à l'empire semblaient devoir fermer son cœur à la clémence, avec d'autant plus de raison que les nihilistes, enhardis par leur triomphe, ne mirent plus de bornes à leur audace. Tous les moyens furent mis en œuvre pour terroriser la famille impériale (1). Hé bien! c'est en ce moment là que le czar donna

(1) Le nihilisme est une secte qu'il ne suffit pas de traquer, mais qu'il faut abattre; car comme l'hydre elle est pourvue de têtes renaissantes. L'impunité est la source des grands crimes et la cause de la désorganisation sociale. La tolérance n'est bonne que dans les temps de calme.

au monde un exemple de pardon bien plus magnanime que celui de l'Empereur Auguste pardonnant à Cinna.

Il fit grâce de la vie à la juive Jessa Helfmann, qui fut envoyée à Obdorsk, dans le nord de la Sibérie.

Mais, tout devait être si extraordinaire dans la vie et dans la destinée de la nihiliste juive, que nous croyons intéressant de la suivre jusqu'à ce jour.

Internée à Obdorsk, elle s'y conduisit si bien, qu'en récompense elle fut transférée dans la ville de Tomsk.

Le procureur impérial de cette ville, subjugué par sa rare beauté et son intelligence, vécut avec elle et en eût trois enfants. Il y a deux ans, ce personnage étant mort, lui laissa par testament une grosse fortune pour elle et ses enfants. Aujourd'hui, Jessa Helfmann a régularisé sa position en se mariant avec Sabloutoff, ancien secrétaire du procureur, qui, enchanté de faire un si brillant mariage, a reconnu en bloc les trois enfants de son

ancien maître.

Aujourd'hui, la juive Jessa Helfmann, l'ardente nihiliste de jadis, est devenue une excellente patriote russe, puisque la plus grande partie des fonctionnaires de Tomsk assistaient à son mariage religieux.

Prétendre, comme on l'a fait, que l'immixtion des Juifs dans les divers complots nihilistes a été la cause de la persécution de 1882 et fournirait aujourd'hui l'occasion d'une nouvelle campagne contre les Juifs, c'est être dans l'erreur la plus complète.

Ce serait sciemment méconnaître la justice, la bonté et le libéralisme du czar.

Les intéressés qui cherchent toutes les occasions de pêcher en eau trouble peuvent seuls prêter à Alexandre III et à son gouvernement la préméditation de mesures injustifiables à notre époque de civilisation et de liberté.

A dire vrai, il n'y a jamais eu en Russie une question juive. Et cependant, c'est la partie d'Europe où ils sont en plus grand nombre qu'ailleurs,

puisqu'on n'en compte pas mois de 2,700,000.

En Russie, les israélites sont des sujets russes et jouissent des mêmes droits que les autres citoyens.

Les Gunzbourg, les Ephrussi, les Paliakoff, ont leur palais sur le quai Anglais ou le quai Impérial, à côté des palais du czar et des grands ducs, et il n'est jamais venu à l'idée de personne de trouver cela étonnant.

Les médecins, les avocats, les notables commerçants juifs, sont honorés et estimés, comme les Russes, et on n'établit entre eux aucune différence.

La haute société russe, la plus lettrée et la plus instruite d'Europe, n'a pas pris au sérieux les élucubrations enfiellées de l'auteur de : *La France Juive*. Il en est de même, dans les hautes sphères politiques, où l'on apprécie fort les qualités distinctives des fils d'Israël.

Tout le monde sait que le Juif est travailleur, sobre, intelligent, actif, et au lieu de le considérer comme un ennemi on le regarde plutôt comme un élément précieux de la prospérité et de la fortune publique.

Alexandre III, qui est sans contredit un des plus grands czars qui ait régné en Russie, a imprimé à son gouvernement les idées de justice, de progrès et de modération dont il est en Europe la glorieuse personnification.

C'est assez dire que les Juifs n'ont rien à redouter de ce souverain éclairé et libéral. Ils peuvent, sans crainte, contribuer pour leur part à la grandeur et à la puissance de leur patrie d'adoption.

Ils savent que le czar est également juste pour tous et qu'il n'entrera jamais dans des voies d'exceptions qui répugneraient à sa droiture et à son honnêteté.

Un fait, entre mille, suffira pour faire ressortir l'étonnante justice de ce souverain magnanime, à qui son peuple, devançant le jugement de l'histoire, a donné le surnom de : *Juste*.

Il y a quelque temps, Mme la baronne d'Osten Sacken se promenait à Riga avec son petit garçon, âgé de six ans. La famille d'Osten Sacken est une des premières de la noblesse baltique. Or, l'enfant

de la baronne, un gamin terrible, rencontra dans la rue la fille d'un bourgeois de Riga et, à la suite d'une querelle d'enfants, la battit. La fillette rendit les coups donnés, comme c'était son droit ; ce que voyant, la baronne s'approcha de la petite pour la frapper ; mais celle-ci met les jambes à son cou et détale prestement, poursuivie par la grande dame jusque dans la demeure de ses parents, où la baronne, donnant un libre cours à sa colère, frappa l'enfant et brisa tout autour d'elle.

Plainte fut portée contre Mme d'Osten ; le juge la condamna à quatre jours de prison. La baronne offrit de verser 10,000 roubles (40,000 francs) pour avoir sa grâce, mais l'Empereur refusa de l'accorder. « En Russie, dit le czar, la justice est la même pour les grands comme pour les petits! »

Il est évident qu'un souverain, pénétré à un si haut degré de cet esprit de justice, ne tolérera jamais les projets odieux des pillards cosmopolites, qui ne rêvent qu'extermination en masse des Juifs, dans l'unique but de s'emparer de leurs biens et de leur fortune.

Il peut encore moins tolérer les intrigues politiques de ceux qui cherchent à présenter à la France la Russie comme un pays absolument barbare, gouverné par un Empereur plus barbare encore.

Le patriotisme nous fait un devoir de protester contre ces insinuations perfides. Nous ne pouvons pas oublier qu'Alexandre III a toujours professé à l'égard de la France la plus vive sympathie. Du vivant de son père, il a encouru deux fois la disgrâce, à cause de sa haine bien caractérisée pour la Prusse.

En 1870, au début de la guerre, le jeune prince se prononça pour une alliance franco-russe; enfin, au Congrès de Berlin, il se montra hostile à M. de Bismark, ce qui est une nouvelle preuve de sa constante sollicitude pour les intérêts de notre pays.

Ces circonstances réunies font amplement justice des projets anti-politiques et anti-sociaux qui ont été prêtés au czar contre les Juifs, soit par les anarchistes, soit par ces politiciens cosmopolites qui ne

peuvent se consoler de l'alliance de la Russie avec la France. Alliance qui s'est affirmée hautement depuis la visite de la flotte française à Cronstadt.

Contrairement à tous les bruits mensongers qui ont été propagés, on sait pourquoi, nous affirmons que la situation sociale et politique des Israélites en Russie est comme partout ailleurs (1).

Un très grand nombre d'entre eux sont arrivés aux plus hautes situations, soit dans la carrière des armes, soit dans l'administration.

Je pourrais citer les noms de plusieurs généraux aide de camp de l'Empereur, d'origine sémitique. L'un d'eux, qui est général du génie et de génie, est devenu une des gloires militaires de la Russie.

On en trouve encore parmi les généraux-lieutenants et les gouverneurs-généraux de province et dans les ministères des départements les plus en vue.

Les Israélites, dans les rangs, sont des modèles

(1) Les mesures d'expulsion prises contre les juifs en Russie visent seulement ceux qui ne possèdent rien et qui peuvent être considérés comme vagabonds, ou partisans de complots ou d'émeutes.

de discipline. Ils accomplissent leurs devoirs avec une si scrupuleuse exactitude qu'ils acquièrent bientôt le respect et l'attachement de leurs supérieurs ou de leurs subordonnés.

En Allemagne, la situation des Israélites est tout aussi bonne. La campagne anti-sémite qui avait été entreprise sous le règne de Guillaume Ier avec le concours du trop fameux sectaire évangélique, le pasteur Stœcker, n'a pas eu de suites fâcheuses. En 1880, le pasteur Stœcker avait pris l'initiative d'un immense pétitionnement anti-sémitique, tendant à l'expulsion des Israélites étrangers.

L'émotion fut profonde dans le monde financier, et bon nombre d'esprits libéraux de l'aristocratie blâmèrent hautement cette croisade mal inspirée.

Le prince héritier, qui devait s'appeler quelques années plus tard Frédéric III, qualifia, en termes sévères, les prédications haineuses de ce fils de Luther.

Sous Guillaume Ier, le gouvernement, interpellé au Landtag sur l'accueil qu'il réservait à cette péti-

tion, eût la sagesse de se retrancher derrière l'article 12 de la Constitution de 1850, qui assure à tous les sujets de la monarchie prussienne leurs droits civils et politiques, quelle que soit leur religion.

Malgré oela, le fougueux Stœcker continua son agitation, mais sans pouvoir obtenir une sanction officielle. Lui et ses partisans s'en consolaient en songeant que lorsque Guillaume de Hohenzollern serait à son tour devenu Empereur et roi, ils pourraient plus facilement reprendre leur œuvre et faire triompher leurs projets liberticides.

Mais, ces sectaires comptaient sans l'esprit libéral qui anime Guillaume II, et dont ce souverain a déjà donné des preuves dans la question sociale qui intéresse l'Allemagne.

La disgrâce du pasteur Stœcker, l'ennemi juré des Israélites, a fait ressortir dans l'Empereur ce libéralisme intelligent qui, bien mieux que la force, consolide les trônes et affermit les Etats.

« Quinze ans! long espace dans une vie humaine », a dit Tacite, et dans ce laps de temps on

a vu s'opérer des changements qui souvent confondent la raison et montrent l'amère ironie des choses.

Il y a quinze ans, le pasteur Stœcker était au pinacle, et tout semblait présager qu'il sortirait victorieux d'un combat dont le semite était le prix. Il y a moins de dix ans, le prince héritier Guillaume était un fanatique du pasteur Stœcker et un familier du salon ultra-piétiste de la comtesse de Waldersée, mais le prince, devenu Empereur, frappe de disgrâce Stœcker; et le mouvement anti-sémitique provoqué par ce sectaire reçoit publiquement, et pour la première fois, le désaveu de l'empereur allemand!

En Allemagne, comme en France, comme ailleurs, les procédés anti-sémites sont les mêmes.

Le scandale et le mensonge sont les moyens dont il se sert pour fixer l'attention publique et parvenir. Ahlwardt, le *leader* des anti-sémites allemands dont il a été si souvent parlé, à propos de sa fameuse campagne contre Lœve et les industriels juifs, qu'il accusait d'avoir livré au gouvernement

des fusils sans valeur, a dû à cette imposture sa popularité de mauvais aloi et son entrée au Reichstag.

Sommé, en plein parlement, d'avoir à fournir les preuves de son accusation, il n'a pu présenter que des documents sans valeur, basés, comme toujours, sur des racontars, dont il n'a pas voulu prendre la responsabilité.

Cc sectaire a reçu le prix de son imposture.

Dans une manifestation imposante qui a eu lieu dernièrement au monument d'Arminius dans le Teutoburgerwald, avant l'ouverture du congrès antisémite, on a adopté à l'unanimité, moins sept voix, une proposition du docteur Konig, déclarant qu'Ahlward n'est plus membre du parti, puisqu'il décline toute responsabilité dans ses accusations et dans ses actes.

N'est-ce pas là la preuve de cette justice immanente des choses dont parlait Gambetta ?

D'après l'*Archivichio di Statitisca,* le chiffre total de la race juive disséminé dans les différentes parties du monde, serait actuellement de sept mil-

lions.

L'Europe ne compte pas moins de 5 millions 500,580 israélites, qui sont ainsi répartis dans les différents pays : La Russie, 2,700,000 ; l'Autriche-Hongrie, 1,500,000 ; l'Allemagne, 650,000 ; la Roumanie, 400,000 ; la Turquie, 100,000 ; la Hollande, 70,005 ; la France, 59,000 ; l'Angleterre, 70,000 ; l'Italie, 40,000 ; la Suisse, 7,000 ; l'Espagne, 6,000 ; la Grèce, 50,000 ; la Serbie, 4,000 ; la Belgique, 3.000 ; la Suède, 2,000 ; le Portugal, 1,000 ; l'Afrique en possède 300,000 dont 32,000 en Algérie et 60,000 en Tunisie. En Asie, les israélites sont au nombre d'environ 240,000, dont 150,000 dans la Turquie asiatique et l'Arabie.

La Chine n'en compte que 1,000.

En Amérique, 300,000 sont dans les Etats-Unis et 8,000 dans l'Amérique du Sud.

Les Juifs, comme on le voit, rayonnent dans le monde entier.

CHAPITRE VIII

SOMMAIRE

Appel au chauvinisme. Système habile mais déloyal. Les Juifs ennemis de la France. Le geai et le paon. Drumont plagiaire de l'Allemand Stœcker. Cause du succès initiale de la campagne anti-sémite. Le caractère français se prête à l'attaque. Fausse stratégie des anti-sémites. Déroute et faux patriotisme. Idée fixe. Caton l'Ancien et William Pitt. Rôle dissolvant des pseudo-moralistes et des Romanciers. Paul Bourget, Émile Zola. Roman social. La haine opposée à l'amour. Opinion de Gœthe. « Le Juif selon le Talmud » de Rohling.

Pour justifier sa haine injustifiable contre les Juifs, M. Drumont a inventé un système habile mais déloyal.

Il les a représentés comme étant des ennemis de la France, pour pouvoir, sans trop de crainte, les dénoncer comme un danger public.

Bon nombre de Français ont pris pour de l'argent comptant cette assertion erronée et ont su gré à M. Drumont d'avoir eu le courage de prendre une initiative qu'ils supposaient généreuse, mais qui n'était qu'intéressée.

En établissant les faits sur l'histoire de ces quinze dernières années, on s'apercevra tout de suite que M. Drumont n'a fait qu'accommoder à la sauce française les théories et les doctrines antisémites du fameux pasteur allemand Stœcker.

A l'instar du geai de la fable, il s'est paré des plumes du paon.

Cette métamorphose lui a été d'autant plus facile qu'on s'occupe généralement peu en France de ce qui se passe en Allemagne.

Il a pris à son compte, pour les exploiter, les passions que le pasteur Stœcker avait essayé de fomenter dans son pays, sans y réussir.

Le tempérament français se prêtant admirablement à l'opposition et à l'attaque, a favorisé singulièrement la campagne de M. Drumont.

On a cru à une nouveauté hardie, alors que ce n'était qu'une reproduction de ce qui s'était passé en Allemagne quelques années auparavant.

Les patriotes — et ils sont nombreux en France, quoi qu'en pense M. Drumont — furent émus des révélations fantaisistes de *La France Juive*. Mais, la réflexion, succédant à l'entraînement de la première heure, on se fit une idée plus exacte et plus nette de l'œuvre poursuivie par M. Drumont.

Et alors de toute cette électricité accumulée sur la tête des Juifs, dans un but facile à saisir, il s'est produit un choc en retour, qui a foudroyé l'auteur de la *Fin d'un monde*.

Aujourd'hui les allégations du pontife de l'antisémitisme ne soulèvent plus ni étonnements, ni colères; on en rit, et voilà tout. Il a beau affirmer, on ne le croit plus. Les démentis pleuvent sur lui, des camps les plus opposés, drus comme grêle.

Et soit qu'il raconte des faits en s'appuyant sur sa mémoire, qu'il reconnaît modestement comme étant : « *étonnamment sûre* », soit qu'il les écrive : « sur un petit calepin noir de six sous », il ne provoque plus qu'un immense éclat de rire.

Il faut convenir cependant qu'en s'appropriant le plan de bataille du pasteur Stœcker, M. Drumont avait fait preuve d'une rare habileté.

En réchauffant le patriotisme national aux dépens des Juifs, il s'était placé dans une excellente position stratégique, que notre chauvinisme naturel rendait meilleure encore.

Les attaques de M. Drumont eûssent porté plus sûrement si le désir d'arriver vite au but n'eût pas entièrement obscurci l'objectif qu'il visait.

M. Drumont a beau s'en défendre, la fortune exerce sur lui une action troublante.

S'il abhorre le Juif, ce n'est pas parce que le Juif constitue, comme il l'affirme, un danger national, mais c'est uniquement parce que le Juif est le détenteur de capitaux considérables.

Poussé par cet ardent patriotisme — dont il prétend avoir le monopole — il en est arrivé à désirer une guerre internationale pour mettre en pratique ses théories sociales et humanitaires.

Si bien, qu'il se demande, et qu'il demande, s'il ne conviendrait pas : « Au moment de la déclaration de guerre de mettre la main sur les princes d'Israël. » Il est superflu d'ajouter que ce serait pour s'emparer de leur argent.

L'histoire raconte que Caton l'Ancien terminait tous ses discours, quel qu'en fût le sujet, par ces mots : « Delenda est Carthago ! » Il faut détruire Carthage ! Le célèbre ministre anglais, William Pitt, également dominé par une idée fixe, concluait dans tous ses discours à la chute de l'empire français. M. Drumont procédant de la même manière, après des divagations variées et indéfinies sur tout et sur tous, conclut aussi à l'expropriation forcée

du capital Juif.

Mais, si cette perspective qu'il entrouvre, et dans laquelle il voit, sans trop y croire, le bonheur de tous, amuse d'abord et si l'on goûte quelque plaisir à partager ses illusions on finit ensuite par le prendre en pitié.

La question de religion n'a rien à voir dans cette haine insensée.

Que l'on soit catholique, protestant ou juif, par cela même qu'on est riche on devient un danger. Nous pourrions apporter une masse de preuves pour fortifier la vérité de notre assertion ; il nous suffira seulement de signaler les attaques inqualifiables, dirigées sans raison apparente, contre la haute personnalité de M. le duc de la Rochefoucauld-Doudeauville, catholique ardent, doublé d'un parfait gentilhomme.

Le motif de ces attaques se trouve dans la fortune colossale de M. Doudeauville.

Et cependant, on ne fit jamais meilleur usage de la fortune que dans cette illustre maison.

Le noble duc la consacre entièrement à de bonnes

œuvres.

La fortune de M. le duc de la Rochefoucauld est donc une tâche originelle aux yeux de ce faux ennemi du capital.

D'ailleurs, le but réel de M. Drumont, et il ne s'en cache pas, c'est de faire main-mise sur tous les capitaux. Tous les moyens pour opérer cette heureuse razzia lui paraissent légitimes.

Seulement, avec une habileté peu commune et pour ne point soulever les protestations de tout le monde, il a soin de ne désigner que les capitaux se trouvant dans les mains de certains Juifs.

Mais aujourd'hui que son plan est éventé, ses restrictions mentales ne trompent plus personne.

On comprend, en effet, que ce sophiste s'est imposé une tâche qui ne lui est pas naturelle.

Psychologiquement parlant M. Drumont est une âme en peine, un esprit malade. Il souffre et quand on souffre on fait souffrir les autres.

Cet état pathologique est la seule excuse de ses excès de plume.

Si la société actuelle ne vaut rien, à qui la faute ?

Sinon aux romanciers et aux moralistes qui ont dépravé la vérité et le sens moral en généralisant des cas spéciaux, en substituant l'exception à la règle, en attaquant les principes élémentaires et les seuls tutélaires de toute société !

De là, sans doute, ce dégoût de la vie sérieuse.

On lit les romanciers parce qu'ils amusent; on lit les œuvres des moralistes parce qu'elles sont immorales.

Mais que devient la pratique dans cette fantasmagorie morale? Alors entrent en scène des psychologues qui, comme Paul Bourget, tuent l'amour en l'analysant, ou les naturalistes qui, à l'instar d'Emile Zola, la réduisent à une sensation brutale.

Dans ces conditions, la vie ne se présentant à personne sous son aspect vrai, positif, sérieux, les gens les plus honnêtes la traitent comme un roman de mœurs, d'où l'idéal est banni.

Le naturalisme et l'idéalisme, la nuit et le jour, sont aussi anciens que le monde. Ils reflètent exactement les tendances des différents états d'âme des époques, où l'un des deux systèmes

prévaut sur l'autre.

Ce qui nous conduit à dire qu'il n'y a que deux littératures : l'une bonne et l'autre mauvaise. Le naturalisme, en ne mettant en scène que le côté bestial et vulgaire de la nature humaine, la rabaisse, à ses propres yeux, en dépravant le sens moral et détruit par la même le germe des sentiments nobles et élevés.

Quoi qu'on en dise, et quel que soit le talent des chefs du naturalisme, ils n'arriveront jamais à former une école d'enthousiastes, de patriotes et de héros.

L'idéalisme, au contraire, en élevant l'homme, au-dessus de la boue terrestre, le porte à agrandir indéfiniment les horizons de l'âme.

Le naturalisme, en tuant l'idéal et en assimilant l'homme à la bête, prépare le triomphe de l'inconscience et ouvre la porte, à deux battants, à toutes les décadences.

Or, de toutes les décadences, la décadence morale est la seule qui soit irrémédiable. Inutile d'appuyer ces faits sur l'histoire. Ils sont suffisamment

connus.

Quant à l'œuvre moraliste de M. Drumont, elle n'est pas autre chose qu'un roman social dont le principal élément est la haine, opposée à l'amour. Or, comme le dit Gœthe, avec un sens profondément juste, « quand je parlerais toutes les langues des hommes et le langage des anges mêmes, si je n'ai point l'amour, je ne suis qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante, et quand j'aurais le don de prophéties, que je pénétrerais tous les mystères et que j'aurais une parfaite science de toutes choses, quand j'aurais encore toute la foi possible, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point l'amour je ne suis rien, et quand j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres et quand j'aurais livré mon corps pour être brûlé, si je n'ai point l'amour, tout cela ne me sert de rien. »

Et c'est justement cet amour pur, grand et humain, source vivifiante de tout état social, qui fait absolument défaut à M. Drumont.

De là son isolement, son ennui et son dégoût des hommes et des choses. On se figure généralement

l'auteur de *La Dernière bataille* comme un observateur attentif, prêt à noter le plus petit détail, destiné à compléter son étude sociale, on lui accorde un talent, productif sous plus d'un rapport; mais on se le représente surtout comme un homme ayant souffert dans sa jeunesse, et dont le caractère aigri n'a pas pu se développer au soleil, en plein air, dans le commerce des jeunes hommes et des belles filles. Ainsi moulé par les circonstances, son cœur s'est fermé à cette vie sympathique, franche et rayonnante, qui constitue le véritable fond de la nature humaine.

Son esprit inquiet, angoissé et morose, a fini par évoquer autour de lui un monde dont il annonce la fin, en appelant à son aide un chaos de connaissances, un amas de faits-divers, un tas de sensations.

Connaissances, sans application salutaire; faits divers, inertes, où manque la chaleur vitale; sensations, qui ne mènent qu'au désespoir.

En étudiant la cause, comme dit Shakespeare, on arrive toujours à soulever un coin du voile

mystérieux qui cache les côtés obscurs et souvent inexplicables de l'âme humaine.

Si l'homme ne naît pas originellement mauvais, on a pu voir que l'influence des milieux, les circonstances, le genre d'éducation, entrent pour une large part dans l'évolution définitive du caractère et de l'espèce.

Ainsi, le sens vulgaire s'accommode à merveille d'une condition vulgaire. L'esprit bourgeois se complait dans la médiocrité, et une haute inspiration vient rarement l'agiter dans sa béate tranquillité.

Mais, il n'en est pas ainsi pour les natures élevées.

L'insuffisance de l'existence ne saurait les satisfaire; elles sentent l'imperfection et la difficulté du développement individuel et général, et elles en souffrent douloureusement.

Mais, cette souffrance, entretenue par l'amour du semblable, est la cuve où s'élabore l'espérance et le pressentiment d'un état social plus pur et meilleur. Ces âmes là ne désespèrent jamais de

l'humanité, car elles sont soutenues par l'amour qui pardonne et la bienfaisance qui rapproche et unit les cœurs.

Cet amour, tel que nous l'entendons, est ce qu'il y a de plus opposé à l'égoïsme.

Mais l'individualisme, qui veut partout régner en maître, ne peut ni l'accepter ni le comprendre. La personnalité éteint la vision exacte des choses et tue l'idéal.

Dans la haine vouée aux Juifs par M. Drumont il doit y avoir certainement un côté personnel, qu'il se gardera bien d'avouer, mais qui suffit à expliquer pourquoi lorsqu'il s'agit des fils d'Israël, il ne se contente pas de *faire,* il veut encore *parfaire*, comme on disait au temps de Charles IX.

De là, les lettres qu'il adresse, en forme d'encouragement, à de jeunes auteurs qui veulent entrer, à sa suite, dans la carrière anti-sémite espérant y trouver, comme lui, profit et gloire.

Malheureusement, leur patron a été si glouton, sa fringale juive si absorbante, qu'il ne leur a rien laissé à glaner, ni en fait d'argent, ni en

fait de renommée! Et il le sait si bien, qu'à tous ceux qui vont le voir, il a l'habitude de dire : « Avez-vous un peu d'indépendance matérielle? Êtes-vous résolu à renoncer à tout succès immédiat? Si le plumitif répond que oui, il le déclare digne d'entrer dans la phalange anti-sémite, « *dignus es intrare!* »

C'est ainsi qu'il a procédé avec M. Pontigny, le traducteur de : « *Le Juif selon le Talmud* » d'Auguste Rohling (1). Est-il besoin d'ajouter que l'œuvre grotesque de Rohling ne soutient pas la lecture, ce que son traducteur a si bien compris qu'il a cru devoir, pour donner le change, s'assurer d'une préface du chef de l'anti-sémitisme.

Nous doutons toutefois que cette préface ait fait vendre dix exemplaires de plus de la traduction de Rohling.

Le système de M. Drumont et de ses acolytes est connu et n'offre plus aucun intérêt. On est fatigué d'entendre répéter sans cesse : « Que le Juif s'élance

(1) A. Rohling est un père jésuite autrichien, c'est assez dire que son œuvre est celle d'un sectaire.

à la conquête des capitales; qu'il est boursier triomphant, le journaliste iufluent, qu'il est Eugène Meyer, Arthur Meyer, Jacques Meyer ». Ces accusations n'offrent plus aucun intérêt. M. Drumont devra trouver du nouveau, il a épuisé la matière et le sujet. Comme il aime l'argent il ne voudra pas mourir sans arrondir les 600,000 francs qu'il a gagnés en battant la grosse caisse sur le dos des Juifs, il lui faudra arriver au million. Aussi, nous ne serions pas étonné de le voir déserter avant peu le terrain désormais improductif des Coulisses juives pour se lancer dans la voie des Coulisses clèricalo-politiques.

Là encore les cancans, les faits divers, les scandales pourraient lui fournir une ample matière pour la réalisation de son rêve (1).

On sait aujourd'hui à n'en plus douter que chez M. Drumont son intérêt prime celui des autres.

La demonstration de ce fait n'est plus à faire.

(1) Nos prévisions se sont largement réalisées. « La Libre Parole » a été fondée dans ce but et on sait de quelle façon elle y a réussi.

CHAPITRE IX

SOMMAIRE

La femme juive et la femme aryenne. Parti pris de dénigrement. M. Drumont et les monopoles. Ouverture d'un compte moral. Nécessité de la critique et du libre examen. Education sociale mauvaise par l'interview. Empire tyrannique de la mode. Examen des griefs reprochés aux Israélites par les anti-sémites. Les deux morales. Leur patriotisme. On trouve des Israélites dans toutes les professions. La Franc-Maçonnerie n'est pas une institution juive mais protestante. Preuve historique.

Les histoires scandaleuses, les histoires de femme surtout, s'écoutent toujours avec attention et se lisent le plus souvent avec plaisir. On sait le parti qu'en a tiré M. Drumont et l'exploitation lucrative qui en est résulté.

Dans « *La Fin d'un Monde* », ce moraliste en partie double fait un éloge pompeux de la femme « poétisée, grandie, adorée » par la civilisation aryenne, tandis qu'il traîne dans la boue la femme juive.

Et cependant rien n'est plus facile que de prouver à cet étrange psychologue que les femmes juives ne le cèdent en rien, en héroïsme et en vertu, aux femmes aryennes.

Rachel, Judith, Esther, la prophètesse Débora et tant d'autres qu'il est superflu d'énumérer, sont des noms qui remplissent l'histoire et réveillent en nous les idées éternelles, de vérité, de beauté, de décence, de grâce, de ferveur, d'inspiration et de

patriotisme.

Qu'on ne s'y trompe pas, c'est dans cette simplicité naive, dans cette bonté touchante, dans cette grâce divine, qui fait le fond de l'idéal féminin juif, que se trouve l'élément essentiel qui servira plus ard au développement de la vierge chrétienne. Débora appelait Jeanne d'Arc.

Il semble que devant ce principe de douceur et de fòrce, de foi et de résignation, d'amour et d'enthousiasme, dont l'héroïne juive est le prototype, M. Drumont eût dû, pour un instant, oublier sa haine, ou tout au moins respecter la femme juive, en gardant le silence.

Mais telle est la force du parti-pris, qu'il sera obligé, à son insu, de soutenir et de propager des idées fausses.

On aura beau le prendre en flagrant délit d'erreur, comme l'a fait M. Marcel Deprez, on aura beau lui infliger un démenti public, comme l'a fait, il n'y a pas encore longtemps, M. Naquet, qu'il accusait de collaborer à une feuille

catholique : « *Le Rosier de Marie* », et plus récemment Mme la duchesse d'Uzès et M. de Mun, il n'en continuera pas moins a affirmer hautainement que tout ce qu'il dit est vrai.

De telle sorte qu'après avoir vigoureusement sabré les monopoles, il s'en adjugera un à lui-même : le monopole de la vérité !

« *Risum teneatis?* » Hé, sans doute ! il y a de quoi rire, devant cette prétention à l'infaillibilité !

Mais aussi elle irrite, comme l'arrogance irrite l'esprit libre qui respecte les droits de tous.

Et comme si ce monopole ne lui suffisait pas, il voudra en accaparer un autre : le monopole des droits. Le droit au mensonge, le droit à l'outrage, le droit au vol.

C'est ainsi qu'il déclare avoir entrepris à la ligue anti-sémitique : « Un travail qui n'a pas été tenté encore, mais qui aura un grand intérêt dans l'avenir. » Ce travail, qui aura un grand intérêt — intérêt de caisse, bien entendu — consiste à ouvrir un compte moral : « Sur les familles de grands seigneurs qui s'affichent le plus cyniquement avec

les Juis. » Puis il ajoute :

« Dans dix ans vous verrez que le tiers au moins de ces familles aura alimenté la chronique scandaleuse des journaux boulevardiers et les comptes-rendus des tribunaux, ce qu'on appelle « le drame parisien. »

La ruine, le suicide, la névrose, les auront décimés.

Cette ouverture — d'un compte moral — est tout simplement immorale. Ce n'est pas autre chose qu'une spéculation à terme sur l'honneur des familles, basée sur des faits hypothétiques : c'est une opération financière, déguisée sous un prétexte de psychologie sociale.

En se lançant dans cette voie aventureuse, M. Drumont pourrait se tromper. Les catholiques et les protestants n'auront pas la patience légendaire des Israélites, ni la résignation surhumaine des Juives et « La grande liste » « comme on dit chez les baronnes », est bien capable de lui réserver plus d'une surprise désagréable.

Dans ce monde où tout lasse, casse et passe, la

calomnie trouve aussi son terme; et il arrive un moment où il faut nécessairement payer la casse.

Est-ce à dire pour cela que nous blâmions le libre examen et la critique des faiblesses sociales? Bien au contraire. Mais si nous admettons une critique large et tolérante, nous la voulons rationnelle et sensée. Nous voulons qu'elle repose sur des faits et non sur des personnalités.

L'éducation sociale par le racontar et l'interview, qui nous vient d'Amérique, favorise plutôt qu'il ne modère les passions et les intérêts.

Au fond, quel est l'utilité sociale de ces entretiens avec tel ou tel personnage? Cela apprend-il à mieux juger les évènements, les hommes ou les choses?

Cela enseigne-t-il à devenir meilleur, à se perfectionner, à aimer un peu plus son semblable, à mieux connaître les gens en vue, avec qui on vit? Pas du tout?

L'interview répond à un besoin de curiosité maladive, pas autre chose. A cause de cela, il doit cultiver avec art la cause du mensonge; il doit

colorer de formes subtiles les passions et les préjugés, pour donner à l'erreur un certain tour à la mode. Or la mode exerce en France, sur l'opinion publique, un empire bien plus autocratique que celui du czar lui-même.

A l'instar du Phénix, elle renaît de ses cendres, dompte les plus rebelles, subjugue les plus forts, s'élève au-dessus des lois, des usages, des préjugés, adore le matin ce qu'elle a brûlé la veille, et jette l'ancre là où il lui plaît d'aborder.

L'interview est actuellement à la mode. Cette mode durera-t-elle longtemps? C'est à craindre, car elle s'adresse à la vanité, à la pose. Quoi qu'il en soit, l'interview ne sera jamais qu'un moyen fantaisiste, illusoire, d'établir une enquête ou de connaître la vérité.

Et cela est si vrai qu'il n'est pas nécessaire de connaître particulièrement les personnages interviewés, mais seulement leurs idées, leurs opinions et leurs intérêts, pour savoir d'avance leur réponse sur telle ou telle question.

L'à-peu près n'étant appuyé sur aucune preuve,

s'enflamme aisément. Pour chaque observation de critique sociale ou de psychologie, il y a une somme énorme d'orgueil qu'on peut définir en quelques mots : Je suis infaillible, voilà mon opinion ! Que vaut cette prétention ?

Rien, moins que rien. Et cependant, dans son enquête sociale, M. Drumont ne craint pas de se l'octroyer. La modestie ne gêne pas sa marche, et on n'est plus étonné de la hardiesse avec laquelle il blâme, condamne et tue, quiconque ne pense pas comme lui, sous prétexte qu'il a la science infuse ; il affirme superbement son infaillibilité.

Il appelle cela travailler au renouvellement social, et il est convaincu d'y avoir contribué, quand il aura constaté que les Juifs aiment la musique et les beaux-arts, qu'ils ont des préférences pour certaines industries et non pas pour d'autres, qu'ils construisent des chemins de fer, qu'ils élargissent nos ports, qu'ils créent des compagnies maritimes qui nous mettent en relations commerciales avec le monde entier, qu'ils creusent des canaux, qu'ils commanditent, dans tous les genres, de vastes en-

treprises et qu'ils ne font tout cela que dans un but de spéculation.

En quoi la constatation de tous ces faits, très réels, peut-elle porter obstacle au développement social?

N'est-ce pas tout le contraire qu'il faudrait dire? La spéculation féconde n'est-elle pas la base de la prospérité publique? N'est-ce pas elle qui enrichit une nation et la rend puissante?

Que ce soient des catholiques, des protestants ou des juifs qui spéculent, ils n'en sont pas moins français, et quand leurs opérations industrielles, commerciales ou financières réussissent elles profitent non seulement à ceux qui les font, mais encore au pays.

Ces vérités, sont à ce point élémentaires, que nous ne pensons pas qu'il soit utile de leur donner un plus long développement.

Nous avons fait justice du reproche adressé aux Juifs par les anti-sémites, de n'avoir pas de patrie. Cette assertion subtile est absolument erronée. Nous avons dit que le Juif, comme le catholique

et le protestant, est le citoyen du pays où il est né.

On a dit encore que les Juifs avaient deux morales : une pour les étrangers et une autre pour leurs corréligionnaires. Rien de plus faux que cette assertion dont la portée perfide se devine aisément et qui est en contradiction formelle avec le texte de la Bible : « Vous traiterez l'étranger en séjour parmi vous, comme un indigène au milieu de vous; vous l'aimerez comme vous-même, car vous avez été étranger dans la terre d'Egypte. » La fraternité humaine est un dogme du judaïsme.

Si le juif a maudit souvent l'étranger, n'en avait-il pas le droit ? A-t-on oublié qu'il y a à peine un siècle les juifs à l'entrée des villes payaient un droit comme le bétail ?

A cette heure, en Espagne et en Portugal il ne leur serait pas encore permis d'ouvrir publiquement une synagogue. Et l'on s'étonne ensuite que l'intolérance catholique ait amené l'intolérance juive, comme si une violence n'appelait pas une autre violence ?

Les Juifs qui ont été à travers les siècles, les apôtres de la liberté, de l'égalité et de la fraternité ont dû attendre, comme nous l'avons dit, jusqu'au 27 septembre 1791 avant de voir se lever l'aurore de leur affranchissement.

Quant aux israélites français ils ont élevé à la hauteur d'un culte les sentiments de patriotisme. Les Juifs des frontières de l'Est, établis en Alsace et en Lorraine se distinguent au premier rang, parmi les patriotes français. Toujours prêts à donner l'exemple du sacrifice on les verrait, si les circonstances l'exigeaient, offrir à la patrie leur vie et leur argent avec cet héroïsme de race dont on trouve dans l'histoire la preuve continuelle et éclatante.

L'homme qui croit en Dieu et professe sa religion, comme le fait le Juif, est toujours disposé à donner sa vie pour le triomphe de la justice et de la patrie. Il fait facilement à sa foi le sacrifice de son existence et des charmes du bien vivre.

Dans une bataille, dit Xénophon, ceux qui craigent le plus les dieux sont ceux qui craignent

le moins les hommes.

A ce titre, on peut dire que les Israélites sont des « Français de choix », comme le disait avec juste raison M. Emile Ferry, maire du IXe arrondissement, à l'occasion du mariage civil, à la mairie de la rue Drouot, de la fille du grand rabbin, l'éminent M. Zadoc Kahn.

Que reproche-t-on encore aux Israélites?

De n'avoir du goût que pour les métiers manuels, l'industrie, le commerce, le trafic, l'agiotage, le change, la banque ou les monopoles.

Le monopole, quoi qu'on puisse dire, est un privilège qui donne de bons résultats, dans les entreprises considérables, alors que de simples capitaux ne suffiraient pas à en assurer le bon fonctionnement.

On a accusé les Juifs d'être des monopoleurs, dans le but de supprimer, à leur profit, toute concurrence.

Cette accusation est sans portée, attendu que les catholiques sont libres, avec leurs capitaux, d'opposer leur monopole à celui des Juifs? Que fau-

drait-il pour cela? L'audace et l'initiative, qui manquent presque toujours aux catholiques.

Le juif, au contraire, n'hésite jamais. Bravement il se lance dans la bataille des intérêts. S'il y a des coups à recevoir il les supporte avec un stoïcisme admirable, de même que s'il y a des bénéfices il les empoche aussi bravement!

Il faut être anti-sémite ou naïf pour trouver ce procédé mauvais. Généralement quand on spécule, c'est en vue d'un bénéfice.

S'il se trouve un juif dans une entreprise quelconque, immédiatement tout le ban et l'arrière-ban des anti-sémites pousse des cris de paon et, comme Marlborough, part en guerre. Que l'entreprise soit utile et féconde, ils n'en ont cure. Une preuve entre mille.

On connaît les services aussi nombreux qu'importants rendus au commerce, à l'industrie, à l'armée, par la Compagnie des Paquebots Transatlantiques. Elle n'en a pas moins été attaquée par les anti-sémites, parce qu'un homme éminent, un juif, M. Eugène Péreire, se trouve à la tête du conseil

d'administration de cette grande entreprise. On le peint alors sous les traits d'un accapareur famélique à qui « *il faut l'Empire des mers, comme il a fallu aux Rothschild la royauté des finances du monde.* » Ces phrases ronflantes sonnent creux, car elles sont à côté de la vérité.

Pour être juste cependant, nous reconnaîtrons volontiers que les Juifs ont une tendance particulière pour les exploitations d'argent. C'est un fait connu, que l'hérédité pour certaines professions. Mais si on veut bien se rappeler ce que nous avons déjà dit, on en trouvera l'explication naturelle dans la proscription séculaire qui, depuis le commencement du moyen-âge, ne permettait pas d'autres ressources aux Juifs.

Personnellement nous avons connu des Juifs artistes, savants, officiers qui étaient d'un désintéressement admirable.

Zola a fort bien rendu ce contraste dans un de ses plus beaux romans, lorsqu'il nous peint deux frères israélites, dont l'un est un racheteur de créances véreuses et l'autre un rêveur d'idéal dé-

mocratique.

On se tromperait d'ailleurs si on croyait, en démolissant les Israélites, porter un coup mortel aux pratiques financières les plus détestables. Dans l'histoire du commerce au moyen-âge, on trouve à cet égard une constatation très probante. Philippe-le-Bel venait d'expulser les Juifs du royaume après les avoir dépouillés; un poète satirique du temps fit remarquer, avec à-propos, que rien n'était changé, car depuis que les chrétiens avaient remplacé les Juifs dans le trafic de l'usure, on en souffrait encore plus.

Gardons-nous de suivre les anti-sémites dans leur campagne anti-sociale. L'ennemi ce n'est pas un peuple qui nous donne des soldats, des écrivains, des travailleurs, des artistes, des savants, des poètes.

L'ennemi, ce n'est pas la race à laquelle l'humanité doit Spinoza, Meyerbeer, Henri Heine; l'ennemi c'est l'exploitation financière, aussi dangereuse dans la main des catholiques que dans celle des juifs.

L'esprit français, et c'est là son honneur, ne pactisera jamais avec ces tentatives d'un autre âge.

Comme nous l'avons établi, l'antisémitisme est un article d'importation étrangère ; la France de 89 le repousse.

Un rapide examen suffira pour se convaincre qu'on trouve des juifs dans toutes les professions sociales.

A la Chambre de commerce on remarque MM. Henri Fould et Hass ; au conseil supérieur du commerce M. Alexandre Léon ; au conseil supérieur de l'agriculture, MM. Ferdinand Dreyfus et Lyon-Cahen ; à l'administration des forêts, M. Gustave Sée ; à l'école centrale des arts et manufactures, M. Maurice Lévy ; au comité consultatif des arts et manufactures, MM. Mayer et Lan.

A l'Académie des inscriptions et belles lettres, MM. Derenbourg, Oppert, Michel, Bréal, H. Weill ; à l'Académie des sciences, MM. Halphen, Lévy Loëvy, Lippman ; à l'Académie des beaux-arts, M. le baron Alphonse de Rothschild ; à l'Académie

des sciences morales et politiques, M. Ad Franck; à l'Académie de médecine, MM. Georges Hayem, Emile Javal, Germain Sée, Marc Sée, J. Worms; au Collège de France, MM. Maurice Lévy, Franck, Jules Oppert, James Darmesteter, Bréal; à la Sorbonne, MM. Gabriel Lippman et Arsène Darmesteter; aux observatoires et au bureau des longitudes, MM. Loewy, Albert Lévy, Mannheim; à l'école normale supérieure, M. Weill; à l'école de droit, M. Lyon-Cahen; à la faculté des lettres, M. Franck; à la faculté des sciences, M. Lippman.

Dans les ponts-et-chaussées on trouve MM. Joseph Hirsch, Maurice Lévy, Théodore Lévy, Lax, Georges Bechmann, Raphaël Bischoffsheim, Léon Philippe, Edouard Lyon, Ferdinand Meyer, Maurice Moïse, Hinstin, Ernest Javal, Léopold Francfort, Léopold Marx, S. Lyon; parmi les ingénieurs des poudres et salpêtres, MM. J.-O. Braun, Samson, Dreyfus; parmi les ingénieurs des mines, MM. Michel Lévy, Auguste Lévy, Séligman-Lévy, Lan, Paul Worms de Romilly; parmi les ingénieurs des chemins de fer, MM. Ernest Mayer et Moyse à

l'Ouest, Emile et Henri Péreire au Midi et Salomon à l'Est ; parmi les ingénieurs du génie maritime, MM. Alphonse Hauser, Albert Wahl ; parmi les ingénieurs des télégraphes, M. Seligmann ; parmi les ingénieurs de la Compagnie du gaz, MM. Emile Brissac, Auguste Dreyfus, Saum ; parmi les ingénieurs civils, MM. Lucien Cahen, Strauss, Brandon, Ellissen, Pereyra, G. Salomon, etc. Dans le barreau de Paris on trouve MM. Léonce Lekmann. Gaston Mayer, avocats au conseil d'Etat et à la cour de Cassation. Narcisse Leven, Oulif, Sée, Masse, Emile Strauss, Fernand Worms, Georges Dreyfous. Parmi les notaires, M. Edmond Aron. Dans la magistrature, M. Bedarrides, à la cour de cassation ; M. Bloch à la cour d'appel ; M. Weill au tribunal de première instance ; MM. Essert Levy, Ad. Levylier, May, Alphonse Falco, au tribunal de Commerce.

Dans le monde des lettres : MM. Ludovic Halévy, Edmond Benjamin, Louis Bloch, Armand Schiller, Arthur Meyer, Camille Sée, Albert Millaud, Adrien Marx, Albert Wolff, Catulle Mendès, Georges

Michel, Oppert de Blowitz, Paul Strauss, Alexandre Weil, Henri Avenel, Paul Avenel, Edgard Hément, Salomon Reinach, etc. Parmi les auteurs dramatiques : MM. Adolphe d'Ennery, Abraham Dreyfus, Ernest Blum, Albin Valabrègue, etc. Au théâtre, MM. Emile Abraham, secrétaire général du Gymnase ; Léon Marx, directeur du théâtre de Cluny ; Louis Derenbourg, directeur des Menus-Plaisirs ; Emile Mendel, secrétaire général de l'Ambigu. Parmi les artistes, Mmes Rosine-Bloch, Amélie Hirsch, de l'Opéra ; Mme Zélie Hadamard, de la Comédie Française. MM. Worms et Berr, de la Comédie Française. Parmi les compositeurs de musique : MM. Albert Cahen d'Anvers, Jules Cahen, Samuel David, Jonas, André et Paul Wormser, Jules Erlanger, etc.

Parmi les architectes MM. Aldrophe, Emile Ulmann, Eugène Levy, Mayer.

Parmi les sculpteurs : MM. Emile Soldi, Emmanuel Hannaux, Z. Astruc.

Parmi les peintres, Mme Rosa Bonheur, MM. Emile Lévy, Jules Worms, Brandon, Jules Hirsch,

Alphonse Hirsch, Fribourg, Léonce Coblentz.

Parmi les médecins : MM. Strauss et Dreyfus-Brisac, médecins en chef de l'hôpital Tenon ; Georges Hayem, médecin en chef de l'hôpital Saint-Antoine ; Leven, médecin en chef de l'hôpital Rothschild ; Marc Sée, chirurgien à la maison municipale de santé ; Jules Worms, médecin en chef du chemin de fer du Nord, etc., etc.

Dans les chambres syndicales : MM. Haas, président du syndicat de la chapellerie ; Georges Lévy, président du syndicat de la photographie ; Alphonse Sriler, président de la chambre syndicale du caoutchouc ; Julien Hayem, président de la chambre syndicale de la chemiserie en gros pour hommes.

Dans la banque nous trouvons les noms des Rothschild, des Péreire, des de Hirsch, des Ephrussi, des Camondo, des Cahen d'Anvers qui sont entourés de l'estime géuérale.

MM. Calmann-Levy, Ollendorf, Félix Alcan, sont connus parmi les éditeurs.

Par cette nomenclature de noms un peu longue

mais incomplète on a pu juger que les accusations formulées par les anti-sémites contre les Juifs ne reposent sur aucun fondement sérieux.

Le grief qui leur est encore attribué, c'est de chercher, par tous les moyens, à se dérober au service militaire pour lequel ils éprouveraient une répulsion insurmontable.

Pour montrer combien encore cette accusation est hypothétique il n'y aurait qu'à consulter les annuaires de l'armée française et on y trouverait les noms du général Brisac, du général Lambert, du général Lévy-Alvarès, du général Sée, du général Salvador, du colonel Lyon, du colonel Fix, du colonel Hinstin, du commandant Nathan, du capitaine Heumann, capitaine instructeur à St-Cyr, des intendants militaires Seligmann et Lemant, et dans la marine le capitaine de frégate Hinstin et le lieutenant de vaisseau Emile Weyl.

Si on voulait pousser plus loin ces citations, on abuserait certainement de la patience du lecteur, sans ajouter une force nouvelle à une démonstration claire pour tous.

Mais avant de terminer l'examen des griefs formulés contre les Israélites, il nous reste à détruire une légende accréditée par M. Drumont et d'après laquelle la Franc-Maçonnerie serait une institution juive.

Or, il est bon d'établir que la Franc-Maçonnerie n'est qu'une macédoine des divers systèmes religieux de l'antiquité païenne. La plupart des symboles et des formules de cette association sont empruntés aux mystères théogoniques des Indiens, des Hébreux, des Syriens, des Grecs, des Romains et des Scandinaves.

Chez ces peuples, les temples où l'on était initié offraient, dans leur ensemble, l'image symbolique de l'univers, la lutte éternelle du bien et du mal, du jour et des ténèbres. Le plus souvent la voute des temples, étoilée comme le firmament, était soutenue par douze colonnes, figuraut les douze mois de l'année. Dans tous les mystères anciens, comme dans les initiations de la maçonnerie moderne, le cérémonial de la réception figure les révolutions des corps célestes et leur action bien-

faisante ou malfaisante sur la terre.

Mais ce qui a contribué le plus à établir la croyance que les Juifs étaient les fondateurs de la Franc-Maçonnerie, c'est assurément la légende d'Hiram.

Cet architecte tyrien qui dirigea les travaux de construction du temple de Salomon, une des sept merveilles du monde ancien, était parvenu à se faire comprendre et obéir par plus de trois cent mille ouvriers de nationalités différentes, à l'aide de certains signes. Mais cet Hiram, qui avait été envoyé à Salomon par le roi de Tyr, était un adorateur de Moloch, divinité sombre et cruelle, personnifiant l'esprit du mal, l'esprit des ténèbres et n'ayant, par conséquent, rien de commun avec les Israélites, adorateurs du vrai Dieu.

Il est certain qu'Hiram est le grand maître des francs-maçons, comme architecte idéal, mais la franc-maçonnerie, en tant qu'association politique et religieuse ne date que de 1717.

Elle fut établie par un Français résidant à Londres, où il professait la physique et les mathémati-

ques. Jean-Théophile Désaguliers, fondateur de la franc-maçonnerie, était le fils d'un pasteur protestant qui avait quitté la France après la révocation de l'Edit de Nantes.

Désaguliers nourrissait une haine profonde contre le catholicisme, et pour satisfaire sa soif de vengeance, il conçut le plan d'une religion occulte où la révolte, la persécution, le déisme et l'athéisme s'uniraient ensemble pour pulvériser le trône et l'autel.

Dans ce but, Désaguliers s'affilia d'abord à la société secrète des Rossi-Crucians, dont l'origine remonte au célèbre déiste Fauste Socin.

C'est à cette époque qu'il se rencontra avec le célèbre Jacques Anderson, Georges Payne, King, Calvert, Lumdem, Madden et Elliot, tous protestants.

Les protestants sont donc les véritables fondateurs de la franc-maçonnerie.

Dès le début, les fondateurs, pour n'éveiller aucun soupçon, eurent soin de faire croire à une association philanthropique de secours mutuels.

Aujourd'hui, le but poursuivi par la franc-maçonnerie est connu de tous ; ce que nous voulions démontrer, c'est que les juifs ne sont pas les fondateurs de cette institution, comme l'a prétendu M. Drumont.

CHAPITRE X



SOMMAIRE



Origine de certaines fortunes d'après Bourdaloue. Historique de la fortune des Rothschild, établie sur l'honnêteté et le travail. Les Rothschild bienfaiteurs de l'humanité. Le dispensaire de la rue Delbet et Mme Furtado Heine. Les Israélites bienfaisants. M. le baron de Hirch. Mirès et Lamartine. Le cardinal Mannig et les Israélites de Londres. Origine identique du Judaïsme et du Christianisme. Conclusion.

Bourdaloue, qui n'est certes pas un prédicateur de guerre sociale, s'arrête, anxieux, devant la constitution de certaines propriétés et dit : « Il y a à l'origine des grandes fortunes, des choses qui font trembler ! »

Nous reconnaissons volontiers, avec Bourdaloue et M. Drumont, que l'origine de certaines fortunes est impure. Qu'on pourrait la trouver dans la spoliation et le vol, la piraterie et le crime. Celles-là sont des fortunes maudites, et, comme dit le poète latin, un troisième héritier n'en jouit jamais.

Mais au contraire. les fortunes acquises par le travail, l'honnêteté, l'intelligence, sont dignes de tous les respects, et la prospérité croissante de ces fortunes est la marque infaillible de la pureté de leur origine.

D'après M. Drumont, toutes les fortunes israélites,

et en première ligne celle de MM. de Rothschild, paraissent avoir cette origine, dont parle Bourdaloue, et qui fait trembler.

Pour bien établir la fausseté de ces assertions, il suffit de faire l'historique de la fortune de ces puissants financiers.

Les troupes de la Convention avaient franchi le Rhin et, vers la fin septembre de 1793, le Landgrave de Hesse-Cassel, voyant flotter le drapeau de la Révolution sur la limite de ses Etats jugea prudent de s'expatrier en attendant des temps meilleurs. Mais il voulut d'abord mettre en sûreté sa fortune personnelle, s'élevant à une dizaine de millions. Il se rendit donc à Francfort, la vieille cité impériale, et alla directement frapper à la porte d'un banquier juif appelé Meyer Rothschild, avec qui il était en correspondance d'affaires et dont il estimait grandement le mérite comme archéologué et numismate.

— Meyer, dit le Landgrave, en lui remettant son trésor, je sais combien tu es honnête et consciencieux. Voilà tout ce que je possède, je t'en confie

le dépôt, tu me le rendras lorsque la paix sera rétablie.

Une telle confiance m'honore, répondit Meyer Rothschild, mais Votre Altesse a-t-elle réfléchi que l'armée républicaine sera dans nos murs, peut-être dans trois jours?

— Le crois-tu, Meyer?

— Au train dont marchent ces enragés, c'est probable, c'est même certain, et alors Votre Altesse doit comprendre que cet argent ne serait pas en sûreté chez moi. La guerre traîne toujours avec elle le pillage et la ruine...

— Eh bien! à la garde de Dieu! Le cas échéant, je ne te demande pas de reçu.

Meyer Rothschild insista pour donner un reçu à Son Altesse; mais le prince ne lui en laissa pas le temps, il partit en lui laissant son trésor.

Ce que Meyer Rothschild avait prévu arriva. Les troupes françaises entrèrent à Francfort et le banquier juif fut pillé au nom de la liberté des peuples. Sa ruine fut complète. Quand les vainqueurs eurent évacué Francfort, Meyer Rothschild

rouvrit sa maison de banque. Ses affaires prospérèrent si bien qu'il devint en peu de temps beaucoup plus riche qu'avant, si bien qu'en 1802 sa maison de banque était regardée comme la plus solide d'Allemagne.

Les princes de la Confédération ayant obtenu la permission de rentrer dans leurs États, le Landgrave de Hesse Cassel en profita pour passer à Francfort, sans avoir le moindre espoir de rentrer en possession de sa fortune, car il avait appris par les gazettes le pillage et la ruine de la banque Meyer Rothschild, lors de l'invasion républicaine ; mais il voulait l'assurer qu'il n'avait rien perdu de son estime et de sa confiance.

— Bonjour, Meyer, bonjour, dit le Landgrave, en tendant les mains au banquier. Enfin nous avons la paix ! Mais elle nous coûte cher ! Tu vois devant toi un prince aussi pauvre que Job !

— Vous, pauvre, monseigneur !

— Eh ! sans doute, puisque les vainqueurs ont volé mes écus et les tiens.

— Si cela ne te gêne pas trop, je te prierais de

me faire une petite avance sur l'indemnité qui m'attend à Cassel.

— Monseigneur, il est inutile de recourir à l'emprunt. J'ai conservé intact le dépôt que vous m'aviez confié.

— Hein? ai-je bien entendu, s'écria le prince? Tu n'as donc pas été pillé?

— Pardonnez-moi, ma banque a été mise au pillage, mais je n'ai eu garde d'irriter les vainqueurs par ma résistance. J'ai pu éviter ainsi une perquisition plus complète. La cave où j'avais caché votre or et vos diamants n'a pas été fouillée.

— Comment? Mais... est-ce possible... il se pourrait?

— Oui, ma résignation a été une ruse qui a sauvé votre trésor.

— Ciel! murmura le prince, saisi par l'admiration et la surprise.

— Depuis neuf ans, Monseigneur, pour me dédommager de la perte de ma fortune, je me suis permis de faire valoir la vôtre. Toutes mes opérations de banque ont été heureuses, et à présent je

puis, sans me gêner, vous rendre la somme entière avec les intérêts au cinq pour cent.

Le prince, en écoutant ce récit, était ému jusqu'aux larmes.

— Ami Meyer, lui dit-il, tu es le plus honnête juif que je connaisse. Garde mon argent, continue à le faire valoir, perds-le même si bon te semble. D'ici à vingt ans je n'en veux pas de reçu, et je m'engage à n'en toucher que le deux pour cent.

Meyer Rothschild est le fondateur de la pentarchie financière qui domine dans cinq capitales d'Europe. Ses cinq fils continuèrent ses glorieuses traditions.

En 1814, aux conférences de Vienne, l'Electeur raconta aux souverains l'anecdote du pillage et le trait de probité du juif Meyer Rothschild. Aussitôt la maison de Francfort eût la clientèle de la Sainte-Alliance.

Elle fut chargée de tous les emprunts contractés à cette époque par les Empereurs de Russie et d'Autriche, par les rois de Prusse et d'Angleterre, de Danemark, de Naples et de Sardaigne Dans

cette vaste opération financière, les cinq Rothschild eurent chacun leur part.

On voit, par le récit absolument authentique que nous venons de faire, qu'il existe peu de fortunes qui pourraient se réclamer d'une origine plus honorable et plus pure.

Celle-là ne s'est pas établie sur la spoliation et le vol, ni sur aucun de ces moyens inavouables que la conscience réprouve. Elle n'a pas eu pour point de départ le mensonge et le scandale, et il est impossible de lui appliquer ce proverbe, qui dit que : « L'argent des sots est le patrimoine des gens d'esprit. »

Mais on pourrait l'adresser, avec juste raison, à certaines fortunes rapides de certains financiers de notre temps.

Quelques moralistes qui ont la prétention de réformer les travers de notre époque ont donné aussi en plein dans le courant.

Le désir outré d'arriver promptement à la fortune est le corollaire obligé d'une civilisation parvenue à son apogée.

Le superflu étant devenu le nécessaire, on le prendra s'il le faut dans le coffre fort du voisin.

M. Drumont est mal venu lorsqu'il traite de haut la question d'honneur et la pureté d'origine « de certaines fortunes. »

Il faudrait être bien naïf et absolument gaga pour prendre comme mot d'Evangile les assertions de parti-pris des antisémites à cet égard. Quant à nous, il nous a été donné de constater, avec satisfaction, et dans de nombreuses circonstances, que les théories subversives de l'auteur de *La Fin d'un Monde* qui, pendant un certain temps, avaient fortement passionné l'opinion publique, ne provoquent plus aujourd'hui que le rire ou le dédain. L'exagération des doctrines antisémites a été la cause de cet heureux résultat.

On a voulu connaître ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans les accusations odieuses lancées contre la source des fortunes israélites, et après un examen sérieux et une enquête approfondie, on en est arrivé à cette conclusion : que les fortunes israélites ont généralemont pour base le travail opiniâtre

et l'honnêteté.

Il y a dans toutes les religions et dans tous les partis des honnêtes gens et des fripons. Mais ces exceptions ne prouvent rien.

En attaquant avec la dernière violence MM. de Rothschild, parce qu'ils sont l'expression la plus haute et la plus honorable du capital, M. Drumont a prouvé, une fois de plus, que l'esprit de parti étouffait en lui l'esprit de justice et de vérité.

En effet, ceux qui ont lu les œuvres de ce moraliste ont pu remarquer, sans peine, la disposition spéciale qui le préoccupe. Disposition toujours frondeuse, toujours ironique, toujours malveillante, toujours sur l'éveil, le portant à épier la plus légère occasion d'outrager MM. de Rothschild. Nous en avons déterminé la cause. Elle réside dans sa haine contre le capital... des autres.

Mais en dehors de cette cause, il y en a une autre, peut-être encore plus grande et qui a sa source dans la charité, sans bornes, des Rothschild.

Cette vertu, qui est le plus bel apanage des

Rothschild, M. Drumont la conteste.

Il affirme, en effet, que « Le canon tonne » toutes les fois que les Rothschild donnent quelque chose. »

Or, si les faits sont plus éloquents que les paroles, il suffira, pour la démonstration de la vérité, d'en établir quelques-uns pour faire ample justice de ces allégations haineuses.

Si la fortune des Rothschild est grande, le bien qu'ils font est encore plus grand.

Plus de vingt mille familles mourraient à Paris de misère et de faim sans l'appui généreux des Rothschild. Ces faits sont de notoriété publique.

En dehors de cette charité privée, d'autant plus admirable qu'elle exige que la main gauche ignore ce que donne la main droite, les Rothschild ont organisé une administration d'assistance publique où les pauvres de tous les cultes sont indistinctement secourus.

N'est-ce pas là l'idéal de la véritable charité ?

Devant ces faits, connus de tout le monde, que valent les négations de M. Drumont?

Il y a plus encore, il existe chez ces banquiers un bureau spécial, pourvu d'un nombreux personnel, chargé d'examiner les demandes sans nombre qui affluent du matin au soir et d'y donner suite.

Les infortunes reconnues sont immédiatement soulagées par de prompts secours.

Les pauvres gens qui n'ont pas les moyens de payer leur loyer et qui, de ce fait, se trouvent sous le coup d'une expulsion reçoivent les fonds nécessaires pour s'acquitter.

Indépendamment de cela, les Rothschild ont fondé une œuvre très considérable des loyers au profit de l'Assistance publique officielle.

Ils ont créé plusieurs bourses à l'Ecole commerciale.

Ils ont doté d'une fondation importante la caisse des Ecoles de leur arrondissement (le neuvième).

Une calamité vient-elle à éclater, un besoin se fait-il sentir, une souscription publique est-elle ouverte ?

Les Rothschild y répondent aussitôt par des cen-

taines de mille francs à la fois.

On connaît la fondation récente en faveur des pupilles de la marine par M. le baron Arthur de Rothschild.

Et cette charité, dont on ne trouverait pas d'exemple dans le monde, s'étend à tout et prévoit tout, et cela sans distinction de religion ni de parti.

Et cependant il y a dans le monde, des personnages aussi riches que les Rothschild, et on n'a jamais entendu dire que les Goult, les Vanderbilt, les Morgan, les Mackay se soient signalés à la reconnaissance du genre humain par leurs bienfaits.

Tandis que tout le monde sait que la charité est particulière à tous les membres de cette illustre maison.

Tous les Rothschild ont chez eux un service de charité organisé comme un bureau de bienfaisance : chez la baronne Salomon de Rothschild, rue Berryer ; chez la baronne Nathaniel au faubourg Saint-Honoré ; chez la baronne Alphonse, rue

Saint-Florentin ; chez la baronne Gustave, avenue de Marigny ; chez la baronne Edmond, au faubourg Saint-Honoré ; chez la baronne Adolphe rue de Monceau.

Tout le monde connaît ou a entendu parler de l'hôpital de Rothschild ; construit en 1852, sur un terrai de 1,300 mètres de superficie, fondation dûe à la munificence vraiment royale de feu le baron James, chef de la branche française des Rothschild.

Cet hôpital contient 112 lits. Pour y être admis il suffit d'être malade, ce qui n'a pas lieu pour les hospices appartenant à l'Assistance publique, où il est nécessaire pour y entrer de remplir une foule de formalités, pendant lesquelles le malade a largement le temps de mourir.

Pour les malades admis à l'hôpital de Rothschild, il peut se présenter deux cas qui ont été prévus.

Si le malade meurt, tous les frais de sépulture sont payés par la caisse israélite, alors même que le défunt appartiendrait au culte catholique.

Si le malade guérit, il reçoit à sa sortie un secours variant de 20 francs à 100 francs. 12,000 francs de rente ont été attribués à ces secours spéciaux.

Cette généreuse fondation a été faite par M. le baron Gustave de Rothschild, qu'on trouve toujours au premier rang quand il s'agit de faire le bien.

Pour les malades qui ont séjourné moins de deux semaines à l'hôpital, ils reçoivent à leur sortie un secours de 5 à 10 francs sur la « petite caisse de secours » fondée par la baronne Betty de Rothschild.

Là ne s'arrête pas encore la bienfaisance extraordinaire de ces grands philanthropes.

Il arrive souvent que les malades admis à l'hôpital de Rothschild sont des soutiens de famille Privées de leur appui naturel, ces familles seraient bientôt plongées dans les horreurs de la misère et de la faim, mais la charité délicate et prévoyante des Rothschild vient en aide à tous ces malheureux jusqu'au rétablissement complet du père de famille.

N'est-ce pas avec des faits de ce genre qu'on pourrait écrire l'histoire de le charité et du dévouement ?

Un service de consultations a été organisé à l'hôpital de Rothschild. Consultations et remèdes sont entièrement gratuits.

Auprès de l'hôpital, fondé par le baron James, se trouve l'hospice des incurables, fondé par sa veuve en 1877.

Cet hospice comprend 70 lits pour hommes ou pour femmes.

La baronne James a payé tous les frais de construction, d'installation et a de plus assuré une rente de 800 francs pour chaque lit.

Un autre annexe a été ajouté à l'hôpital de Rothschild sous le nom de « Maison de retraite pour les vieillards. »

Voici ce qu'en dit M. Maxime du Camp dans son ouvrage : « *Paris Bienfaisant.* » « Cette maison de retraite, où les vieillards reçoivent l'hospitalité définitive, est le modèle du genre. Dans toutes les œuvres analogues, — municipales, laïques, reli-

gieuses, — je ne vois rien qui lui soit comparable. Elle est exceptionnelle. Elle est le produit d'une minorité riche qui a voulu affirmer son amour du bien. »

Nous avons déjà dit et prouvé que la charité est d'essence Israélite, et, c'est sous les traits de Mme la baronne Nathaniel de Rothschild, qu'elle apparait aux deshérités de ce monde, sous la forme de l'ange de la Bienfaisance.

Cette noble femme a consacré sa vie entière au soulagement de l'infortune et de la douleur.

Providence des artistes et des malheureux, sa charité pour tous est inépuisable.

Nous l'admirons surtout dans le domaine de la charité anonyme, la plus méritoire de toutes aux yeux de Dieu ; car c'est là, la vraie ; celle qui ne recherche point les vaines satisfactions de l'ostentation par l'éclat d'une bruyante et éphémère publicité.

Il serait bien difficile à ce bon M. Drumont de dire le contraire. Innombrables seraient ceux qui, secourus par Mme la baronne Nathaniel, se léve-

raient pour nous donner raison.

Cet amour du bien se retrouve également chez tous les israélites qui suivent leur religion, et il y en a bien peu qui y manquent.

On sait que la loi hébraïque oblige les Juifs à donner la dixième partie de ce qu'ils gagnent; or, ceux qui ne pratiquent pas la dîme sont de mauvais Juifs.

Ce mouvement de charité admirable et digne de tous les éloges se trouve donc chez les autres israélites.

Mais, on comprendra que nous ne puissions pas entrer dans le détail de toutes les œuvres humanitaires créées par les Juifs. Un volume ne suffirait pas à cette tâche, et il serait intéressant de l'écrire.

Mais, nous devons nous borner à esquisser seulement quelques traits des physionomies les plus marquantes de la charité israélite en nous arrêtant spécialement sur celles qui ont été peintes par M. Drumont sous des couleurs particulièrement odieuses et mensongères.

A ce titre, nous devons surtout mentionner Mme Furtado Heine.

A en croire l'auteur de *La Fin d'un Monde* : « Les Heine, ne se servent de leurs millions que pour en acquérir d'autres, agiotant sans cesse ils troublent perpétuellement le pays par des coups de bourse. »

En lisant une accusation aussi nettement formulée, plus d'un lecteur aura évoqué ses souvenirs pour se rappeler l'époque où le pays a été troublé par les coups de Bourse des Heine. Comme M. Drumont affirme que ce trouble est perpétuel, il devrait durer encore ; mais on a beau chercher on n'en trouve trace nulle part.

En revanche, on trouvera la preuve de cette admirable charité dans les œuvres nombreuses de bienfaisance de Mme Furtado Heine.

Si c'est par ce moyen que le pays a été troublé, nous souhaitons pour les malheureux que ce trouble se perpétue longtemps encore.

M. Drumont devrait comprendre que le monde en a assez de toutes ces haines, de toutes ces

accusations sans fondement ?

Il devrait comprendre que la Société actuelle donnerait avec plaisir cent maréchaux de Moltke pour un Vincent-de-Paul et plusieurs Drumont pour une Furtado Heine ?

Qu'on aille visiter le dispensaire de la rue Delbet destiné aux pauvres enfants malades inauguré le 12 Août 1884 et qui a coûté plus de six millions à Mme Furtado Heine et après cette visite on sera convaincu que la profondeur du parti-pris, où peut descendre un sectaire, n'a pas de limites.

Ce dispensaire, dont l'installation est somptueuse, éveille dans l'âme attendrie un double sentiment, le sentiment d'une charité immense, unie à un sentiment de pitié ineffable. Quoi de plus touchant, en effet, que la situation de tous ces pauvres enfants souffreteux, malades, abandonnés, faute de soins et de ressources, qui trouvent en entrant dans cet asile tutélaire le bien être, les soins et la santé ?

Il y a dans la pensée de cette fondation une compréhension si humaine et si délicate; une solli-

citude si tendre pour les souffrances des petits et des faibles, qu'elle ne pouvait éclore que dans un cœur de femme.

A ce point de vue Mme Furtado Heine continue les glorieuses traditions des anges d'Israël.

MM. de Rothschild et Mme Furtado Heine ne sont pas les seuls israélites riches qui se recommandent à la reconnaissance publique par leur admirable charité. Ils sont très nombreux au contraire les Juifs qui se signalent par leur bienfaisance.

Nous pouvons citer l'Ecole de travail pour les jeunes filles juives, boulevard Bourdon, fondée par M. Louis et Mme Amélie Bischoffsheim, œuvre développée par la fille des fondateurs, Mme Jules Beer.

L'Orphelinat de Louveciennes, fondé par M. et Mme Jules Beer.

L'Orphelinat de Seine-et-Marne, fondé par M. Isaac Péreire.

L'Institution des sourds-muets, fondée par la famille Péreire.

L'Œuvre des logements d'ouvriers à bon marché, fondée par la famille Heine.

Le Refuge pour l'enfance, fondé par Mme Coralie Cahen, qui incarne en elle le double sentiment de bienfaisance et de patriotisme.

Comme nous l'avons déjà dit, les Juifs ne laissent jamais échapper aucune occasion de manifester leur patriotisme. Ce patriotisme ardent éclatera souvent sous des formes délicates qui en augmenteront l'énergie. C'est ainsi qu'en 1889, on a pu lire dans les journaux cette nouvelle :

« Dans une vente artistique qui a eu lieu récemment, une statue équestre de Jeanne d'Arc, en bronze, avait été achetée 15,000 francs ; le Musée de Cluny convoitait cette curieuse épave, malheureusement, les crédits étaient épuisés, et le directeur avait dû, avec regret, se retirer de la lutte. La Jeanne d'Arc fut adjugée à M. Donaldson, de Londres, au grand désespoir de tous les amateurs de nos reliques nationales. Nous apprenons que M. le baron Alphonse de Rothschild s'est empressé de racheter la Jeanne d'Arc et l'a gracieusement

offerte au Musée de Cluny. »

Ce trait, dans sa modeste simplicité, en dit plus long sur le patriotisme et le tact exquis de M. le baron Alphonse de Rothschild que ne pourraient le faire les plus longs et les plus pompeux commentaires.

Le centenaire de Lamartine a fourni récemment à M. Fulbert Dumonteil, le charmant chroniqueur de *La France*, l'occasion de mettre en relief la générosité légendaire des Israélites.

La gène du grand poète était parfois horrible, et Mme de Lamartine s'ingéniait à lui en cacher la torture quotidienne. Un jour, raconte le chroniqueur, un écrivain de ses amis a besoin de cinq cents francs et se risque à les demander à l'auteur de *La Chûte d'un Ange*, qui, se trouvant à table, l'invita à partager son déjeuner frugal.

— Vous entendez Madame de Lemartine : voici notre ami X... qui désire cinq cents francs. Vous voudrez bien les lui remettre.

—Impossible, mon pauvre ami, je viens de faire ma caisse; après les paiements de ces derniers

jours, il ne me reste plus que 45 francs.

L'ami s'excuse, et Lamartine, fronçant les sourcils, devient songeur, Se tournant ensuite vers l'ami :

— Une idée! Hier, j'ai fait la connaissance d'un homme extraordinairement intelligent et bon ; il m'admire, il m'aime ; pour lui, je suis le premier poète du siècle.

Cet homme, c'est Mirès! Je vais lui demander 2,000 francs. Qu'en pensez-vous?

— Mirès sera heureux de vous les offrir.

Au même instant un créancier se présente, que Lamartine congédie avec de bonnes et sincères promesses.

Puis il écrit à Mirès; mais ce n'est plus 2,000 francs francs qu'il demande, c'est 4,000!

On sonne à la porte du châlet : deux fournisseurs que l'on remet au lendemain. Vient ensuite le facteur, avec une lettre réclamant, en termes aussi fermes que courtois, un remboursement des plus pressés.

Lamartine déchire sa lettre à Mirès et en écrit

une autre : 6,000 francs ! Mais bientôt il se ravise, reprend la plume, adresse au célèbre banquier une digne et magnifique lettre où il sollicite un service de 10,000 francs, la lit à l'ami stupéfait, autant que charmé, et l'envoie.

Quelques heures après, le domestique de Lamartine rapportait les 10,000 francs demandés à Mirès et l'ami touchait ses 500 francs.

Si on réunissait les traits de générosité des Israélites, on pourrait écrire une morale en action des plus intéressantes. Il nous reste encore à faire connaître M. le baron de Hirsch, qui résume en lui toutes les bienfaisances et toutes les gloires d'Israël.

M. le baron de Hirsch est le plus grand philanthrope des temps anciens et des temps modernes. On chercherait vainement dans l'histoire un souverain, empereur ou roi, qui ait fait pour son peuple ce que M. le baron de Hirsch a fait pour le sien.

Les agissements incessants des anti-sémites auprès du czar n'ont pas tardé à porter leurs fruits.

A force de dire et de redire à l'Empereur que les Juifs étaient l'âme de tous les complots révolutionnaires et que les nihilistes se recrutaient surtout parmi les israélites, ce souverain, dont on ne peut nier l'esprit juste et droit, s'est laissé circonvenir au point d'ordonner l'expulsion en masse de tous les juifs non possédants.

Ces mesures exceptionnelles en plein XIX[e] siècle contre un peuple martyr ont quelque chose de choquant pour la civilisation, le progrès humanitaire et la liberté.

En portant cette appréciation sur un acte politique, qui nous reporte aux ténèbres du moyen-âge, il ne sera pas possible de nous accuser de partialité.

Nous avons, en effet, célébré la Russie et ses czars dans notre épopée nationale russe *Néliska*.

Donc, si cette mesure a satisfait la fureur et la haine des anti-sémistes; par contre, elle a attristé tous les amis du Czar, de la Russie et de la liberté.

Mais, au milieu des malheurs et des calamités,

qui fondaient, comme une nuit d'orage, sur son peuple, un homme s'est trouvé, dont les sentiments humains ont grandi en proportion de la catastrophe. Cet homme à offert à l'univers surpris de tant de générosité, un exemple qui doit être gravé en caractères d'or dans les annales des bienfaiteurs de l'humanité.

M. le baron de Hirsch, dès qu'il eût appris que l'expulsion des juifs pauvres de Russie était résolue, s'empressa de mettre à la disposition du comité chargé d'assurer l'expatriation de ses coreligionnaires, une somme de soixante quinze millions de francs.

Là, ne se borna pas l'intervention bienfaisante de M. le baron de Hirsch et immédiatement il entrait en négociations avec le grand-vizir dans le but de faire autoriser les juifs expulsés de Russie à à venir s'établir en Turquie.

A cet effet, il avait proposé de louer de grandes étendues de terrain en Asie-Mineure, sur le parcours des chemins de fer construits ou à construire, moyennant le prix, pour la location

annuelle, de huit à dix millions avec un bail très prolongé.

En même temps, M. le baron de Hirsch, laissait la faculté au gouvernement Ottoman de capitaliser le revenu ce qui lui procurerait plus de 100 millions de francs que la Porte aurait l'intention d'affecter aux armements militaires.

Il y a plus encore, M. le baron de Hirsch, donnait l'ordre à ses agents de la République Argentine d'acheter de nouveaux terrains jusqu'à concurrence de deux millions de livres sterling, ou cinquante millions de francs.

Ces terres sont destinées à recevoir les colonies juives, formées par les émigrants russes, expatriés aux frais de M. le baron Hirsch. Dans ces circonstances douloureuses M. de Hirsch a été le Messie d'Israël.

L'éloge le plus pompeux pâlirait devant la grandeur de tels actes. La vie de M. le baron de Hirsch peut donc s'écrire en deux mots : Patriotisme et bienfaisance.

Cet examen rapide et forcément incomplet de la

bienfaisance particulière aux Juifs, suffira néanmoins pour bien établir : que nul n'est plus étranger aux idées d'impartialité, de justice et de charité que M. Drumont.

Pour peu qu'on y réfléchisse, cette disposition est naturelle.

En effet, ce moraliste personnifie le catholicisme étroit, intolérant, fanatique du moyen-âge.

Apôtre de l'antisémitisme en France, il a créé organisé et dirigé le parti socialiste-chrétien, à l'instar du pasteur Stœcker en Allemagne. Or, jusqu'à présent, si l'on en juge par les résultats, ce parti ne s'est guère montré digne du nom dont il s'est paré.

Au contraire, il a provoqué, dans le monde civilisé, une juste réaction contre ces doctrines barbares et d'un autre âge.

Le fait suivant, qui s'est produit à Londres, il n'y a pas longtemps, indique le progrès croissant des idées de conciliation générale. Progrès qui peut-être considéré comme le signe particulier de cette fin de siècle et l'aurore

d'une ère nouvelle.

L'élite de la colonie juive avait offert à S. E. le Cardinal Maning, primat catholique des Iles Britanniques, aujourd'hui décédé, un album et une adresse de félicitations à l'occasion des noces d'argent de son épiscopat à Londres, et comme témoignage de gratitude pour les efforts qu'il n'a cessé de faire en faveur des israélites persécutés en Europe.

L'archevêque de Westminster, en réponse au discours du lord-mayor (Sir Henry Isaacs), du grand rabbin (le Dr Adler) et de M. Montefiore, a prononcé une allocution que feront bien de méditer et de mettre en pratique ceux qui nourrissent le mauvais espoir de réveiller les vieilles haines de religion et les vieux antagonismes de race.

Le vénérable cardinal fit appel à la concorde et à la paix religieuse. Le catholicisme, dit-il, doit-être une force d'union et non un pouvoir dissolvant.

Il a ensuite prononcé ces mots que les sectaires ne comprendront peut-être pas, mais qui nous paraissent inspirés par une grandeur d'âme et une

élévation de pensée qui ne se sont jamais démenties, dans la longue et glorieuse carrière de l'éminent prélat : « Je respecte vos croyances, parce que je suis fidèle aux miennes ! »

Les chrétiens, sans épithète, se rendront compte que l'hommage rendu par le grand rabbin de Londres à l'archevêque de Westminster constitue un fait sans précédent.

Ce n'est pas aux protestants que s'adressent les Juifs persécutés, c'est aux catholiques. Les fils de Luther sont aujourd'hui impuissants et ne peuvent plus nuire et traquer les Juifs.

Cette situation humanitaire n'existe pas depuis longtemps. En Autriche et en Allemagne, ce n'est que depuis 1868 que les Juifs ont le droit d'être propriétaires sans être molestés. En Suisse, pays de liberté, ce n'est que depuis 1874 que les Juifs ont été admis aux fonctions publiques ; en Russie, il y a progrès réel ; en Angleterre, ce n'est que depuis 1845 qu'on leur a accordé le droit d'être électeurs.

Aujourd'hui, heureusement, la tolérance est com-

plète dans le Royaume-Uni, comme ailleurs.

La bienfaisance est donc une vertu largement pratiquée par les Juifs.

Ils en ont donné une preuve nouvelle lorsqu'ils ont proposé, dans leur entrevue avec feu S. E. le cardinal Manning, de souscrire une somme de 40,000 livres sterling — soit 1 million — pour permettre à l'archevêque de Westminster la continuation de la cathédrale catholique de Londres.

Mgr Manning, pour des raisons de convenance, déclina ce don et se contenta de l'album et des hommages de la colonie juive.

Comme on le voit, les Juifs sont toujours prêts à contribuer avec leur argent à toutes les œuvres pieuses ou de bienfaisance, sans regarder à la différence du culte.

D'ailleurs la distance qui sépare Juifs et Chrétiens n'est pas si grande qu'on se le figure généralement.

Les Chrétiens, par leurs croyances, procèdent des Juifs.

La Bible est le fondement de la religion juive et

aussi de la religion chrétienne. Les patriarches et les prophètes sont vénérés par les chrétiens comme par les israélites. Les psaumes que l'Eglise chante dans ses cérémonies sont tous d'origine israélite.

Les Juifs sont donc les ancêtres des Chrétiens, et le Nouveau Testament seul les sépare.

Le Dieu qui protégeait Daniel dans la fosse aux lions, qui donnait aux Machabées la force de mourir pour leur foi, sous les yeux de leur mère, est le même qui soutenait le courage des vierges chrétiennes entrant résolument dans l'arène pour y être livrées aux bêtes féroces.

La différence de religion ne peut plus donc justifier des attaques renouvelées d'un autre âge. Le christianisme n'est d'ailleurs que le prolongement du judaïsme, et il est incontestable que, sans le Christ, jamais les lois de Moïse ne seraient sorties de la Judée, où elles seraient restées ensevelies.

D'autre part, si c'est chose triste et douloureuse d'être persécuté, la persécution a toujours été chose féconde pour le genre humain.

Depuis Job jusqu'à nos jours, le persécuté a admi-

rablement servi l'évolution du monde contemporain vers la pacification générale, en exaltant les idées humaines et fondamentales de charité, de tolérance, de justice et de liberté !

Comme conclusion à ce livre, nous redirons comme à la fin de notre introduction : Puissent Juifs et Chrétiens, en enfants du même Dieu, s'aider mutuellement et n'en faire qu'un dans la grande famille humaine ! »

Appendice

Le Testament d'un Antisémite, comme l'annonçait M. Drumont « clôt momentanément la série de ses livres, consacrée à l'étude psychologique et sociale de l'époque actuelle ». Ce nouvel ouvrage n'est en réalité, qu'une réédition de ses livres antérieurs sur la question juive. Mais, comme il a épuisé la matière, il a jugé à propos, pour corser son *Testament*, d'opérer une charge à fond sur le haut clergé et les conservateurs. C'est du dernier habile, et nous aurions mauvaise grâce à ne pas le reconnaître. Toutefois, les exagérations de l'écrivain auront eu ce bon résultat, de remettre les choses en place et de ne laisser subsister que la vérité.

Si M. Drumont en était resté à *La France Juive* et à *La Fin d'un Monde*, il aurait peut-être atteint, dans un certain public, le but qu'il semble poursuivre. Et cela avec d'autant plus de force, que les Israé-

lites ont supporté sans se plaindre et sans protester les imputations odieuses lancées contre eux par le pontife de l'antisémitisme.

Depuis sept ans, les juifs attaqués avec la dernière violence, ont donné au monde l'exemple de cette résignation sublime qui forme l'apanage de cette race privilégiée.

Qu'on ouvre l'histoire, et nulle part, on ne trouvera sur la terre un peuple qui ait été plus méprisé, plus conspué, plus maltraité, plus martyrisé que ce vaillant et indomptable peuple juif.

Destiné par Dieu à être l'instituteur de l'humanité, il a dû assumer sur sa tête la conséquence et le châtiment de toutes les erreurs idolâtriques.

Emporté dans le torrent des siècles, dispersé chez cent peuples divers, il a conservé sans altération, par un phénomène unique dans l'histoire de l'humanité, ses rites, ses croyances et son type primitif.

Semblable au Rhône, qui traverse le Léman sans mêler ses eaux rapides aux eaux dormantes du lac, tel le peuple juif a traversé les nations sans se mêler

à elles, conservant, au moyen de cette merveilleuse unité, les vérités éternelles dont il était le dépositaire.

Avant la venue de Jésus, les Israélites avaient expié la transgression des lois divines de Moïse, mais après l'établissement du Christianisme, ce fut pire.

La légende du peuple déicide, répandue en tous lieux par les prosélytes du culte naisssant, porta bientôt ses fruits et ne tarda pas à soulever contre eux les malédictions et la haine des adeptes de la nouvelle foi.

Cette horreur insurmontable contre les Juifs fut en grandissant et atteignit son apogée au moyen-âge, époque de la domination absolue de l'Eglise, pour se continuer jusqu'à la Renaissance.

Les Juifs furent partout traqués, persécutés, chassés.

Au treizième siècle, les sectaires de l'Eglise, voulant empêcher l'union des Juifs et des Chrétiens, conçurent la ténébreuse idée d'obliger les Israélites à porter sur leurs vêtements un signe

extérieur d'infamie.

Pour la France, l'Espagne et l'Italie, ce signe consistait en une roue.

Ce signe, d'origine française, fût mis en usage dans le diocèse de Paris, au treizième siècle.

A partir du concile de Narbonne, tenu en 1227, la roue devint le signe d'infamie imposé officiellement aux Juifs (1).

A cette époque, un grand nombre d'entre eux servirent d'aliments aux bûchers allumés par l'inquisition, fille du fanatisme religieux et de la barbarie.

Sans la Révolution, qui refoula dans les ténèbres la cruauté féodale. M. Drumont serait actuellement président du Saint-Office et les buchers ne manqueraient pas de juifs.

Le testament d'un antisémiste, en formulant les mêmes accusations, en excitant les mêmes haines, contre les israélistes, n'apporte aucun élément nou-

(1) A consulter l'intéressant ouvrage : « Les Signes d'Infami e au Moyen-Age », par M. Ulyse Robert, Inspecteur général des B ibliothèques, paru à librairie Champion, Paris 1891.

veau au débat. Si les juifs sont triomphants, sur toute la ligne, comme l'affirme M. Drumont on ne doit y voir, que le juste retour des choses d'ici bas et le témoignage éclatant de cette justice éternelle immanente dans le monde.

A côté de cette raison, d'un ordre métaphysique, il y en a d'autres, qui sont du domaine social et qui ont un caractère plus concret et plus tangible. Il est incontestable que les juifs, en général, sont très intelligents et très travailleurs.

Doués de ces qualités de race il n'est pas étonnant qu'ils se soient élevés partout, en tout temps et en tous lieux, au premier rang.

Ce résultat était forcé et n'a rien de surprenant.

Dans l'ordre matériel, l'intelligence unie au travail peut enfanter des miracles. M. Drumont en est lui-même une affirmation vivante. Je ne le crois pas assez désintéressé, des biens de ce monde, pour supposer qu'il n'ait travaillé que pour la gloire, ou pour la propagation de ces idées. Il a subi, comme ceux qu'il raille, la domination de l'argent.

Sans doute, cette suggestion ne s'affirmera pas chez lui d'une manière bruyante et par trop réaliste, mais elle apparaîtra à travers le nimbe vague et indéfini de l'idée, de l'idée qu'on cherche à arrêter dans son vol. Cette préoccupation, pour ne pas être apparente, l'obsède. Elle se fait jour dans ce passage de la lettre qu'il a adressée à M. Paul de Cassagnac (1) : « Au moment où l'on sent l'effort de toutes sortes de gens effarés qui pèsent sur les portes pour les empêcher de s'ouvrir, et font des tentatives d'ailleurs infructueuses, pour étouffer le livre, pour interdire à l'idée de passer, c'est plaisir que de voir un écrivain comme vous parler nettement et clairement. »

N'est-il pas évident, pour qui sait lire entre les lignes, que M. Drumont est agité et mécontent de voir la conspiration du silence s'établir autour de son livre. L'encens banal qu'il offre à M. de Cassagnac accentue encore sa déconvenue.

Qui pourrait croire que l'indignation de M. Drumont soit sincère ? N'est-il pas clair que la vente

(1) Autorité du 24 Mars 1891.

une solution équitable à cette injustice sociale ?

D'après son tempérament, il ne voit qu'un chemin pour y parvenir : l'emploi des moyens violents.

« Après l'emploi des moyens pacifiques, les mineurs arrivent aux moyens violents, *nous ne saurions les en blâmer.* »

Mais comme nous avons prouvé surabondamment que l'incohérence est le fond de l'antisémitisme, M. Drumont se hâte d'ajouter : « *Nous espérons qu'ils tiendront leurs promesses*, qu'ils ne gâteront leur cause par *aucune violence* »

Nous doutons fort que le vrai peuple soit assez naïf pour gober de pareilles fumisteries.

Il préfère, avec son gros bon sens, se contenter des réformes possibles et rejeter bien loin les utopies irréalisables.

Il y a incontestablement d'importantes questions sociales à résoudre, et si la Chambre actuelle nous donnait une organisation sérieuse des retraites ouvrières, une bonne loi sur les associations, une réforme de nos codes, notamment celui

de procédure civile avec une diminution notable des droits du fisc, une réforme sur l'impôt des boissons, la suppression des octrois, un impôt sur le revenu et une révision de la loi sur les droits de succession, elle aurait bien mérité du pays, qui ne demande qu'une chose, qu'on marche résolument, mais sûrement, dans la voie large du progrès.

On pourra ainsi se rapprocher, graduellement et sans secousse, de l'idéal social possible; sans cependant arriver à cette perfection sociale rêvée et promise par les utopistes.

Perfection naturellement impossible à cause de la lutte éternelle du bien et du mal.

En confectionnant de bonnes lois, en revisant nos codes, dans un sens libéral et démocratique on fera humainement tout ce qu'on peut faire.

Ce n'est pas à dire pour cela, que nous sommes de l'avis de M. Drumont lorsqu'il dit que les Codes furent bâclés sous l'œil d'un César, par quelques jurisconsultes domestiqués. C'est de l'extravagance toute pure.

A l'époque, où il fut rédigé, le Code Napoléon,

de son ouvrage le préoccupe autant que la diffusion de ses idées?

Diffusion difficile car les idées de haine, de violence, et d'oppression, dont il s'est constitué l'apôtre, ont fait leur temps et ne sont plus de mode. Personne n'en veut; et ce qu'il prend pour de l'anémie, de l'anesthésie et de l'ataraxie, au point de vue social, n'est pas autre chose, qu'une volonté très ferme, très arrêtée, de s'éloigner de tout ce qui divise pour se rapprocher de tout ce qui concilie.

Dans tous les cas, un pays qui compte encore des hommes aussi fortement trempés que M. Dupuy, le président de la Chambre des députés (1), n'est pas un pays anémié ni sur le point de tomber dans l'ataxie, ni l'ataraxie.

M. Drumont, qui s'imagine ridiculiser M. Dupuy en l'appelant l'Auverpin, aurait peut-être levé la séance le jour de l'attentat de l'anarchiste Vaillant. Il lui eut fallu bien certainement l'air de la campagne et la douce paix de la nature — dont il

(1) Aujourd'hui Président du Conseil des Ministres.

est si gourmand — pour rétablir son indomptable courage.

M. Dupuy — tout auverpin qu'il est — eût, dans cette grave circonstance, une attitude d'une grandeur antique.

L'intolérance est morte et une indulgence large, bienveillante, même pour les erreurs, a pris sa place. Voilà la cause de l'indifférence générale du public à l'égard des œuvres qui voudraient le ramener aux luttes irritantes de la scolastique du moyen-âge.

Aussi n'avons nous pas compris les poursuites dirigées contre l'archevêque d'Aix M. Goutte-Soulard.

C'était donner à bon marché à nos évêques l'auréole du martyre. Or, dans l'Église, comme partout ailleurs, les temps héroïques sont finis. La graine des Athanase et des Chrysostôme est morte. Ces grands airs d'indépendance sonnent faux, l'Église n'ayant jamais été plus libre qu'à présent. Voilà pourquoi il ne faut plus de persécutions — pas même en mignature !

Le clergé n'a qu'à se conformer à l'admirable ligne de conduite, tracée par Léon XIII.

Quant au gouvernement il ne doit pas fournir aux catholiques exaltés, l'occasion de crier à la persécution et de hurler sur tous les tons que nous revenons aux temps de Dioclétien et de Néron qui, comme on le sait, faisait enduire les Chrétiens de résine afin de s'en servir, comme de torches, pour éclairer ses jardins.

A notre époque, la liberté doit suffire à tout.

Quant au clergé s'il était réellement pénétré de sa mission, il resterait dans le sanctuaire et n'en sortirait pas. Là, se borne son rôle, — rôle moral — assez élevé d'ailleurs, sans qu'il cherche encore à s'immiscer dans la politique où il n'a rien à faire, ni rien à voir.

En revenant à la morale de son fondateur : « Mon royaume n'est pas de ce monde », le catholicisme en accquerrait une nouvelle force. Mais, en associant Dieu et le diable, en plaçant sur le même pied d'égalité, les biens spirituels et les biens temporels, les évêques nuisent à leur dignité person-

nelle, diminuent leur autorité morale et compromettent la religion qu'ils prétendent servir.

M. Drumont se rend compte — sans en convenir — du caractère de l'évolution sociale actuelle.

Aussi, a-t-il voulu, avant de se renfermer dans le majestueux silence d'un réformateur incompris lancer un pétard retentissant entre les jambes des prélats catholiques. La campagne antisémite ne donnant plus, il fallait se rattraper sur les cléricaux.

On ne peut contester l'habileté de cette manœuvre de la dernière heure, et les petits ennuis qui ont été la suite d'une entreprise prétendue documentaire ont été largement compensés par la réclame, cette grande menteuse, qui est devenue à notre époque la déesse du succès.

On sait, en effet, que les documents sur lesquels s'appuie M. Drumont pour écrire son histoire sociale sont, le plus souvent, vagues ou fantaisistes, exagérés ou sans fondement sérieux, comme le lui fait observer, avec juste raison, M. Henri Rochefort lorsqu'il lui dit : « Quand on a la prétention

d'écrire des ouvrages documentaires, c'est bien le moins qu'on s'entoure de documents. »

Ce manque de documents certains se retrouve non-seulement dans la campagne entreprise par M. Drumont contre les Juifs et la haute banque internationale, mais encore contre les établissements financiers français que leur constitution déterminée semblerait devoir mettre à l'abri de toute attaque.

Je ne retiendrai seulement que l'accusation formulée contre le Crédit Foncier, comme étant de beaucoup la plus importante.

Ceux qui connaissent M. Albert Christophle savent avec quel soin jaloux l'honorable Gouverneur du Crédit Foncier veille à la garde des intérêts qui lui sont confiés. Cette situation, connue de tous, n'empêche pas M. Drumont d'affirmer que « c'est avec l'argent du Crédit Foncier qu'on a combattu le boulangisme et payé les juges de la Haute-Cour, et c'est cela qui a sauvé Christophle. Au moment de verser les fonds, il ne se contenta pas d'une lettre de Constans, il exigea une lettre de Carnot lui-

même et cette lettre lui sert aujourd'hui de talisman. »

On mettrait M. Drumont dans un cruel embarras en lui posant cette simple question :

« Avez-vous vu les lettres dont vous affirmez l'existence ?

Il pourrait répondre qu'il ne les a pas vu, mais qu'il en a entendu parler.

Les documents dont se sert M. Drumont ont tous à peu près la même valeur, surtout lorsqu'il avance que l'honorable M. Christophle « après avoir commencé sans un sou possède aujourd'hui 60 millions. » On voit que l'accusation est précise, 60 millions ! pas un sou de plus ni de moins.

Mais, malheureux, les avez-vous comptés ?

Ces exagérations, sans fondement aucun, ont cela de bon qu'elles ne tiennent pas debout et s'évaporent dans le tourbillon du ridicule.

Tout le monde sait, en effet, que depuis l'arrivée de l'honorable M. Christophle à la tête du Crédit Foncier, cet établissement a acquis une solidité et une prospérité inconnues jusqu'à lui.

Et la preuve de ce que nous disons nous la trouvons dans les faits eux-mêmes ; le succès extraordinaire obtenu par la dernière émission d'obligations du Crédit Foncier. Cette émission, en effet, a été couverte plus de trois fois. De telle sorte que pour les grosses souscriptions il a fallu établir une réduction dans la proportion de 80 0/0.

Or, ce résultat vraiment prodigieux dépasse celui de toutes les souscriptions antérieures, y compris celle de 1885, qui avait été la plus brillante. Dès lors, n'est-il pas juste de reconnaître que ce succès financier est dû à l'excellente situation du Crédit Foncier et à la situation non moins bonne de nos affaires politiques, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Si la situation générale n'était pas bonne, comme le prétendent les broyeurs de noir, le capital qui, par nature, est aussi craintif qu'un lièvre, resterait caché. Ce qui prouve la justesse de l'aphorisme du baron Louis lorsqu'il disait au commencement du siècle : « Faites-moi de bonne politique, je vous ferai de bonnes finances. »

On peut en dire autant des attaques dirigées par

M. Drumont soit contre la magistrature et les magistrats, soit contre ce qu'il appelle le servilisme de la presse et la vénalité des journalistes.

En dehors de la ligne politique spéciale à chaque feuille périodique, un journal n'est, à tout prendre, qu'une entreprise commerciale comme une autre.

M. Drumont, en exerçant sa verve à tort et à travers, sur les choses de la vie courante, prouve bien qu'il ne connaît pas cette société, qu'il scalpe à la façon des peaux-rouges.

Son besoin de grossir les faits, au point de les dénaturer, lui fait voir les choses autrement qu'elles ne sont. De là à l'inconscience, il n'y a pas loin. Ainsi, lorsqu'il dit : « Les membres de l'Académie française ont élu M. de Lesseps, en échange d'une distribution d'actions de Panama que, je l'espère pour eux, ils auront eu la bonne idée de vendre avant la débâcle.

L'Académie des beaux-arts a pris Rothschild au mois de juin dernier, l'Académie des sciences nommait le Bischoffsheim enrichi par le Honduras. »

M. Drumont, en s'exprimant ainsi, feint d'igno-

rer que ces diverses Académies, en choisissant comme membres des hommes éminents comme MM. de Lesseps, de Rothschild, Bischoffsheim, ont voulu honorer, dans leur personne, le double mérite du talent et des services rendus.

Un grand financier est généralement doublé d'un artiste. La finance et l'art s'entendent à merveille.

Le luxe n'est-il pas le produit de la richesse et du progrès? En se plaçant à ce point de vue, qui est le vrai, l'Académie des beaux-arts, en appelant dans son sein M. le baron Alphonse de Rothschild, a donné une preuve de haute intelligence et de bon goût.

Quant à faire remonter à M. de Lesseps seul la responsabilité de l'insuccès du canal de Panama, comme l'a fait M. Drumont, les gens sérieux n'y ont jamais songé. Les véritables causes de ce désastre doivent être recherchées ailleurs, et malgré le procès scandaleux soulevé par les attaques virulentes de la *Libre Parole* contre les administrateurs du Panama, les dessous de cette entreprise sont

encore voilés d'ombre et de mystère. La vérité ne pourra se produire que dans vingt ans d'ici.

En prenant fait et cause pour les spoliés du Panama M. Drumont a manœuvré avec une réelle habileté au point de vue de ses intérêts et du tirage de *La Libre Parole.* Au point de vue social et moral nous ne voyons pas quel avantage il y a eu a remuer tant de boue.

Ce qu'il y a de particulièrement remarquable dans ce débordement d'injures, envers et contre tous, c'est la large part qu'il en réserve à la famille de Rothschild. Ce nom seul a le merveilleux pouvoir de faire entrer notre sociologue en fureur. Il produit, sur lui, le même effet que ces banderoles rouges que le toréador agite aux yeux du taureau pour l'exciter au combat.

C'est ainsi qu'après avoir vidé sa hotte d'antisémite sur tous les Rothschild d'Europe il ne craint pas d'insinuer cette odieuse calomnie, à savoir que le garde Séguy, « était sûr de faire plaisir à Rothschild », en tuant un voleur qui s'était introduit la nuit dans la propriété du baron à Boulogne !

Au point de vue du droit le garde Séguy a fait son devoir et on est étonné que M. Drumont lui en fasse un crime, lui qui nous apprend de quelle façon il recevrait le téméraire qui aurait l'audace d'aller le molester chez lui ! Que serait-ce si c'était pour le voler ? Les six balles de son revolver ne suffiraient pas pour punir le coupable !...

« J'ai toujours dans la poche de mon pantalon comme MM. Paul de Cassagnac et Henri Rochefort un excellent revolver qui m'a été choisi avec soin par Gastine Rainette et je le décharge tous les quinze jours pour m'assurer qu'il fonctionne bien ».

A côté de la note grave, la note comique. Cela repose. Ces contrastes ne se retrouvent pas assez souvent dans les écrits de M. Drumont et c'est grand dommage pour le lecteur qui est obligé d'interrompre sa lecture pour ne pas être frappé d'anesthésie ou d'ataraxie avant d'arriver à la fin.

Dans sa campagne contre cardinaux, archevêques et évêques, notre psychologue, avec sa désinvolture ordinaire, n'a pas craint d'avancer, sans

preuves certaines, des faits si odieux contre le haut clergé, qu'une avalanche de protestations n'a pas tardé à se produire.

M. Paul de Cassagnac, qui au début avait patronné *Le Testament*, s'est vu dans la juste obligation de reproduire les plaintes qui lui arrivaient de la Bretagne.

« Quelques lecteurs du pays breton, dit M. Paul de Cassagnac, nous écrivent pour nous dire que M. Drumont a été souverainement injuste envers Mgr Place. Nous les croyons aisément, et nous avons fait assez de réserves, au sujet du *Testament d'un Antisémite*, pour n'être pas accusé de solidarité avec toutes les attaques passionnées contenues dans ce livre. Bien des amis et nous, y sont maltraités d'une façon regrettable, comme nos collègues le Baron Reille, le baron de Mackau et tant d'autres ».

Les attaques particulières dirigées contre l'honorable baron Reille prouvent surabondamment le parti-pris de M. Drumont.

Il suffit de ne pas partager ses idées, ou de con-

trecarrer ses visées politiques pour n'être plus bon à rien.

Cependant, il s'en défend avec énergie : « Que suis-je, dira-t-il, un simple remueur d'idées, un évocateur de pensées un homme exempt de toute ambition personnelle et qui n'a qu'un désir, celui d'aller s'asseoir sous un arbre pour écouter chanter les oiseaux ! »

Tout cela est fort bien en parole, mais les faits infligent un démenti au désir de M. Drumont.

Pour peu qu'il ait à se plaindre d'un personnage, malheur à lui ! Fût-il empereur, roi, page, nonce, cardinal, archevêque, député ou simple bourgeois, rien n'arrêtera son attaque.

C'est le cas de M. le baron Reille qu'il accuse, avec la dernière violence, de l'avoir fait échouer, en 1890, aux élections municipales du Gros-Caillou.

Et cependant, l'honorable député, chose rare pour un homme politique, ne compte que des amis dans tous les partis.

A un point de vue général, le bien moral de-

vant résulter de toutes ces attaques, nous échappe entièrement.

L'étalage exagéré et complaisant des plaies cléricales est une maladresse de la part d'un homme qui se dit chrétien. Ces plaies se retrouvent les mêmes dans tous les temps et partout où il y a des hommes. Or, quand on se réclame de la charité chrétienne, on a pour premier devoir d'éviter le scandale, c'est ce que M. Drumont n'a pas su faire.

Les prêtres du diocèse d'Albi ont protesté à leur tour, dans *La Semaine Religieuse du Tarn*, contre les infamies qu'il avait racontées contre leur ancien archevêque.

En face de tous ces démentis qui arrivent de ci, de là, de gauche et de droite, drûs comme grêle, notre psychologue doit rire intérieurement de la naïveté des gogos qui prennent pour parole d'Evangile tout ce qu'il lui plaît d'écrire.

Les démentis, les contradictions, mais c'est son affaire !

Il s'en frotte les mains ; c'est le pétard obliga-

toire, grâce auquel la vente de ses livres et le tirage de la *Libre Parole* monte, monte, toujours!

Et voilà pourquoi il a tapé comme un turc, brutalement, à tort et à travers, sur la tiare, la couronne ou la mitre; la majesté du couvre-chef ne l'a pas arrêté.

Grisé par cette lutte épique, stupéfait par la violence de ses coups, M. Drumont ne peut pas avoir — le voudrait-il — la notion exacte des besoins de la société contemporaine.

Pour avoir le droit de donner des leçons à son siècle, il lui faudrait l'aimer un peu plus qu'il ne fait.

Dans ses aspirations les plus idylliques, à son insu, on le sent implacable et dur, plus enclin à trancher les plaies qu'à les guérir.

L'amour de la religion dont il fait parade ne l'a pas empêché de vouer au mépris public certains dignitaires de l'Eglise et d'étaler au grand jour les défaillances de quelques prélats.

Par nature et par tempérament, il lui faut dominer les hommes; de là ce besoin incessant de

se mettre en évidence, par des attaques insensées ou le scandale.

Son orgueil monte bien plus haut que la tour Eiffel, et dans ces sphères élevées, il jouit de sa propre excellence, comme disent les théologiens.

Et qu'on ne pense pas qu'il y ait de l'exagération dans ce portrait. Dans *Le Testament,* M. Drumont déclare emphatiquement qu'en France il n'y a que trois hommes dignes de son estime : Lasserre, l'auteur de Notre-Dame de Lourdes, Francis Laur et LUI ! Après cet aveu, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle.

Le sectaire en lui a tué l'homme, et pour la réforme sociale et la purification de l'Eglise il fonde plus d'espoir dans la virulence de ses attaques que sur un appel à la concorde, à l'humanite et à la raison.

Tel qu'il apparaît, M. Drumont produit l'effet d'une douche glacée, il saisit et arrête, plus que cela, il éloigne.

Le caractère de l'évolution actuelle peut se préciser en peu de mots : l'amour du semblable et la re-

cherche des moyens d'améliorer la condition sociale du travailleur.

La seule question à l'ordre du jour c'est la question sociale. Rien ne pourra l'enrayer, rien ne pourra arrêter l'humanité en marche vers un idéal social basé sur les lois éternelles de justice, de liberté et d'égalité. Lois basées sur l'Evangile véritable code de l'humanité.

Les questions de personne qui tiennent une large place dans les polémiques contenues dans les livres de M. Drumont, reparaissent dans son journal *La Libre Parole*. Ces questions personnelles n'aboutissent généralement à rien de bon et ne font pas faire un pas de plus aux réformes sociales.

La haine est mauvaise conseillère et ne permet pas le choix des moyens dont on se sert.

Il est évident pour tous, que l'honorable M. Burdeau, dont le mérite n'est contesté par personne, n'aurait jamais été pris à parti par M. Drumont si celui-ci, sur la foi de racontars, plus ou moins intéressés, n'avait considéré M. Burdeau, comme le mandataire de M. de Rothschild, à propos du renou-

vellement du privilège de la Banque de France.

Dans une question de cette importance il convient de procéder intelligemment pour ne pas jeter le trouble dans des intérêts de premier ordre.

Le privilège de la Banque de France est une question vitale pour le pays. Si l'on suivait les conseils données par M. Drumont, on aboutirait rapidement à des embarras inextricables et à la ruine finale.

Il ne faut pas êtes bien perspicace pour ne pas comprendre immédiatement que le jour où la Banque de France deviendrait une Banque d'Etat escomptant, acceptant, les billets des Maires, des Conseillers généraux et de tous les politiciens de clocher, ce jour là un péril financier serait inévitable.

L'excellent état de la France au point de vue de la circulation monétaire et fiduciaire deviendrait précaire et serait à la merci du premier événement grave qui pourrait surgir.

La Banque d'Etat est donc une de ces utopies dangereuses supportant à peine l'examen.

En 1870-71 nous avons été sauvés par l'indépendance même de la Banque de France, alors que le crédit de l'Etat était profondément atteint.

A cette époque la Banque de France appuyée sur la confiance justement méritée du pays a pu prêter à l'Etat 1,500 millions.

En cette circonstance elle sauva le pays.

En appuyant le renouvellement du privilège de la Banque de France M. Burdeau servait les intérêts de la nation en dehors de toute préoccupation particulière.

Ce désintéressement patriotique ne fut pas compris par M. Drumont qui voit partout la main du juif. Pour atteindre M. de Rothschild, ce sectaire n'hésita pas à lancer contre M. Burdeau les accusations les plus graves.

Dans ces conditions, l'honorable député ne pouvait pas, ne devait pas, rester sous le coup d'imputations odieuses qui entâchaient toute une vie de travail, de probité et d'honneur.

Il suivit la seule voie qu'il avait à suivre en s'adressant à la justice de son pays.

M. Drumont, en réfléchissant, à dû se convaincre que lorsque l'on sème des vents on ne récolte que des tempêtes. C'est dans l'ordre.

On pourrait en dire autant de la polémique soulevée par une série d'articles. « *Les Juifs dans l'Armée* », articles insensés, criminels, qui ont amené des conséquence déplorables et la mort d'un officier français des plus distingués, le capitaine Mayer.

Tous ces faits profondément regrettables n'empêcheront pas M. Drumont de proclamer bien haut qu'en agissant ainsi, il n'obéit qu'a l'appel impérieux de sa conscience.

Dans tous les cas, l'expérience est faite, la France n'est pas antisémite et ne le sera jamais.

Ce mouvement rétrograde n'était que de surface.

Les antisémites ont beau s'agiter, comme des diables dans un beau bénitier, ils ont beau entasser des Ossa de scandales sur des Pélion de calomnies, ils n'aboutiront à rien.

Aujourd'hui M. Drumont ne doit avoir aucun

doute à cet égard. Le *complet* qu'il a remporté dans la 1re circonscription d'Amiens a dissipé ses illusions.

La déception, il faut en convenir, a été brutale.

Etre convaincu qu'on entre en pays conquis et en revenir avec une *veste*, à la place d'une écharpe de député qu'on avait rêvée, il y avait plus qu'il n'en fallait pour soulever la colère tumultueuse du pontife antisémite. L'honorable M. Laffon en sait quelque chose. Il a éprouvé, lui aussi, comme tant d'autres, les effets de cette colère. Et l'élection manqué d'Amiens en a fourni l'occasion.

Colère à grand orchestre, toute sensationnelle, et dont le résultat pratique a été de faire monter le tirage de la *Libre Parole.*

N'y a-t-il pas vraiment de quoi s'esbaudir en voyant un écrivain, se disant catholique, rendre le pape responsable de son échec électoral, conjointement avec M. Alphonse de Rothschild.

Il saisit cette occasion pour englober dans son anathème tous les citoyens français ayant le grand tort de ne pas penser comme lui.

« Ils ne sont plus rien, dit-il (les Français), puisqu'ils trouvent naturel de confier les clefs du coffre-fort national à un échappé de Francfort et qu'ils trouvent tout naturel de confier à un Italien la clef de leur conscience. »

Cette attaque inconvenante, contre le chef vénéré de l'Eglise, ne suffit pas à la fureur de ce sectaire.

Dans son vertige, il se demande où sont les chevaliers français qui auraient le courage de mettre le gant avec lequel Nogaret souffleta Boniface VIII ?

Quand l'inconscience dans le cynisme va aussi loin, il confine à la folie, et on ne saurait être rendu responsable. C'est le cas.

L'attaque contre M. Alphonse de Rotshchild est tout aussi furibonde, il ne craint pas d'affirmer, avec un aplomb qui désarme, que l'illustre baron a promis cent mille francs à qui le débarrasserait de Drumont !

L'hallucination produit le daltonisme et amène ces phénomènes de vision qui sont à côté de la réalité.

En posant nettement cette accusation, M. Drumont croit nettement à sa certitude. Il a cela de commun avec bon nombre de gens qui, à force de caresser une chimère, finissent par croire à son existence.

Ce cas relève d'un état pathologique spécial et a généralement pour point de départ une imagination surexcitée, troublée, ou un pitoyable orgueil.

D'ailleurs, à quoi bon se débarrasser violemment de M. Drumont et des antisémites ?

Ne suffisent-ils pas, eux-mêmes, et amplement, à la besogne, par leurs extravagances ?

Et cela est si vrai, que l'antisémitisme, qui avait à l'origine la forme d'un corps, n'est plus à présent qu'une vieille loque, une silhouette fantastique dont la vision s'évanouit dans les ténèbres du passé.

Après ces fureurs qui font pâlir celles d'Oreste M. Drumont reprend son calme et affirme à ses lecteurs, avec une sérénité olympienne et une bonhomie prudhommesque, qu'il est bon diable !

« Au fond, vous savez, je suis une bonne bête, dit-il dans la *Libre Parole*, sans fiel et sans haine, contre des gens désarmés. J'ai l'âme magnanime et généreuse des Aryens !

Vous généreux ! Vous magnanime ! Allons donc ! Vous voulez rire. Vous qui avez osé écrire ce que l'on sait contre le vénérable Léon XIII. Vous qui n'avez pas craint d'affirmer que : « Dans les grandes familles juives toutes les femmes sont des catins et tous les hommes des lâches. »

Quand un écrivain déraille pareillement il se met hors du droit commun, et c'est en vain qu'il se décerne à lui-même des brevets de magnanimité et de générosité. Il n'excite que la pitié.

Nous comprenons maintenant pourquoi M. Drumont se réclame des Aryens.

Les Aryens étaient barbares et leurs lois monstrueuses.

Ils considéraient comme légitime l'amour des bêtes. Pour eux, la félicité suprême consistait à mourir en tenant une queue de vache à la main !

Et dire que les libres-penseurs se voilent la face

en lisant les livres saints! Molière n'a pas écrit *Tartufe* pour les dévôts seulement.

Ces Aryens si magnamimes avaient hérité de toutes les infamies grecques et crétoises.

Venus des bas-fonds de l'Egypte, sous la conduite de Danaüs et de Cadmus, ils avaient résisté aux exhortations de Moïse, qui avaient réagi contre leur départ avec toute la sublimité de l'inspiration divine.

Ce sont les Aryens qui les premiers ont établi les sacrifices humains. Aujourd'hui encore, malgré les louables efforts des Anglais, ces sacrifices sont en usage dans le Grand-Wana.

Après ces faits rigoureusement historiques, que reste-t-il de cette légende de générosité et de magnanimité faite aux Aryens par M. Drumont?

Rien, absolument rien. Sinon qu'il descend, en ligne directe, de cette race fameuse par sa cruauté.

M. Camille Dreyfus, emporté par une ardeur généreuse, n'a pas hésité à croiser le fer avec l'insulteur de sa race. En quoi il a eu tort.

Le duel ne sert pas à grand chose, ne prouve

rien et finit généralement en queue de poisson.

Le mieux était d'en rire, les outrages d'un énergumène ne valant pas une réparation.

Voilà cependant les hommes qui ont la prétention de diriger l'opinion, de régenter la société, d'indiquer au peuple la voie qu'il doit suivre pour arriver à l'Eldorado.

Et quelle voie? La voie de la révolte, de la spoliation et de la violence.

Comme le capital c'est l'ennemi, il partira en guerre contre lui. Nous l'avons vu dans les grèves de Carmaux et autres.

Pour vivre aux dépens du peuple et devenir populaire, il faut le flatter. Le moyen est simple, il suffira d'établir un parallèle grossi entre le capital et le travail.

D'un côté, dira-t-il, des capitalistes qui tirent de leur argent vingt-cinq pour cent, tout en ne faisant rien. D'un autre, des ouvriers qui travaillent à des milliers de pieds sous terre et qui gagnent juste de quoi ne pas crever de faim.

Dans ces conditions, que faire? Comment trouver

approprié aux besoins du temps, constitua un réel progrès.

Aujourd'hui l'œuvre est encore solide, mais elle a besoin d'être rajeunie par l'esprit nouveau et les nécessités sociales.

Elle doit être dépouillée de toutes les obscurités qui font les délices des commentateurs et des jurisconsultes.

Le monde nouveau a horreur des ténèbres ; ce qu'il lui faut, c'est la lumière, pour qu'il puisse voir et comprendre.

De même, les meilleures lois sont les plus claires ; celles que le peuple demande, celles qu'il peut concevoir et observer sans qu'il soit dans l'obligation d'en appeler aux abstracteurs de quintessences juridiques.

Le jour où ces réformes auront été réalisées, la question sociale aura fait un pas définitif dans un sens véritablement humanitaire.

Les raisons invoquées pour justifier les criminels attentats des Ravachol et des Vaillant n'existant plus, on verrait disparaître anarchistes et antisé-

mites, écrasés sous le poids de la conscience publique.

C'est le vœu que nous formons pour notre chère France.



